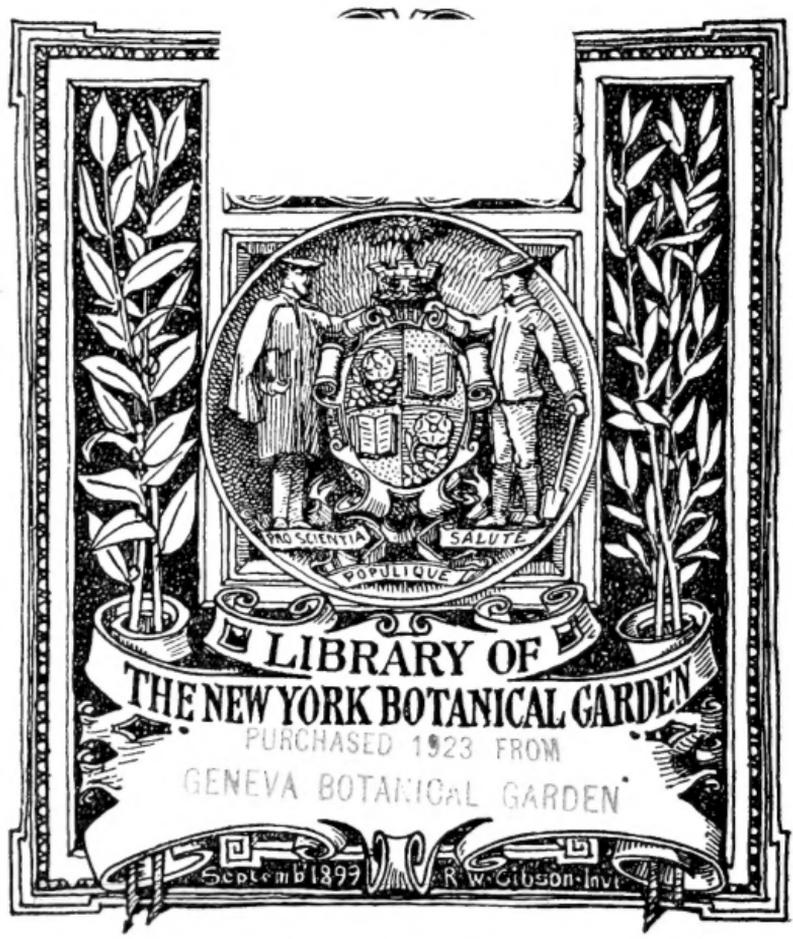




429

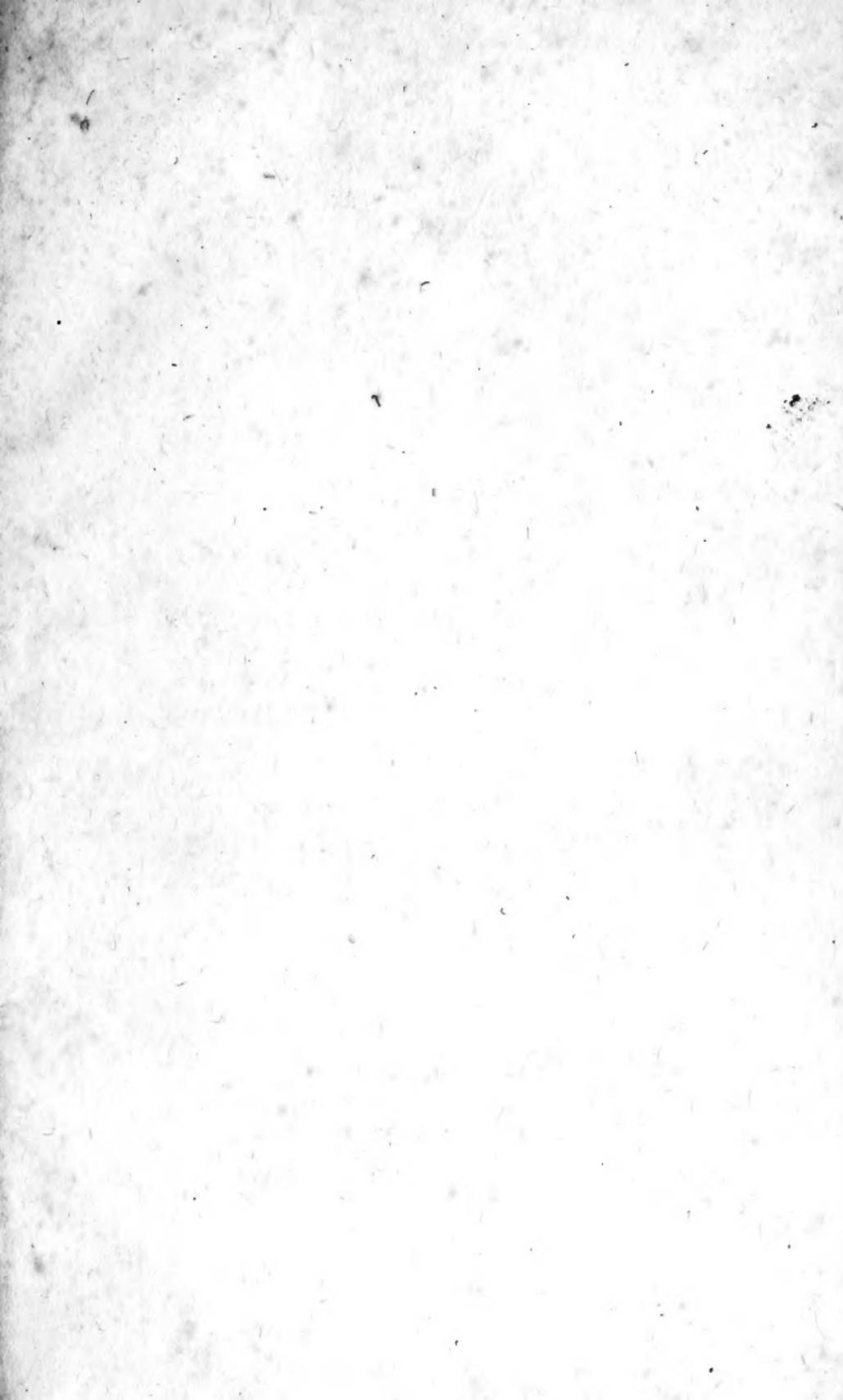


LIBRARY OF
THE NEW YORK BOTANICAL GARDEN

PURCHASED 1923 FROM
GENEVA BOTANICAL GARDEN

September 1899

R. W. Gibson - Inv.





VOYAGE
EN BARBARIE.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSERVATOIRE
BOTANIQUE

←→
VILLE DE GENÈVE

DUPLICATA DE LA BIBLIOTHÈQUE
DU CONSERVATOIRE POTANIQUE DE GENEVE
VENDU EN 1922

W. O. W.

W. O. W.

W. O. W.

W. O. W.

V O Y A G E

E N B A R B A R I E,

O U

L E T T R E S

É C R I T E S

DE L'ANCIENNE NUMIDIE

Pendant les années 1785 & 1786,

*Sur la Religion, les Coutumes & les Mœurs
des Maures & des Arabes - Bédouins ; avec
un ESSAI sur l'Histoire Naturelle de ce pays.*

PAR M. L'ABBÉ POIRET.

Trafcorfer poi le piaggie, ove i Numidi
Menar già vita pastorale erranti.

Gerusal. liberata. Canto XV.

P R E M I È R E P A R T I E

A P A R I S,

Chez J. B. F. NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire,
rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, n°. 13.

M. D C C. L X X X I X.

Avec Approbation, & Permission du Roi.

1789

+DT188

.p65

v.1

V O Y A G E

M M B A R B A L E

M E T H O D

F O R T H E

D E L A N C I E N N E M U N D I E

traducant les langues de l'Inde & de la Chine
par la Religion, les Mœurs & les Usages
des Nations & des Rois - Historique & géographique
un Essai sur l'histoire Naturelle de l'Inde

P A R M. L. B. B. P O I N T

Traduction de la langue de l'Inde & de la Chine

Méthode pour l'enseignement de ces langues

par M. L. B. B. P O I N T

P R E M I E R E P A R T I E

A P A R I S

C H A T E L I N E

chez M. L. B. B. P O I N T

M. D. C. C. L. X. V. I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA BARBARIE.

CETTE partie de l'Afrique septentrionale, connue aujourd'hui sous le nom de *Barbarie*, habitée successivement par les Carthaginois, les Romains, les Maures, les Arabes & les Turcs, a été le théâtre de plusieurs grandes révolutions, le siège de deux puissans Empires, la patrie d'un peuple industrieux & commerçant, & le berceau de plusieurs hommes à jamais célèbres. C'est dans ces contrées, aujourd'hui presque incultes & désertes, que l'on se sent vivement pénétré du néant des grandeurs humaines : à peine peut-on y retrouver, même avec le secours des meilleurs Géographes de l'antiquité, la place des villes les plus renommées. La fureur guerrière, plutôt que la faulx du temps, n'a fait qu'un monceau de ruines d'un grand nombre de villes riches & peuplées. L'agriculture, le commerce

Part. I.

a

APR 7 - 1923

& les arts sont restés ensevelis sous les débris des Empires ; le despotisme & l'ignorance qui leur ont succédé, ont converti en un vaste désert le plus beau pays de l'univers : mais sans nous appesantir sur ces grandes révolutions qui changent le sort des peuples , jettons un coup - d'œil rapide sur l'état actuel de la Barbarie , sur ses premiers habitans , sur ceux qui la possèdent aujourd'hui ; parcourons les principales villes dont l'histoire nous a consacré la mémoire , & celles qui leur ont succédé.

La Barbarie , renfermée entre la mer Méditerranée & l'Océan Atlantique , est bornée au midi par la Nigritie & la Guinée , & à l'orient par l'Égypte. L'intérieur & le plus grand espace de ce vaste pays est occupé par les déserts de Barca & de Saara , qui ne sont que d'immenses plaines d'un sable stérile & brûlant , où le voyageur ne s'engage que rarement , & jamais sans danger. Outre le défaut de sources & des alimens de bouche , il s'élève , de temps à autre , dans ces contrées , des vents impétueux , qui forment de ces

fables une mer agitée, plus dangereuse que les flots perfides de l'Océan. Au milieu de ces derniers, le pilote n'est jamais fans espoir; mais dans les déserts de l'Afrique, le voyageur n'attend son salut que de la prompte cessation des vents. S'ils durent, les caravanes les plus nombreuses sont bientôt ensevelies sous des montagnes de sable qui s'avancent par ondulations comme les vagues d'une mer en fureur. Sous ce ciel aride & brûlant, la nature bouleversée, change de face à chaque instant. Là existe une montagne où, quelques heures auparavant, l'on voyoit une plaine uniforme & sablonneuse: d'autres fois les montagnes les plus élevées deviennent le jouet des vents; dispersées dans les airs, elles laissent à découvert l'horison qu'elles bornoient par leur inégalité. Ailleurs les vents déchaînés ouvrent des abîmes au milieu de ce sol mobile, & forment des gouffres plus dangereux que ceux de Caribde & de Scylla. Sans cesse trompé par l'aspect des lieux, le voyageur ne peut se reconnoître que par la situation des astres,

ou par la déclinaison de l'aiguille aimantée. Ces contrées seroient absolument inhabitées, si de distance à autre il ne se trouvoit quelques chaînes de montagnes d'où sortent plusieurs sources d'eau, qui, se répandant dans les plaines des environs, les fertilisent, & offrent aux habitans de ces lieux un asyle frais & tranquille (1). Le Palmier

(1) Ces lieux habitables que l'on rencontre dans le désert, forment autant d'îles au milieu d'une mer de sable. La plupart de ceux qui les habitent sont entièrement séparés du reste de l'univers. N'ayant jamais vu d'autres hommes que leurs compatriotes, d'autres terres que les sables brûlans qui les environnent, ils doivent se regarder comme seuls sur la surface du globe, & croire que les limites du monde habitable sont celles de leur pays. Quelques-unes de ces îles sont connues par les caravanes, auxquelles elles présentent un lieu de rafraîchissement & de repos; mais combien resteront ignorées jusqu'à la fin des siècles! Celles qui se trouvent du côté de l'Égypte ont été appelées *Oasis* par les anciens Géographes. L'*Ammonie* étoit de ce nombre: mais à mesure que le culte de Jupiter Ammon a perdu de son crédit, l'on a cessé d'y faire des pèlerinages. Insensiblement le chemin de l'*Ammonie*

est l'arbre qui croît le plus volontiers dans ces déserts; il fournit une grande abondance de Dattes, & une liqueur vineuse que les naturels du pays recueillent avec soin; mais cette liqueur, que l'on obtient par une forte incision, épuise l'arbre & le dessèche.

Dès que l'on a traversé la chaîne de l'Atlas, & à mesure que l'on avance dans ces déserts, les lieux habitables & habités deviennent beaucoup plus rares; il faut quelquefois faire cent lieues & plus, avant de trouver la moindre source, ou la plus petite plante. Quoique les vents qui soufflent dans ce désert ne soient point réguliers, cependant ceux qui le fréquentent connoissent à-peu-près le temps où ils sont le plus dangereux; souvent à l'aspect du

a été oublié. Personne n'a osé entreprendre de le chercher à travers des déserts brûlans; d'où il est résulté que depuis plusieurs siècles l'on ignore si l'Ammonie a encore des habitans. Cette *Oasis* ne nous est plus connue que de nom. Il en est de même de beaucoup d'autres, qui sont rentrées pour toujours dans l'oubli.

ciel, ils les prévoient de plusieurs jours; si les caravanes sont alors dans un endroit sûr, elles y restent jusqu'à ce que le moment critique soit passé.

Outre les élémens, les caravanes ont encore à combattre les bêtes féroces, & quelquefois les hommes. Les habitans de ces brûlantes contrées sont peu connus. Ce ne sont presque que des hordes errantes, composées d'Arabes indomptés, les plus cruels & les plus sanguinaires des hommes. Ils sont la plupart misérables & pauvres; mais ils l'ignorent, & ils sont libres. Cette ignorance & la liberté sont pour eux le vrai bonheur. Ces peuplades dispersées sont peu à craindre pour les caravanes, qui vont toujours en bon nombre & bien armées. Il en part une presque tous les ans de Tunis, composée de trois à quatre cens hommes, pour aller faire la traite des Nègres en Guinée; ils demeurent plusieurs années dans ce rude & pénible voyage. Souvent il en périt plus des trois quarts; quelquefois pas un seul n'en revient. L'on n'emploie, pour la route, d'autre bête de

charge que le chameau , seul animal capable de supporter très-long-temps la faim , la fatigue & la soif. La nourriture des Arabes en voyage est si frugale , que l'on a peine à croire qu'elle puisse suffire à leur existence. Un peu de farine démêlée dans le creux de la main avec quelques gouttes d'eau & réduite en boulettes , est le seul aliment qui les soutient dans leurs longues courses.

Le désert de *Barca* & celui de *Saara* étoient connus chez les anciens , sous le nom de *désert de la Lybie*. C'est dans la partie de ce désert qui répond aux confins du royaume de Tripoli vers celui de Barca , qu'étoit bâti ce fameux temple de Jupiter Ammon , où ce dieu étoit représenté & adoré sous la figure d'un bélier. Là , dans des bocages impénétrables aux rayons du soleil , les Ammoniens jouissoient d'une fraîcheur & d'un printemps continuel. Ils passaient leur vie sous des cabanes éparfes çà & là dans les forêts. Des ruisseaux d'une eau fraîche couloient continuellement à travers les bosquets , & entretenoient une abondante végétation dans

ces lieux séparés du reste de l'univers par une mer de fable, & dont, depuis des siècles, aucun voyageur n'a osé tenter le voyage.

Il étoit aussi difficile d'aborder en Lybie, que dangereux d'y pénétrer. La grande & la petite Syrte, connues aujourd'hui sous le nom de *Sèches de Barbarie*, ont été de tout temps très-funestes aux bâtimens qui font venus mouiller sur ces côtes. Les bancs de fable y forment des écueils d'autant plus dangereux qu'ils n'ont point de place fixe, & que le navigateur le plus habitué à fréquenter ces côtes ne les connoît guère mieux que celui qui y vient pour la première fois. La grande & la petite Syrte formoient deux golfes. Le premier, plus avancé dans les terres, est aujourd'hui le *golfe de la Sidre*; le second, beaucoup plus petit, est le *golfe de Cabes*, à quatre-vingts lieues sud de Tunis. C'étoit proche la petite Syrte qu'habitoient les *Lothophages*, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissoient du fruit d'un petit arbrisseau que les anciens appelloient *Lotos*. C'est une espèce de

Jujubier , le *Ramnus Lotus* de Linné. Il est très-commun par tout le royaume de Tunis.

La *Lybie* étoit divisée en quatre parties, sous les noms de *Lybie Marmorique*, *Cyrénaïque*, *Ammonienne* & *Carthaginoise*. Il seroit difficile de déterminer parfaitement quelles sont les parties de l'Afrique moderne qui répondent aux divisions des anciens Géographes. Nous ne cherchons ici qu'à présenter au lecteur un apperçu général, un tableau comparatif des peuples qui jadis ont habité l'Afrique septentrionale, & de ceux qui l'habitent aujourd'hui.

La *Lybie Cyrénaïque*, située vers la grande Syrte, renfermoit cinq villes célèbres, réunies sous le nom de *Pentapolis*, savoir : Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs, Apollonie & Cyrène. Elle étoit terminée par la *Lybie Marmorique*, qui s'étendoit presque jusqu'aux confins de l'Égypte. Nous avons parlé plus haut de l'*Ammonie*. La *Lybie Carthaginoise* tiroit son nom de la célèbre Carthage, dont elle étoit voisine.

Tels étoient les principaux peuples &

royaumes qui partageoient ce vaste terrain où sont aujourd'hui situés les royaumes de Tripoli & de Barca. Quoique l'immense désert de *Saara* soit compris dans l'ancienne Lybie, cependant la véritable Lybie étoit particulièrement renfermée dans le royaume & le désert de Barca. Celui de *Saara*, encore moins connu des anciens que de nous, étoit habité, vers les bords, par les Gétules, les Numides & les Maures.

L'Afrique propre ou la petite Afrique, commençoit vis-à-vis la grande Syrte. C'est à quelque distance de-là, proche la ville de Tunis, que se trouvoit la fameuse république de Carthage, que l'étendue de son commerce, de ses conquêtes, & sur-tout sa rivalité avec Rome, & sa déplorable ruine rendront à jamais célèbre. C'est en vain que l'on cherche aujourd'hui les monumens de l'ancien empire des Carthaginois. Leurs ouvrages sont rentrés dans la poussière; & les foibles restes que l'on soupçonne leur avoir appartenu sont si peu de choses, que sans l'histoire, nous n'imaginerions jamais qu'une riche & puissante

nation ait habité jadis des lieux où l'on ne rencontre que du fable, des déserts, & des hommes avilis par l'esclavage & la férocité. Carthage dut son origine aux infortunes d'une princesse Tyrienne, nommée *Eliffa*, mais plus connue sous le nom de *Didon*, qui préféra la mort à un nouvel hymenée contraire à la foi qu'elle avoit jurée aux mânes de Sichée son époux. Malgré la fin tragique de sa fondatrice, cette nouvelle république se foutint, s'agrandit, & employa ses premières forces à se délivrer du tribut qu'elle payoit tous les ans aux Africains. Encouragée par les succès, elle fit successivement la guerre aux Numides, aux Gétules & aux Maures. Elle se fortifia & s'enrichit aux dépens de ses voisins. C'étoit peu pour elle. Fièrre de ses conquêtes, elle porta ses vues ambitieuses jusques sur les pays éloignés. La Corse, la Sardaigne, une grande partie de la Sicile, & presque toute l'Espagne furent soumis & peuplés par des colonies Carthagiноises. Ce fut alors que l'on vit cette république, maîtresse de la Méditerranée, conserver pendant plus de six cents ans l'empire de

la mer; & nation en même temps guerrière & commerçante, le disputer, dit M. Rollin, aux plus grands empires du monde par son opulence & son commerce, par ses armées nombreuses & ses flottes redoutables, & sur-tout par le courage & le mérite de ses capitaines.

Rome & Carthage, toutes deux accoutumées à vaincre, toutes deux ambitionnant l'empire de l'univers, devoient être nécessairement deux puissantes rivales. Aussi régna-t-il entre elles une haine qui ne cessa que par la ruine entière de la superbe Carthage. Celle-ci, après avoir existé pendant l'espace d'environ sept cents ans, fut enfin détruite par le second Scipion l'Africain, l'an 603 de la fondation de Rome, cent quarante-cinq ans avant la naissance de J. C. Cette riche & puissante nation, qui, quelques années auparavant, s'étoit presque vue maîtresse de Rome par les rapides conquêtes d'Annibal, disparut pour toujours de la face de l'Univers. Les Romains, possesseurs des richesses & du beau territoire de Carthage, s'y conservèrent jusqu'à ce qu'à

leur tour, plusieurs siècles après, ils en furent chassés par les Arabes, sous la conduite des premiers Califes. Insensiblement la Numidie & la Mauritanie devinrent l'héritage des empereurs Romains.

Mais, sans nous arrêter davantage sur des détails historiques que personne n'ignore, revenons à la géographie du pays. *Tunis*, proche l'ancienne Carthage, paroît avoir hérité de l'esprit commerçant des Carthaginois. Son principal commerce se fait avec les Vénitiens, les Génois, les Provençaux; il consiste en huile, en blés, en cires, en laines & en cuirs, pour lesquels les Européens donnent en échange des draps, des épiceries, du fer, &c. Je ne fais pourquoi la plupart de nos Géographes accusent les Tunisiens d'exercer des pirateries (1). La république d'Alger est la seule, sur ces

(1) Il est vrai que quand les Tunisiens rencontrent quelques bâtimens d'une nation avec laquelle ils sont en guerre, ils les attaquent, s'ils le peuvent, & font esclaves tous les gens de l'équipage. Mais ceci est plutôt un droit de la guerre qu'une piraterie.

côtes d'Afrique , qui se livre à ces sortes de brigandages , & qui cherche à s'enrichir par le grand nombre de ses esclaves. Tunis est trop foible en force , & a une marine trop mal montée pour courir les mers , & attaquer les bâtimens étrangers. Son gouvernement est bien plus doux que celui d'Alger ; les Européens y jouissent de beaucoup plus de sécurité & de liberté que dans toute autre ville de la Barbarie.

A quinze lieues environ de Tunis l'on rencontre Hippo-zarita , *Biserte* , une des villes les plus considérables de ce royaume. Quelques-uns pensent qu'*Utique* , célèbre par son antiquité (1) & par la mort du grand Caton , se trouvoit dans ces environs ; d'autres prétendent qu'elle étoit bâtie où est aujourd'hui *Porto - Farina* , à l'embouchure du fleuve Madraga : mais il est probable qu'elle étoit plus avant dans les terres , au lieu nommé en Arabe *Boo-Shatter* , où l'on trouve quantité de ruines , de citernes , & de très-beaux aqueducs.

(1) Elle existoit avant Carthage.

Les Numides étoient le peuple le plus voisin des Carthaginois. Leur territoire commençoit à-peu-près vers l'ancienne Tabarque, sur les bords de la Zaine, autrefois le fleuve *Tufca*, en face de l'île de Tabarque. Il s'étendoit jusqu'à la Mauritanie Césarienne (1), vers le lieu que l'on nomme aujourd'hui le *Collo*. La Numidie, resserrée dans un espace d'environ quatre-vingts lieues, s'avançoit jusques par-delà la chaîne de l'Atlas, se perdoit dans le désert de Saara, jusques dans les plaines stériles habitées par les Gétules. Les principales villes de la Numidie étoient *Cirthe*, aujourd'hui Constantine; elle fut long-temps le séjour des Rois Numides, dont plusieurs, tels que Syphax, Masinissa, Jugurtha sont célèbres dans l'histoire. *Hippone* étoit encore une ville très-forte, agréablement située, trop illustrée par S. Augustin son évêque,

(1) La Mauritanie n'a été séparée de la Numidie que sous le gouvernement des Romains. Elle formoit une partie très-étendue de la Numidie, sous le nom de *Numidie des Massyles*.

pour jamais être oubliée ! *Tagaste*, la patrie de ce pieux & éloquent prélat, a été également très-confidérable ; il n'en existe plus aujourd'hui que quelques misérables ruines. A en juger par les débris qui se rencontrent par-tout sous les pas du voyageur, la Numidie a été autrefois extrêmement peuplée ; ses villes étoient nombreuses, grandes & belles, à peu de distance les unes des autres ; il n'est point de contrée plus riche dans toute la Barbarie. Le soleil y est brûlant ; mais la terre est rafraîchie par quantité de sources qui descendent des montagnes, coulent sous des voûtes de verdure, & se répandent ensuite dans les plaines. Le sol y est encore aussi fertile qu'il l'étoit du temps des Romains ; mais il est bien moins cultivé.

La dernière partie de la Barbarie, qui comprend aujourd'hui la république d'Alger & l'empire de Maroc, formoit autrefois la *Mauritanie Césarienne* & la *Mauritanie Tingitane*. Ces contrées sont bien moins célèbres dans l'histoire que celles qu'ont habitées les Carthaginois. Elles ont long-temps

temps fait partie de la Numidie ; mais les Romains les ayant réduites en provinces de l'Empire , y bâtirent plusieurs grandes villes , dont il reste encore des vestiges considérables. Elles sont peu connues , parce qu'elles n'ont point été le théâtre de grands événemens. La ville de *Césarée* (*Iol* ou *Julia Cæsarea*), qui paroît avoir donné lieu à la division de la Mauritanie , en étoit la plus considérable ; mais l'on est encore incertain du lieu où elle a été bâtie. Les uns veulent que ce soit près d'Alger , d'autres la placent à *Tenez* ; mais le Docteur Shaw , qui a visité les lieux en savant géographe , croit que *Césarée* devoit être où se trouve aujourd'hui *Sher-Shell* , ville renommée par son acier & sa vaisselle de terre. Elle a un mille de circuit. De nombreuses ruines , un très - bel aqueduc , de vastes citernes & plusieurs colonnes magnifiques éparées dans un terrain considérable , prouvent que *Sher-Shell* a été autrefois une très-grande ville. Sa situation est des plus agréables , ses dehors sont rians , entourés de collines & de prairies toujours vertes ,

que des ruisseaux d'eau douce arrosent en tout temps. La rivière *Hassem* procure aux habitans une eau excellente. Elle étoit autrefois conduite dans la ville par des aqueducs de toute beauté.

Nous ne connoissons aucune ancienne ville de la Mauritanie qui ait eu plus de renommée qu'*Alger* en a aujourd'hui. Sa situation, ses démêlés avec les Souverains de l'Europe, le caractère fier & impérieux de ses habitans, les nombreux corsaires qui, sortis de son sein, couvrent sans cesse le canal de la Méditerranée, insultent les pavillons de presque toutes les Puissances, s'emparent des bâtimens des nations qui n'ont point de traité avec eux; toutes ces circonstances ont rendu cette république redoutable & insolente. Les autres Puissances barbaresques, même l'Empereur de Maroc, tremblent devant elle. Il paroît que c'est à Alger, ou bien près d'Alger, qu'une partie des compagnons d'Hercule s'arrêtèrent pour bâtir une ville qu'ils nommèrent *Icosum*.

Mascara, dont la ville, composée de

maisons mal bâties, n'est remarquable que par ses environs délicieux, est gouvernée par un Bey dépendant du Dey d'Alger. C'est l'ancienne *Victoria*.

Oran, à soixante lieues d'Alger, peu éloigné de la mer, a plus d'un mille de circuit. Il est bâti, partie en plaine, partie sur le penchant d'une haute montagne, où deux châteaux, placés sur le sommet, dominant & défendent la ville, qui d'ailleurs est très-bien fortifiée. Elle appartient aux Espagnols, qui y entretiennent des troupes & un gouverneur. Elle sert en quelque sorte de prison d'état, pour les personnes qui ont donné quelque sujet de mécontentement au Roi d'Espagne. Le Cardinal Ximenès en fit la conquête en 1509; elle fut reprise par les Algériens en 1708, & enfin soumise de nouveau à l'Espagne en 1732, par le Comte de Mortemar. Il déserte continuellement des soldats d'Oran, qui, pris par les Maures, sont conduits en esclavage à Alger: aussi le plus grand nombre des esclaves Algériens sont Espagnols. Ces déserteurs n'ignorent pas qu'en s'échappant

d'Oran, ils n'ont d'autre alternative que la mort ou l'esclavage. Cette cruelle perspective ne les arrête point.

A quelques lieues d'Oran, au couchant, est une petite ville nommée *Mafalquivir*. Son port est regardé comme un des plus sûrs qu'il y ait dans la Méditerranée. Abrisé par les hautes montagnes qui l'entourent, il n'a point à craindre les vents orageux & les tempêtes. Aussi les anciens avoient-ils nommé ce lieu *magnus portus*, le grand port. Cette ville fut prise sur les Maures par les Espagnols en 1505.

Trémecen, à cinq lieues sud-sud-est de l'embouchure de la *Tafna*, s'annonce pour avoir été autrefois une très-grande ville. L'on y rencontre beaucoup d'antiquités, des murs, des colonnes, des autels dédiés aux dieux Mânes. Les Arabes l'appellent *Tlamsan*. Elle est bâtie sur une éminence entourée d'une chaîne de rochers escarpés, où se trouve une grande plaine arrosée par plusieurs sources d'eau. Ses environs produisent beaucoup de blé, de fruits, & sont abondans en excellens pâturages. Le

Docteur Shaw croit que Trémecen est le *Lanigara* de Ptolomée ; d'autres prétendent que le *Lanigara* est aujourd'hui la ville de *Guagida*, située dans une grande plaine à quatorze lieues nord-est de Trémecen, & environnée d'assez bonnes murailles, avec des tours de défense.

La *Mauritanie Tingitane* forme aujourd'hui les royaumes de Fez & de Maroc. Elle tiroit son nom de Tanger, *Tingis*, ville ancienne, située sur la côte méridionale du Détroit de Gibraltar, dans le royaume de Fez. Je terminerai ici ces notions géographiques sur la Barbarie, ne m'étant proposé que de donner une idée générale de ces belles contrées pour mettre le lecteur à portée de me suivre dans les différens détails où je dois entrer. J'évite, autant qu'il est possible, de répéter ce que d'autres voyageurs ont déjà dit. Je ne parle point des grandes villes que les Européens fréquentent continuellement, & sur lesquelles nous avons déjà beaucoup de relations. Je ne dis que ce que j'ai vu ; je parle rarement sur la foi d'autrui : c'est en pénétrant

fous la tente de l'*Arabe-Bédouin*, en conversant fréquemment avec lui, que j'ai étudié son caractère & ses mœurs, que j'ai observé la différence qu'il y avoit entre un peuple libre & celui qui gémit sous le joug du despotisme; entre une nation éclairée par les loix & les sciences, & des hordes errantes livrées à toute la dépravation d'une nature avilie, & d'un cœur insensible à l'aiguillon de l'amour-propre & de la gloire.

J'ai divisé par Lettres la partie historique de mon voyage, ou, pour mieux dire, je n'ai fait que rédiger celles que j'avois adressées à M. Forestier, Médecin à Saint-Quentin. La correspondance suivie que nous avons eue ensemble pendant mes voyages, m'a souvent mis à portée de profiter de ses lumières pour régler mes observations & mes recherches. Je lui avois déjà l'obligation d'avoir guidé mes premiers pas dans l'étude de la Nature, & cela dans un temps où, fixé dans ma patrie, & livré aux études de mon état, j'étois éloigné de toute autre espèce de secours.

Je ne dois pas moins à M. Néret, si

avantageusement connu par ses travaux en physique & en chymie, par sa belle découverte des gaz inflammables huileux, par l'invention d'un réchaud & d'un briquet électrique, par une machine propre à faire détonner, même dans l'eau, la poudre à canon par l'étincelle électrique, &c. Combien j'ai été à portée de m'instruire en suivant ses intéressantes expériences, & en étudiant la belle suite de minéraux renfermés dans son cabinet! Je n'oublierai jamais ces deux premiers maîtres, tant par l'amitié qu'ils me conservent, que par la reconnaissance que je leur dois.

Quant à l'Histoire Naturelle de la Barbarie, je l'ai traitée dans l'ordre systématique établi par le célèbre Linné. Je n'ai parlé que des objets que j'ai pu voir, ou sur lesquels j'ai eu des renseignemens certains. J'ai donné aux Animaux & aux Oiseaux les noms françois sous lesquels ils sont connus: j'ai cru devoir ajouter aux noms génériques & spécifiques des Insectes & des Plantes, la phrase descriptive de Linné, que j'ai eu soin de traduire en françois. Lorsque j'ai eu

quelque objet nouveau à décrire, je l'ai fait méthodiquement, en ajoutant, après le nom spécifique, le mot (*nobis*), qui annonce que cette espèce est décrite pour la première fois, & que la découverte m'appartient. La longue quarantaine que j'ai été obligé de faire à Marseille, pendant laquelle mes caisses d'Histoire Naturelle sont restées ouvertes & exposées à l'air, m'a fait perdre une grande partie de ma collection, sur-tout les Oiseaux & les Insectes. Je n'ai décrit que les objets échappés à la destruction, ou sur lesquels j'avois conservé des notes faites pendant mon voyage.

LETTRES

ÉCRITES

DE L'ANCIENNE NUMIDIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. FORESTIER, Docteur en Médecine.

De la Calle, 12 Mai 1785.

ME voilà, mon cher Docteur, livré tout entier à ma passion pour les Voyages & l'Histoire Naturelle. J'habite depuis quelques jours l'ancienne Numidie, où je suis arrivé sous les plus mauvais auspices. Depuis près de deux ans la peste ravage ces contrées, & la négligence des habitans la propage d'une nation chez une autre. Outre ce cruel fléau, l'on m'a dépeint les Arabes & les Maures comme les êtres de la Nature les plus inhumains & les plus féroces, haïssant les Chrétiens tant par principes de religion, que par préjugé d'éducation (1). C'est un triomphe,

(1) Ces Arabes nous haïssent aujourd'hui sans savoir pourquoi. Mais leurs pères le savoient bien. Les guerres les

un acte méritoire pour un Arabe que de répandre le sang d'un Européen. Ces Barbares ne s'épargnent pas davantage entre eux; & il est rare qu'une nation ne soit pas en guerre avec ses voisins, & qu'un Arabe sans défense soit en sûreté parmi ses semblables à quelques lieues de sa tente. Le peu que j'ai vu jusqu'à présent, m'a confirmé ces rapports. La *Calle*, principal comptoir de la Compagnie royale d'Afrique, a fermé ses portes, & s'est barricadé pour éviter toute communication avec les Maures du dehors, infectés de la peste. Ceux-ci irrités & jaloux de voir les Chrétiens échapper à une maladie qui humilie le Musulman, parce qu'il la regarde comme une punition du ciel, font tout ce qu'ils peuvent pour introduire

plus injustes auxquelles le fanatisme donnoit le nom de *saintes*, portées tant en Orient qu'en Afrique, ont révolté contre nous d'immenses nations qui ne nous avoient fait alors d'autre mal que celui de suivre la religion de *Mahomet*, tandis que nous suivions celle de Jésus. Ces entreprises firent répandre beaucoup de sang, & se terminèrent par nous attirer, de la part des nations offensées, une haine bien méritée. Le nom *Chrétien* est resté pour toujours en exécration dans les différentes contrées du Levant, dans la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Arménie, l'Égypte, la Barbarie, &c. Les pères ont transmis cette haine à leurs enfans. En passant d'une génération à une autre, la cause en a été oubliée, mais la haine est restée. C'est ainsi que nous payons aujourd'hui les sottises faites par nos pères il y a plus de six cens ans.

la contagion parmi nous. Ils viennent enterrer à nos barrières des cadavres pestiférés, & jettent par-dessus les murs des lambeaux trempés dans des bubons pestilentiels. La nation dont nous avons le plus à souffrir, est celle des *Nadis* nos voisins & nos plus cruels ennemis. Ils ne se contentent pas de nous tendre des pièges secrets, ils nous attaquent encore à force ouverte. Il y a quelque temps qu'ils ont enlevé près de deux cens bœufs du troupeau que tous les jours on est obligé de conduire dans les pâturages des environs, & que l'on entretient pour la nourriture de la Calle. Peu auparavant ils avoient mis le feu à nos barrières pendant la nuit; ils s'y tiennent souvent cachés, & tirent sur le premier Chrétien qu'ils apperçoivent.

Ces circonstances sont alarmantes, sur-tout pour moi qui ai envie de courir le pays. Malgré cela, je prends patience, & j'espère qu'en me mettant peu-à-peu au fait des moyens d'éviter la contagion & de voyager avec sûreté, je pourrai risquer quelques courses. Il me semble que les nations qui apportent leurs grains à la Calle, & qui fréquentent les Européens, doivent être un peu plus traitables. C'est par elles que je commencerai: mais je vous avoue que tous ces Arabes ont une figure & un accoutrement qui m'épouvantent. Il faudra bien cependant que je m'y accoutume; car mon dessein n'est pas de m'arrêter en Afrique sur un stérile

rocher où trois cens hommes, tant Corfes que Provençaux, travaillent pour enrichir le Négociant françois.

Notre traversée a été des plus heureuses. Je n'ai pu cependant, en m'éloignant des côtes de Provence, me défendre d'un sentiment pénible & douloureux. Mes yeux se mouillèrent de larmes en parcourant cette vaste étendue de mer qui alloit me séparer de nouveau de mes parens & de mes amis. Mais à mesure que notre bâtiment approchoit des côtes d'Afrique, que l'on m'avoit dépeintes comme stériles & sablonneuses, j'éprouvois un plaisir inexprimable : j'appercevois par - tout des collines couvertes de verdure, des payfages rians, des plaines immenses émaillées de fleurs. J'en tirai un bon augure ; & à peine débarqué, je voulois courir les champs, sans songer à prendre aucune nourriture, & à me délasser des fatigues de la navigation. En mettant pied à terre, je trouvai, dès le premier pas, l'*Anthyllis barba jovis*, le *Spartium monospermum*, le *Passerina hirsuta*, le *Chamærops humilis*, & plusieurs autres plantes rares que je me hâtai de cueillir, comme si j'eusse craint de ne plus revenir en cet endroit. Ce fut ainsi que je pris possession du pays au nom de la Botanique, & que je rendis mes premiers hommages à la Flore Africaine. Je me présentai devant le Gouverneur de la Calle, un paquet de plantes à la main, plus

occupé de mes richesses que des bienfécances que j'avois à remplir : je ne causai pas moins de surprise aux François qui vinrent à notre rencontre, qu'à quelques Maures que la curiosité avoit attirés sur le rivage. Ces côtes incultes & sauvages qui n'inspirent que la tristesse & l'ennui à tous ceux qui y débarquent, me parurent alors le plus beau jardin de la Nature.

Que d'objets dignes de l'attention d'un observateur dans ces contrées barbares, soit qu'il la fixe sur la fertilité d'un sol abandonné à ses seules productions, sur les coutumes & les mœurs des habitans, ou sur la vie errante & oisive des Maures ou *Arabes-Bédouins* (1)! Je vous promets par la suite, des détails sur ces divers articles; mais j'ai encore trop peu vu, & d'une manière trop générale, pour particulariser mes idées sur ces différens objets.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) Les habitans de la Barbarie portent plusieurs noms. On appelle *Maures*, ceux qui habitent les côtes; *Arabes*, ceux qui sont plus enfoncés dans les terres; *Arabes-Bédouins* ou *Bérébères*, ceux qui mènent une vie errante, & qui souvent ne vivent que de rapines: enfin, l'on nomme *Cabailes* les hordes qui cultivent la terre, & nourrissent des troupeaux.

L E T T R E I I.

Au même.

J'ÉPROUVE ici, mon cher Docteur, le fort de Tantale au milieu des eaux. La plus belle végétation couvre toutes ces côtes; mais la contagion & les guerres civiles m'obligent à borner mes courses dans les environs de la Calle. Quoique je m'écarte peu, que je ne marche jamais seul & sans armes, je ne suis point, malgré cela, à l'abri des dangers. Les Maures, trop lâches pour nous attaquer en face, cachés dans les buissons ou derrière les rochers, nous attendent au passage, & nous saluent, lorsqu'ils le peuvent, de quelques coups de fusils.

Je me bornerai donc, dans cette lettre, à vous entretenir du Comptoir que j'habite, du caractère de ceux qui le composent, & de la manière dont cette place est dirigée & gouvernée. J'affligerai votre ame par le tableau que j'ai à vous tracer; votre humanité gémera sur les maux de toute espèce auxquels le mercenaire est exposé sur ces côtes barbares; & votre cœur formera des vœux pour voir à jamais anéanti un commerce qui fait le déshonneur de la France, occasionne tous les ans la mort d'un grand nombre de personnes, & offre

une retraite à une foule de scélérats qui, par la dissolution de leurs mœurs, remplacent les crimes qu'ils ne peuvent commettre ici avec impunité.

Vous chercheriez inutilement *la Calle* sur la plupart des cartes géographiques : vous y trouverez le *Bastion de France*, quoiqu'en ruines depuis près d'un siècle ; & bien des Géographes modernes vous apprendront encore que cet ancien comptoir est défendu par une bonne garnison de trois à quatre cens hommes. Il n'étoit éloigné de la Calle que de trois lieues. Les mortalités annuelles occasionnées par les grands lacs qui l'environnoient, obligèrent les François à l'abandonner. Les maladies furent si meurtrières un certain été, que de plus de quatre cens hommes, il n'en resta que six.

La Calle, à trente-six lieues ouest de Tunis, est bâtie sur un rocher stérile de très-peu d'étendue. C'est aujourd'hui le principal comptoir de la Compagnie royale d'Afrique. Un Agent, auquel l'on donne le titre de Gouverneur, & une quinzaine d'Officiers subalternes en ont la direction. Les Maures sont exclus de cette place, excepté quelques-uns que l'on y reçoit comme otages, ou qui sont employés à des travaux manuels. Les habitans sont au nombre de trois à quatre cens, la plupart Corfes ou Provençaux. Les uns sont chargés de la pêche du corail. D'autres, avec le titre de soldats, escortent un troupeau de bœufs, & le conduisent tous les

V O Y A G E

Jours aux pâturages des environs. Souvent ces mêmes soldats, convertis en *charretiers*, vont dans les forêts voisines couper le bois nécessaire pour le chauffage ou la construction ; les autres ouvriers portent le nom de *frégataires*. Ils sont destinés aux travaux intérieurs de la place, comme à charger les bâtimens, à transporter le blé dans les magasins, à nettoyer le port, &c. La Calle est encore munie d'autres ouvriers nécessaires, de boulangers, de ferruriers, de maçons, &c. Tous ceux qui habitent ce comptoir sont nourris, logés & stipendiés par la Compagnie.

Excepté les magasins, le logement du Gouverneur & celui des principaux Officiers, les autres bâties ne consistent qu'en une soixantaine de barraques à un seul étage. La Calle, défendue de trois côtés par la mer, l'est encore du côté de la terre par un mur suffisant pour nous garantir des insultes des Maures, qui n'ont d'autre artillerie que leurs fusils. Le port est dominé par une quinzaine de pièces de canon. Il est petit, peu profond, très-dangereux par certains vents qui y introduisent les vagues avec un fracas effrayant. L'entrée est environnée de rochers à fleur-d'eau, où nombre de bâtimens sont venus se briser.

Les femmes, destinées à consoler l'utile citoyen dans ses travaux, à adoucir par l'aménité de leurs mœurs celles de l'homme grossier ; les femmes sont

exclues de la Calle. Si quelquefois le Gouverneur a obtenu la permission d'y conduire la sienne, il en est presque toujours résulté des troubles, des séditions, qui ne lui ont pas permis de la garder long-temps. En se déterminant à passer dans ce pays, il faut se résoudre à rompre les plus doux liens de la nature, pour vendre ses bras, & souvent même sacrifier sa vie au service d'une Compagnie qui s'inquiète peu de ce que l'on souffre pour elle.

La privation de femmes porte dans tous les esprits la tristesse & l'ennui. Des étrangers divisés par des intérêts particuliers, jaloux les uns des autres, obligés à se réunir par désœuvrement, à se détester par envie, n'étant rapprochés par aucune sorte de liens, ni distraits par aucun délassement, ne formeront jamais une société amicale, dont l'union & les agrémens puissent dédommager de l'absence des femmes. Il résulte de-là une monotonie accablante, un ennui difficile à supporter, des desirs ardens de repasser en France, & de se réunir au sein de sa famille & de ses amis : il résulte, parmi le peuple, les vices les plus abominables, une entière corruption de mœurs, l'abandon aux plus honteux désordres, & des horreurs dont on ne peut avoir idée que dans ce pays. Mais que faire, dira-t-on, si cet établissement ne comporte pas d'y souffrir de femmes ? Que faire ! Il le faut réformer, ou l'abandonner tout-à-fait. Faut-il, pou^r

favoriser une Compagnie de commerce, peupler la Calle d'habitans plus coupables peut-être que ceux de Sodome & de Gomorrhe ! Faut-il arracher des pères à leur famille, des enfans à leurs parens, pour en faire des monstres en Barbarie !

A ce premier inconvénient ajoutez, mon cher Docteur, l'air mal-fain du pays, corrompu chaque été par les exhalaisons de trois grands lacs, qu'il seroit facile de dessécher en les faisant communiquer avec la mer dont ils sont peu distans. Ce travail, il est vrai, occasionneroit quelques dépenses à la Compagnie ; mais à combien d'hommes il conserveroit la vie ! Quand le temps des maladies arrive, & j'ai actuellement sous les yeux ce cruel tableau, l'hôpital, en peu de jours, est plein de malades. Une fièvre ardente circule dans les veines de ces infortunés ; en moins de quatre jours leur existence est terminée. Ces symptomes effrayans, l'air brûlant & lourd que l'on respire, le son continuel d'une cloche lugubre, les hommes frappés de mort à la fleur de l'âge, tout jette l'effroi dans les esprits. L'on ne parle, l'on ne s'entretient que de morts & de mourans ; chacun craint pour soi, & celui qui est en santé, semble n'en jouir que pour ressentir plus vivement les peines de l'esprit. Combien l'imagination effrayée n'en a-t-elle pas précipité dans le tombeau !

Jugez, d'après cela, mon cher Docteur, de ce

que doivent être les habitans de la Calle. Il se fait de temps en temps des recrues à Marseille pour peupler ce comptoir que les maladies & l'abandon fréquent de ses habitans oblige à renouveler. La Compagnie reçoit indistinctement tout ce qui se présente, sans examen, sans information. Pour être admis, il suffit d'avoir des bras. Si elle ne vouloit que des honnêtes gens, la Calle seroit déserte, & elle le seroit pour long-temps. L'honnête homme ne s'expatrie point pour gagner peu & risquer beaucoup. Aussi cette place n'est-elle habitée que par des hommes sans asyle, sans établissement, sans ressources; des hommes, la plupart flétris par la Justice ou poursuivis par les loix; des hommes perdus par le libertinage, la débauche, sans principes de religion, sans le moindre sentiment de probité. On en a vu de la troupe de Gaspard de Bèze, chef de voleurs exécuté à Aix il y a quelques années; on en a vu dont les épaules attestoient les mœurs & la conduite; enfin j'en connois un à qui l'on écrivit cette lettre caractéristique : *Je t'apprends, mon ami, que tu as été rompu vif à Aix il y a huit jours.* Vous serez peut-être curieux de savoir comment il est possible de vivre en sûreté au milieu d'une troupe d'hommes de cette nature. Ces scélérats n'ont point ici d'occasions fréquentes de se livrer au crime. D'ailleurs, aucune mauvaise action ne peut être impunie. Le criminel est

renfermé en une double barrière ; la mer d'un côté, sur laquelle personne ne peut s'embarquer sans l'aveu du Gouverneur ; la terre d'un autre côté, où il est impossible d'errer seul sans être égorgé par les Maures.

Excepté les grands crimes, les autres actions sont presque impunies à la Calle. Le Gouverneur n'y a que l'ombre de l'autorité. Il est forcé de ménager cette canaille toujours prête à se révolter. Il ne punit le particulier qu'autant que celui-ci n'a point de parti pour le soutenir, & cette punition se borne à la prison, ou à être renvoyé en France par le premier bâtiment : si, arrivé à Marseille, le coupable a envie de repasser, il suffit qu'il se présente au bureau de la Compagnie sous un autre nom. Plusieurs sont revenus à la Calle à l'aide de cet artifice, en se moquant de l'autorité du Gouverneur & de ses menaces. Il y a plus ; les fautes deviennent une spéculation d'intérêt pour ceux qui ont envie de retourner dans leur patrie. La Compagnie a coutume de faire payer le passage & la quarantaine à tous ceux qui reviennent en France. On leur retient à la Calle sur leurs modiques salaires la somme nécessaire ; & ceux qui ne peuvent la donner sont forcés de rester, ou de commettre des fautes assez graves pour que le renvoi devienne une punition. Dans ce cas, argent ou non, on les fait embarquer.

Il y a, à la Calle, plusieurs postes où l'on fait une garde continuelle. Les soldats de faction sont tenus de sonner & de répéter toutes les heures. De l'autre côté du port, hors de la place, est une éminence sur laquelle l'on a bâti un moulin assis sur une tour, & défendu par quelques pièces de canon. C'est de-là que l'on observe tout ce qui se passe au-dehors, & que le soldat de faction, à l'aide d'un porte-voix, en donne avis aux habitans de la Calle. Il a soin également d'annoncer tous les cavaliers qui arrivent, ainsi que les bâtimens qu'il découvre en pleine mer. Cette coutume me transporte souvent en idée au temps de ces preux Chevaliers, de ces héros si célèbres dans nos vieux romans, dont l'arrivée étoit annoncée, du haut des châteaux, au son du cor ou de quelqu'autre instrument.

Pour compléter ce que j'ai à vous dire sur la Calle, ce seroit ici le lieu de vous entretenir du commerce de la Compagnie, & de la manière dont se fait la traite avec les Maures. Comme il me manque encore quelques renseignemens sur cet article, j'en ferai le sujet de ma première lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E I I I .

Au même.

JE me propoſois, mon cher Docteur, de vous entretenir dans cette lettre du commerce de la Compagnie d'Afrique ſur ces côtes; mais je préfère vous rapporter un fait arrivé à la Calle il y a quelques années, & dont je viens d'apprendre les détails par le Gouverneur de cette place.

Si la privation de femmes eſt un tourment pour les habitans de la Calle, le fort des hommes dans ce pays de malédiction n'eſt pas moins une ſource d'inquiétudes & d'alarmes pour les femmes que leurs maris ſont forcés de laiſſer en France. Il y a quelque temps qu'un pauvre ouvrier de Marſeille, réduit à la mendicité, faute d'occupation, ſe déterminâ à paſſer à la Calle, & à ſe ſéparer d'une femme dont il étoit tendrement aimé. Il ſe garda bien de lui donner ſur ce pays des détails qu'il ignoroit peut-être lui-même: mais celle-ci ayant été long-temps ſans recevoir des nouvelles de ſon mari, ſoit que ſes lettres ſe fuſſent égarées, ou qu'il eût négligé de lui écrire, ſ'informa partout du ſéjour de la Calle. Ce qu'elle en apprend augmente ſes inquiétudes; & ne pouvant réſiſter

aux vives alarmes de sa tendresse, elle demande avec instances qu'il lui soit permis d'aller se réunir à lui. Cette grace lui est constamment refusée. Dans cette extrémité, elle a recours au seul expédient que lui suggère son amour. Elle déguise son sexe sous l'habit d'un ouvrier, se présente au bureau, & se fait enregistrer au nombre des passagers. Pendant la traversée, qu'elle supporta avec un courage héroïque, sa figure, sa jeunesse intéressèrent en sa faveur le capitaine & tous les gens de l'équipage. L'on plaignoit bien sincèrement le sort de ce pauvre jeune homme réduit à aller habiter un pays si dangereux, sur-tout pour les jeunes gens & les tempéramens délicats. Ces discours étoient, pour cette femme, autant de coups de poignard. Oubliant le danger pour elle-même, elle ne songeoit qu'à celui auquel son mari étoit exposé, & dont peut-être il étoit déjà la victime.

Enfin le bâtiment est sur le point de toucher aux côtes d'Afrique, & de mouiller à *Bonne* par la direction des vents. Tandis que cette femme étoit occupée à chercher dans sa malle quelques effets nécessaires au débarquement, des matelots reconnoissent des habillemens de femme parmi ses hardes, & cette découverte donne lieu à des conjectures que sa figure confirmoit si bien. Les soupçons deviennent certitude. Reconnue pour femme, elle auroit eu beaucoup à souffrir de la brutalité des

matelots, si le capitaine, auquel elle fit l'aveu de ses projets, ne l'eût prise sous sa fauve-garde.

Au premier vent favorable, le bâtiment mit à la voile pour la Calle, où il arriva très-heureusement. Le capitaine se présente devant le Gouverneur de cette place avec cette fidelle épouse: elle ne peut répondre à aucune question avant de savoir si son mari est encore existant. Elle apprend qu'il vit, qu'il va paroître. Cette nouvelle la comble de joie: elle respire à peine. Le Gouverneur envoie chercher cet époux chéri, & veut jouir du spectacle de cette entrevue. Le mari paroît. Il est d'abord interdit, en voyant un jeune ouvrier lui sauter au cou, le serrer dans ses bras, & ne pouvoir proférer aucune parole par l'abondance de ses soupirs. On lui dit que c'est sa femme; il la reconnoît, mais à peine peut-il en croire ses yeux. Livrés l'un & l'autre aux mouvemens de la plus vive tendresse, ils veulent parler; mais leurs discours sont sans suite, interrompus à chaque instant par leurs caresses réciproques. Leurs yeux mouillés de larmes n'aperçoivent plus les spectateurs, en qui cette scène attendrissante excite une émotion délicieuse (1). Le Gouverneur leur donna un logement particulier.

(1) Je suis repassé en France avec le Capitaine qui avoit conduit cette femme héroïque en Barbarie. Il m'a confirmé les détails que je viens de rapporter.

Le mari, vaincu par la tendresse de sa femme, s'embarqua avec elle pour Marseille, où il trouva le travail qui lui manquoit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

Au même.

JE reviens actuellement, mon cher Docteur, aux détails que je vous ai promis sur le commerce qui se fait annuellement sur les côtes de Barbarie.

Le principal commerce de la Barbarie est accordé exclusivement à une Compagnie établie à Marseille sous le nom de *Compagnie royale d'Afrique*. C'est à la pêche du corail que cette Compagnie doit sa première existence. Cette pêche fut long-temps la base & le fondement de son commerce. C'étoit une récolte dont le produit calculé étoit réputé invariable, qui seul procuroit & la rentrée des dépenses que nécessite un grand établissement, & les bénéfices qu'il doit donner : mais alors la pêche étoit constamment abondante & belle, les frais d'exploitation étoient beaucoup moindres, les débouchés autant & peut-être plus avantageux; & quelque révolution qu'éprouvassent les autres branches du

commerce de la Compagnie, la pêche du corail suffisoit pour la maintenir, sinon dans un état florissant, au moins dans cet état d'équilibre & de solidité dont une Compagnie de commerce ne doit jamais sortir. Depuis un certain nombre d'années cette pêche a toujours été en décroissant. Aujourd'hui elle est à un tel degré de pénurie, les qualités sont si foibles, si minces, que la situation de la Compagnie est totalement subordonnée au commerce des grains & de la laine, auquel elle joint celui des cuirs & de la cire, quoiqu'elle retire un bien foible profit de ces derniers articles.

La laine, l'orge & le blé sont les denrées sur lesquelles la Compagnie gagne le plus : elle achète ces marchandises avec des piastras d'Espagne rognées. Elle enlève sur chaque piastra la valeur d'environ 15 sols, & les fait passer en Barbarie pour le prix de 5 livres, piastras entières, & 2 liv. 5 s. la demi-piastra. Cette spéculation ne laisse pas que de donner un profit assez considérable, qui monte à environ dix pour cent. Les principaux comptoirs de la Compagnie sont à *la Calle*, à *Bonne*, à *Tabarque* & au *Collo*, dont j'aurai occasion de vous entretenir par la suite.

Cette Compagnie s'est établie sous Louis XIV. Son principal comptoir étoit d'abord au *Bastion de France*, à l'extrémité orientale du royaume d'Alger. Elle avoit le double objet de la pêche du corail &

du commerce des grains qu'elle partageoit alors avec une Compagnie Angloise établie à la Calle. Les Anglois faillirent, & le commerce resta exclusivement aux François.

Par-tout où les Européens ont pénétré, attirés par l'appât du gain, par-tout où ils ont offert à des naturels, souvent à demi-sauvages, leur amitié & des liaisons de commerce, par-tout ils sont presque devenus despotes, & n'ont payé que par des trahisons & des crimes la confiance qu'on leur a accordée. C'est ainsi que les Espagnols se sont établis en Amérique, les Anglois, les Hollandois, les François dans les Indes & dans les différentes parties du globe. Batavia, le Pérou, Madagascar en sont encore aujourd'hui la preuve. Si quelques-unes de ces nations ont été épargnées, au moins les a-t-on rendues tributaires; & bien loin de payer le droit de commercer chez elles, le marchand européen a exigé d'être récompensé pour traiter avec humanité ces peuples auxquels il ne demandoit d'abord que des échanges paisibles.

Il n'en est pas ainsi, mon cher Docteur, du commerce établi avec les Maures sur les côtes de Barbarie. Si le Négociant dans les Indes & en Amérique est fier & despote, en Afrique il est bas & rampant. Il paie, & il paie très-chèrement le droit d'acheter les productions de ce riche, mais trop inculte pays. C'est principalement sur la Compagnie d'Afrique

que tombent les plus fortes exactions. Les Puissances Barbaresques ne lui accordent le privilège exclusif de leur commerce qu'à raison d'un tribut annuel, & la forcent de prendre leurs denrées au prix qui leur est offert par d'autres marchands interlopes, quoique la Compagnie paie en tributs ce que ceux-ci paient en augmentation.

Pour avoir la liberté de faire pêcher le corail sur les côtes du royaume d'Alger, & obtenir le commerce exclusif des grains, de la laine, de la cire & des cuirs dans ses différens comptoirs, la Compagnie paie chaque année au Dey d'Alger environ 100000 livres, & s'oblige de lui envoyer deux caisses du plus beau corail. Les droits que le Bey de Constantine retire du blé qu'il fait vendre à *Bonne*, lui rendent près de cent pour cent, & on lui paie pour la laine 4 liv. 10 s. par quintal.

D'un autre côté, *la Calle* s'est soumise à payer aux différentes tribus Arabes qui l'avoisinent, des revenus annuels sous le nom de *Lismes*; les nations qui les reçoivent sont appelées *Lismataires*. La Compagnie donne au chef de *la Mazoule* une demi-piastre (2 liv. 5 s.) sur chaque mesure de blé, & un quart de piastre pour chaque mesure d'orge. Les autres hordes retirent également un tribut relatif aux denrées qu'elles apportent; l'on paie aux *Merdafs* 500 livres, quoique le commerce n'ait plus lieu avec eux à *la Calle*, & que le Bey de Constantine

les oblige de porter leur blé à *Bonne*, sur lequel il gagne à son tour; aux *Nadis* 1600 livres, & ainsi par proportion à plusieurs autres nations. Par un nouvel arrangement fait avec le Bey de Tunis pour établir la pêche du corail dans ses mers, ce Bey doit, par la suite, retirer annuellement près de 27000 livres. Le comptoir du *Collo* a également des droits à payer au *Jument*, ou tribunal de justice.

Ces tributs, quoiqu'exorbitans, sont dans le droit des gens, & n'ont rien qui puisse humilier le Négociant. Tout peuple, tout Souverain peut bien ne permettre chez lui le commerce aux nations étrangères qu'en les soumettant à certains impôts, & cette coutume est reçue par-tout en Europe; il n'y a que dans les Indes & dans l'Amérique où le Négociant, profitant de la foiblesse & de la trop grande confiance de ces peuples étrangers, contre tous les droits divins & humains, les a rendus ses tributaires.

Mais ce qui avilit le Négociant européen sur ces côtes, c'est le souverain mépris qu'il lui faut essuyer de la part des Maures; ce sont les vexations & les injustices qu'il lui faut supporter pour y continuer un commerce tranquille. Les habitans de la Calle y sont le plus exposés. Lorsque les Maures se présentent, il faut leur distribuer du pain, de l'huile, du sel, & bien d'autres objets qu'ils exigent avec

fierté. Si, fatigué de leurs demandes, on leur refuse la moindre chose, ils font des menaces qu'ils exécutent presque toujours, & avec d'autant plus de confiance, qu'ils sont certains de l'impunité. Le mécontent se cache derrière un buisson, dans quelque défilé, & le premier Chrétien qui se présente est victime de son ressentiment. D'ailleurs il n'est pas difficile à un Maure de mettre la nation entière dans ses intérêts; de sorte qu'au lieu d'un ennemi, l'on en a cent à craindre. Il faut alors parler d'accommodement, appaiser les mécontents, & les traités de paix finissent toujours par tout accorder aux Maures. Malgré cela, l'on n'est pas plus en sûreté. C'est, au contraire, quand les Maures nous voient sans défiance, qu'ils nous attaquent avec plus de succès. Ils commencent leurs hostilités par enlever une partie de notre troupeau, qui ne nous est rendue qu'aux conditions les plus humiliantes.

Enfin, mon cher Docteur, pour achever de vous prouver combien le nom françois est méprisé sur ces côtes, il suffit de citer *la loi du sang*. Si un Maure tue un Chrétien hors le temps de guerre, il doit payer 300 piaftres, qu'il ne paie jamais; si au contraire un Chrétien tue un Maure, même pour sauver sa vie, la Compagnie est tenue de payer 500 piaftres, dont on ne lui fait pas grace d'un denier. Voilà donc le sang maure, ce sang impur & féroce, évalué près de moitié plus que

celui des chrétiens ! Et ce sont des François qui ont signé ces honteuses loix ! Non, ce ne peut être que la main avide du Négociant. Les Maures, qui profitent de tout pour nous piller, souvent assassinent un d'entre eux, en déposent secrètement le cadavre aux environs de la place, accusent les Chrétiens de ce meurtre, & les obligent à payer.

Il suit de-là qu'il faut tout souffrir des Maures, tout leur accorder, oublier les insultes, supporter leurs mépris, & recevoir de ces barbares des loix iniques & avilissantes. Par exemple, ne ferez-vous pas surpris, mon cher Docteur, que la Compagnie n'ait pas le droit de nommer ses *Truchemans* ? Il appartient aux Maures, qui ont toujours soin de choisir celui d'entre eux qu'ils connoissent le plus propre à trahir les Chrétiens.

Le Bey de Constantine s'est obligé, par traité, à secourir les Chrétiens dans tous les cas ; toutes les fois qu'il le fait, il en résulte quelque nouvel impôt ; il est même quelquefois le premier à exciter des troubles, afin de se rendre nécessaire, & de faire payer chèrement les secours qu'il accorde. Lorsque l'on obtint un chef pour contenir les Maures de la Mazoule, ce Bey, à cause de quelques divisions, envoya un camp de 500 hommes pour rétablir le bon ordre ; mais il exigea de la Compagnie une piafre par homme, qu'il fallut payer. Il n'y avoit pas trop à se récrier. Mais l'année

suivante il réclama les 500 pistres d'*usance* ; & n'osant fonder ce tribut sur les secours qu'il avoit accordés , il l'établit pour le passage de la rivière *des Ceibas* , sur la route de *Bonne* , quoiqu'il n'y ait ni pont ni bateau , & que les Chrétiens n'y passent que très-rarement , à moins qu'ils n'aillent à *Bonne* par terre. Pour avoir la paix , l'on se décida à payer , & ce droit est resté. A ce trait je pourrois en ajouter beaucoup d'autres de cette nature ; mais je crois vous en avoir assez dit pour vous donner une idée du commerce que l'on fait avec les Maures.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E V.

Au même.

JE n'ai pu, mon cher Docteur , résister plus longtemps : malgré la contagion , malgré les guerres civiles , malgré les représentations du Gouverneur de la Calle & des autres officiers , j'ai franchi nos barrières. Je voyois avec regret le printemps s'écouler , & les fleurs disparoître avec lui. Quoique nous ne soyons encore qu'à la fin de mai , le soleil est déjà si brûlant , qu'il est impossible , dès neuf

heures du matin, d'en supporter les ardeurs. Voilà cependant plus de quinze jours que je cours les aventures, dans un costume non moins ridicule que celui du célèbre Robinson; vous allez en juger. Pardeffus une paire de pantalon & une veste légère, je porte l'habillement Arabe. C'est une espèce de grand manteau blanc à capuchon, qui tombe jusques sur les talons; il est d'une seule pièce, sans couture, fermé pardevant, & orné de franges de soie aux extrémités, sur la poitrine & aux pointes du capuchon. Cette dernière partie est fixée sur la tête par une grosse corde de poils de chameaux de plusieurs aunes de long. Elle remplace chez les Maures le turban des Turcs. Pour me garantir du soleil, je porte, outre cela, un énorme chapeau de feuilles de palmier, dont plusieurs chefs Arabes font usage pendant l'été. C'est ainsi qu'à demi-Maure, à demi-Chrétien, je parcours les sables brûlans de la Barbarie. Peu à peu ma figure prend la teinte rembrunie de celle des Africains, & il ne me manqueroit qu'une barbe touffue, les jambes & les bras nus pour être tout-à-fait méconnoissable. Quoique je n'en veuille qu'aux plantes & aux insectes, je marche cependant toujours armé en guerre, à la manière des Arabes. Une grosse ceinture de cuir garnie de bonnes cartouches, une paire de pistolets, une espèce de poignard, un sabre & un fusil, tel est à-peu-près l'armure de

tous les Arabes. En cet équipage, je me présente hardiment devant les tentes des Maures, accompagné d'un domestique & de deux Maures que j'ai emmenés avec moi de la Calle, où ils ont appris à parler un peu *provençal*. Je ne me fie cependant ni à mon courage, ni aux armes que je porte. J'ai soin, avant de pénétrer dans le pays, de m'informer exactement par mes truchemans, si la nation que nous allons visiter est en liaison de commerce avec la Calle, si elle est soumise à quelque chef, si un Chrétien peut y paroître avec sûreté, & sur-tout si la peste n'y fait point de ravages; je ne me hasarde que d'après leur réponse, & jusqu'à présent je n'ai encore éprouvé aucune sorte de danger, quoique sur l'article de la peste, les Arabes soient peu fidèles dans leurs récits.

Comment, mon cher Docteur, vous peindre les impressions confuses & opposées que j'ai éprouvées à la première vue de ces hordes Arabes? Je n'étois qu'à une demi-portée de fusil d'une trentaine de tentes, je me disposois à y pénétrer, lorsque j'appris que la peste s'y étoit déclarée depuis huit jours. Pour éviter le danger de la communication, sans aller plus avant, je descendis de cheval à l'endroit même où nous nous trouvions, ayant besoin d'un peu de repos & de nourriture. C'étoit au bord d'un ruisseau où couloit une eau fraîche & limpide; des buissons de lauriers-roses, de

térébinthe & de myrthe formoient un ombrage agréable ; & ce payſage , terminé par des collines couvertes de la plus belle végétation , étoit animé par de nombreux troupeaux qui paſſoient au loin. Ainſi la Nature , en m'offrant le tableau riant de ce ſéjour paſtoral & champêtre , diſpoſoit mon cœur à la joie , & me tranſportoit en idée dans cet heureux temps où les hommes étoient tous bergers , & ne connoiſſoient de véritables richèſſes que les biens de la terre & le produit de leurs troupeaux. Occupé de ces idées , parcourant des yeux toutes les beautés de ce payſage , les fixant particulièrement ſur les tentes baſſes & enfumées des Arabes , j'en vis tout-à-coup une douzaine diriger leurs pas vers moi. Je vous l'avoue , mon cher Docteur , à la vue de ces hommes féroces , je ne pus me défendre d'un mouvement de frayeur , qui fit , en un inſtant , évanouir les idées qui m'occupoient ſi agréablement. Ils étoient tous armés ; je craignis quelque attaque de leur part : mais je fus raffuré par les Maures qui m'accompagnoient. Dès qu'ils furent à ma portée , je les ſaluai ſelon la coutume du pays , & je leur fis dire de ſe tenir à une certaine diſtance de nous , à cauſe de la contagion. Ils ne firent aucune difficulté de ſ'y ſoumettre. Ils ſ'accroupirent en cercle autour de nous , & cauſèrent pendant quelque temps avec leurs ſemblables. Ils me demandèrent ſi je voulois du laitage. Je l'acceptai.

Aussi-tôt deux d'entre eux se détachèrent, & revinrent peu à près chacun avec une écuelle de bois pleine de lait. J'en bus avec plaisir; & malgré leur ton brusque, leur air presque toujours menaçant, je fus sensible à leur réception. Je leur en exprimai ma reconnoissance par mes gestes, & je leur distribuai un peu de poudre & de plomb qu'ils m'avoient demandés. Oubliant alors la peinture que l'on m'avoit faite de leurs mœurs, ou plutôt attribuant leur férocité au despotisme sous lequel ils gémissent, & peut-être à la fréquentation des Européens, avec lesquels ils peuvent avoir appris à être fourbes & méchants, je m'efforçois de me persuader, comme je l'avois cru jusqu'alors, que plus l'homme étoit près de la nature, plus il devoit être bon; je ne voyois plus en eux que ces patriarches de l'antiquité uniquement livrés aux soins de leurs troupeaux, & exempts de cette foule de nécessités inventées par le luxe. J'y voyois des hommes à qui j'étois redevable de l'hospitalité, puisqu'ils m'offroient leurs tentes pour asyle; & si je ne trouvois pas en eux cette politesse maniérée d'Europe, au moins croyois-je y voir une dure franchise, telle qu'elle doit être dans l'homme de la Nature. C'est ainsi que tout en raisonnant avec moi-même, & me laissant abuser par ce desir si attrayant de trouver dans tous les hommes un fond de bonté naturelle, je me livrois avec plaisir à

une erreur dont je n'eus par la fuite que trop sujet d'être détrompé.

Lorsque je les quittai, n'ayant point, par prudence, voulu entrer dans leurs tentes, ils m'accompagnèrent un demi-quart de lieue; en nous séparant ils me souhaitèrent, en leur langue, *bonheur & paix*. Instruit du sens de leurs expressions, je les leur répétais avec attendrissement, & je m'applaudissois que les premiers mots arabes que je prononçois, servissent à exprimer ma reconnoissance. J'ai éprouvé à-peu-près la même réception chez les différentes Tribus Arabes que j'ai parcourues jusqu'à présent: je n'osai, pendant les premiers jours, pénétrer dans leurs tentes, de peur de la peste; comme le temps étoit très-doux, le ciel serein, je me faisois tous les soirs arranger une petite cabane de feuillage, peu éloignée des tentes, & je passois la nuit étendu sur le gazon où je goûtois un sommeil aussi tranquille que dans un lit bien délicat. Cependant, comme le danger, vu de près, ne fait plus d'aussi fortes impressions, je me suis insensiblement accommodé des tentes des Arabes. J'y suis reçu tous les soirs, & j'ai l'honneur d'être admis à leurs repas.

Agréez les sentimens d'amitié avec lesquels, &c.

L E T T R E VI.

A M. T. L.

TANDIS, mon cher ami, que vous admirez les chef-d'œuvres des grands maîtres au milieu des ruines de la célèbre Rome, je parcours les plaines des anciens Numides. Parmi ces contrées désertes & incultes, que de jouissances, que de richesses pour le Naturaliste ! que d'utiles leçons pour l'Observateur philosophe ! Vous cherchez les Romains chez les Italiens, & peut-être ne trouvez-vous plus dans leur figure, dans leur caractère, cette noble fierté, ces traits de majesté & de courage qui annonçoient en eux les maîtres de l'Univers. Je suis plus heureux que vous. Il me semble, dans chaque Arabe montagnard, reconnoître un Gétule ou un Numide : mais, puis-je me féliciter de ces traits de ressemblance dans un peuple qui a conservé la férocité & les mœurs des premiers habitans de ces contrées ? Qu'il est humiliant pour la nature humaine de voir presque toutes les nations dégénérer insensiblement des vertus de leurs ancêtres, & n'en perpétuer que les vices ! C'est cependant le tableau que nous offre l'histoire de tous les âges. Où trouver aujourd'hui les Sages de la Grèce, le

savant Egyptien, & les héros de l'ancienne Rome ? Nous les chercherions inutilement dans leurs descendants, tandis que l'Asiatique a conservé sa première mollesse, & que le barbare Africain est encore altéré de sang.

Que de figures dignes de votre pinceau j'ai déjà rencontrées parmi les Maures ! Des yeux pleins de feu & de courage, un regard féroce, des traits mâles & fortement prononcés, le nez aquilin, des bras nerveux, la taille haute, la démarche fière, les jambes, les cuisses & les épaules presque toujours à nu ; tel est l'extérieur de la plupart des Maures. Ils ne sont point naturellement noirs, malgré le proverbe, & comme le pensent plusieurs écrivains ; mais ils naissent blancs, & restent blancs toute leur vie, quand leurs travaux ne les exposent pas aux ardeurs du soleil. Dans les villes les femmes ont une blancheur si éclatante, qu'elles éclipseroient la plupart de nos européennes ; mais les Mauresques montagnardes, sans cesse brûlées par le soleil & presque toujours à moitié nues, deviennent, même dès l'enfance, d'une couleur brune qui approche beaucoup de celle de la suie.

Leur habillement est intéressant à connoître. Je le crois de la plus haute antiquité. L'on m'a assuré que du côté du désert de *Saara*, plusieurs Arabes étoient parfaitement nus. J'en ai en effet rencontré quelques - uns qui n'avoient aucune espèce de

vêtement ; d'autres qui ne portoient qu'un léger caleçon : mais le plus grand nombre ont un habillement plus ou moins détaillé , selon leur condition ou leur fortune. Les uns, ce sont les plus pauvres & par conséquent les plus nombreux, s'enveloppent d'une pièce d'étoffe de plusieurs aunes, qu'ils entortillent , chacun à sa manière , autour de leur tête & de leur corps. Cet habillement a été parfaitement bien décrit par M. de Fénelon , en parlant , dans son *Télémaque* , de la coutume des Boëtiens. *Leurs habits* , dit-il , *sont aisés à faire ; car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine & légère qui n'est point taillée , & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie , lui donnant la forme qu'il veut. (Liv. 8.)* D'autres ajoutent en dessous , soit une chemise semblable à celle de nos femmes , soit une tunique de laine sans bras qui leur descend jusqu'aux genoux. Les plus riches portent , outre cela , une espèce de *chappe à capuchon* assez semblable aux manteaux de nos hermites (1). La finesse de leurs habillemens est encore relative à leur fortune. J'ai vu plusieurs chefs Arabes revêtus d'étoffes de laine que j'ai souvent pris au premier aspect pour une très-belle mouffeline , d'une blancheur éclatante. La laine de Barbarie a toujours été renommée par sa beauté.

(1) Voyez la Lettre V,

Les femmes ont, pour s'habiller, la même pièce d'étoffe que les hommes ; mais elles l'arrangent un peu différemment. Elles en font une espèce de robe qui couvre chez elles plusieurs parties découvertes chez les hommes. Les Mauresques portent, outre cela, quelques ornemens qui ne contribuent sûrement pas à relever leur beauté. Elles ont les cheveux treffés, quelquefois flottans sur leurs épaules, tandis que les hommes sont rasés, & ne conservent dans le milieu de la tête qu'une flotte de cheveux ; les oreilles, les bras, & les jambes des Mauresques sont ornés de grands anneaux de fer ; quelquefois elles y ajoutent des morceaux de corail. Coquettes à leur manière, au lieu de rouge, qui sûrement n'embelliroit pas leur peau noire, elles emploient la poudre à canon mêlée avec de l'antimoine, pour tracer différentes figures sur leur front & au-dessus de leurs paupières. Les hommes s'en font autant aux bras, à l'estomac & au-dessus des mains : je crois qu'il se mêle un peu de superstition dans ces caractères mystérieux. Si, pour suppléer aux couleurs qui leur manquent, nos Européennes avoient à subir une opération aussi douloureuse que les Mauresques, je doute fort qu'elles voulussent avoir d'autres charmes que ceux de la nature. Les femmes Arabes, pour rendre ces marques ineffaçables, se percent la peau d'un grand nombre de coups d'épingles, & quand le sang a

cessé de couler, elles appliquent leur poudre bien fine, & l'infinuent dans les pores ouverts de la peau par des frottemens réitérés. Ces marques alors sont ineffaçables, & dispensent les femmes de déposer tous les soirs leur beauté factice sur leur table de nuit. J'ai rencontré beaucoup d'enfans auxquels l'on avoit teint les ongles des mains en un rouge jaunâtre; mais cette couleur ne tient pas (1).

C'est parmi les Arabes errans des montagnes & du désert, que l'on reconnoît particulièrement le costume que je viens de vous décrire. Ceux qui habitent les villes varient davantage leur manière de s'habiller. Les uns vont la tête nue ou recouverte tout au plus d'une calotte rouge; d'autres portent le turban comme les Turcs, & une partie de leur accoutrement. Ils se servent de babouches, tandis que les montagnards vont toujours nus pieds.

L'habillement des Maures est commun à presque tous les habitans de l'Afrique, jusques par-delà la Guinée, & même aux Arabes de l'Asie. Les amateurs de l'antiquité auroient de belles recherches à faire sur le costume des Africains & des Arabes Asiatiques. Ce qui me porte à croire qu'il doit être très-ancien, c'est que ces peuples ignorent absolument la variété des modes. Le fils ne s'aviferoit pas

(1) L'on emploie pour cet objet le suc d'une plante nommée *Henné*, *Lawsonia inermis*. L. Syst. veg.

de s'habiller autrement que son père ; d'ailleurs quand il le voudroit , l'industrie est si bornée , que les ouvriers feroient fort embarrassés s'il falloit changer la forme des habits , tout gênans qu'ils sont.

Le logement des Maures est aussi simple que leurs vêtemens. Ils n'habitent que des tentes , ou des cabanes formées de branches d'arbres & de roseaux. La réunion de plusieurs tentes se nomme *douare*. Il y a des douares de dix , quinze , vingt tentes , comme il y en a de plus de cent. Ces tentes se placent circulairement , afin de pouvoir , pendant la nuit , renfermer le troupeau dans leur milieu. S'il y a quelque espace vuide entre deux tentes , on le remplit par des broussailles & des épines , afin de fermer le passage aux bêtes féroces. La forme de chaque tente est à-peu-près celle d'un tombeau , ou de la carène d'un vaisseau renversé , comme dit Saluste en parlant des habitations des anciens Numides (1). Elles sont basses , excepté celles des chefs , qui ont un peu plus d'élévation & d'étendue. La matière est en laine d'un tissu très-ferré , teinte en noir ou en brun. La facilité de transporter ces sortes d'habitations , fait que les Maures changent souvent de local , selon la saison ou selon leurs

(1) *Cæterum adhuc ædificia Numidarum agrestium , quæ Mapalia illi vocant oblonga , incurvis lateribus tecta , quasi navium carinæ sunt.* Sall. Bell. Jugur.

besoins. Dans l'hiver ils choisissent, aux pieds d'une colline, une exposition au midi ; ils se rapprochent pendant l'été, des pâturages & des sources d'eau.

L'inventaire de leurs meubles est bientôt fait. Ils ne connoissent d'autre lit que la terre sur laquelle les plus délicats étendent un peu de paille, une natte, ou un grossier tapis. Quelques vases de terre pour cuire & apprêter le *courcouçon*, une écuelle de bois pour puiser de l'eau & traire les vaches, une peau de bouc pour battre le beurre, deux petites meules portatives pour écraser le blé & le réduire en semoule ; voilà à quoi se borne toute leur batterie de cuisine.

Vous imaginez bien, d'après cela, que leurs repas ne doivent être ni somptueux, ni délicats. En effet, rien de plus simple & de plus frugal. Ils ne font par jour qu'un repas qui exige quelque apprêt. Hors de-là ils ne prennent rien, ou ils se contentent de quelques fruits ou racines sauvages. Les plus aisés font cependant deux repas qui ne consistent que dans le seul *courcouçon*.

Avant de vous expliquer comment les Maures font le *courcouçon*, il est essentiel de vous faire observer que le blé de Barbarie, peu différent du nôtre, ne donne cependant pas, comme celui de France, une farine pure, abondante & nutritive : mais il faut distinguer dans le grain la partie farineuse d'avec la partie dure. La première est en très-petite

quantité ; elle se trouve ordinairement à la pointe du blé & dans son milieu. Cette farine fait de très-mauvais pain noir : aussi ne s'en fert-on point. On l'abandonne aux animaux , ou bien on la mélange en petite quantité avec la partie dure. Les Maures ne connoissent point l'usage du pain. Ils écrasent le blé en grumeaux par le moyen de deux petites meules portatives , d'où il résulte une espèce de très-grosse *sémoule* , qu'ils nomment *courcouçon*. Quand ils veulent apprêter leur repas , ils entassent cette *sémoule* dans un vase de terre percé de petits trous , & placent ce vase en forme de couvercle sur la marmite où cuit la viande. Les vapeurs qui s'en élèvent pénètrent le grain & le gonflent. Cette opération finie , ils retirent le *courcouçon* , le mettent dans un autre vase large & plat supporté par un pied , comme celui de nos verres à boire. Cette nourriture leur tient lieu de pain ; à mesure qu'ils la mangent , ils la démêlent avec un peu de bouillon , de lait , de beurre ou de miel. Par-dessus le *courcouçon* ils placent la viande cuite , que chacun déchire avec les doigts : c'est ordinairement de la volaille , du chevreau , du bœuf ou du mouton.

Le *courcouçon* ainsi préparé , le chef de la tente , ou tout autre Maure d'un rang au-dessus des autres , s'empare du plat , mange le premier , & seul. Il se tient accroupi , & pose le *courcouçon* devant lui. Il en prend un peu avec les doigts , en forme

des balottes dans le creux de la main, & se les jette dans la bouche avec beaucoup d'adresse. Quand les chefs ont fini, le plat passe entre les mains de ceux qui viennent après, aux enfans, par exemple, qui ne mangent jamais avec leur père, ni même devant lui, au moins chez les Maures d'une certaine distinction. Les femmes mangent les dernières; elles n'ont que le reste des hommes, même celui de leurs propres enfans. Elles seules sont chargées des apprêts de ce repas. Les Maures, d'après les principes de leur religion, doivent, avant & après le repas, se laver les mains, la barbe & la bouche, mais beaucoup négligent cette cérémonie. Comme Musulmans, ils n'ont que l'eau pour boisson, qu'ils puisent avec une écuelle de bois, & dans laquelle ils boivent tour-à-tour. Ils ne refusent cependant point de vin quand on leur en présente, & qu'ils ne sont pas vus. J'en ai connu beaucoup qui même en buvoient avec excès.

Quand les Maures entreprennent des voyages de long cours, & dans des lieux où ils ne peuvent trouver l'hospitalité, ils emportent avec eux une certaine provision de *sémoule*, & quand la faim les presse, ils en forment, dans le creux de leurs mains, quelques balottes avec de l'eau; ce léger aliment leur suffit, & les soutient pendant de très-longues routes.

Il est d'autres Arabes dont la vie est encore bien

plus dure & plus misérable. Ce sont ces hordes indomptées qui n'habitent que les lieux inaccessibles. Elles n'ont aucune possession, aucun asyle fixe. Si quelquefois elles ensemencent une mince portion de terre, si elles ont des troupeaux, comme elles ne peuvent éviter de se fixer dans les plaines, elles ne tardent pas à être dépouillées. Ces malheureux se retirent alors dans des bois épais & impénétrables, dans les gorges affreuses des montagnes ou dans le creux des rochers. Ils vivent séparés les uns des autres, & sont obligés, pour ainsi dire, à brouter l'herbe des champs. Les fruits sauvages, les racines tendres, les jeunes pousses des plantes leur servent de nourriture. La plupart ont des armes à feu; c'est le plus précieux héritage qu'un père puisse laisser à ses enfans : ils pourroient s'en servir pour la chasse; mais comme ils ont beaucoup de peine à se procurer de la poudre & du plomb, ils les conservent pour défendre leur liberté. Ils préfèrent l'indépendance & la misère, à un genre de vie plus tranquille, & dont ils ne pourroient jouir qu'en se soumettant, comme les autres, au despotisme des Turcs. Ces Arabes sont les plus cruels de tous. Je ne serois pas éloigné de croire qu'il n'y ait parmi eux des anthropophages, tant ils sont affamés & avides de sang humain. Personne n'ose pénétrer dans les gorges de leurs montagnes. Les souverains du pays y ont quelquefois conduit des

camps assez considérables; mais ces entreprises n'ont jamais eu de succès. Ou les troupes ont été égorgées dans les défilés, ou les Arabes se sont dispersés dans l'intérieur de leurs montagnes. Quelquefois ils descendent dans les plaines, & viennent dépouiller les nations voisines. J'ai rencontré plusieurs de ces Arabes. Leur figure est horrible. Ils sont maigres, décharnés, couverts de lambeaux, & dégoûtans par leur mal-propreté. Ils n'insultent les voyageurs qu'autant qu'ils sont en force; mais comme ils vivent loin les uns des autres, lorsque l'on ne séjourne pas chez eux, & qu'on ne leur laisse pas le temps de se réunir, on peut, dans bien des endroits, passer sans danger. Voilà, mon cher ami, des êtres bien différens de nous, bien éloignés des douceurs de la société; mais je n'ai fait qu'esquisser le tableau: il est si pénible de peindre l'homme méchant, que ma plume se refuse à vous en tracer le portrait.

Je suis avec amitié, &c.

L E T T R E V I I.

Au même.

JE consens volontiers, mon cher ami, à vous donner sur la politesse & plusieurs autres usages des Maures, les renseignemens que vous me demandez. Je desirerois vous posséder avec moi; votre pinceau rendroit fidèlement ce que ma plume ne peut que vous peindre très-imparfaitement.

Quoiqu'en apparence à demi-sauvages, les Maures ont cependant entre eux des signes reçus pour exprimer l'amitié & le respect, signes qui n'ont point parmi eux plus de vérité que parmi nous. Le salut le plus ordinaire, quand les Maures s'abordent, est de mettre la main droite sur la poitrine en inclinant la tête; ils se souhaitent, dans cette posture, le bonjour l'un à l'autre. Ils s'informent ensuite de la santé de leurs parens, en les nommant les uns après les autres, demandent des nouvelles *de la jument, du troupeau, de la tente, &c.* Si ce sont deux Maures de connoissance, ils s'embrassent en se baissant réciproquement le visage & l'épaule, ou bien ils se prennent la main & se la baissent alternativement. Dans la plus grande familiarité, & lorsque l'on se voit souvent, l'on ne fait que se toucher

la main de l'extrémité des doigts. Chacun ensuite porte ses propres doigts à la bouche, & les baise.

Lorsque les Maures abordent quelqu'un en dignité, un chef, un Bey, un Kaïde, ils lui baissent respectueusement la main. Une marque de faveur de la part d'un Grand, est de présenter le dedans de sa main aux sujets qui viennent lui rendre hommage, & qu'il veut distinguer des autres : ordinairement il ne présente que le dessus. Enfin, pour plus grande marque de soumission, on lui baise la tête, les épaules, le turban, les habits. Il en est même qui se prosternent, en posant un genou en terre. L'on n'aborde jamais les Grands sans quitter sa chaussure.

En voyage, quand deux Maures se rencontrent, ils se saluent, & se font toutes les questions que j'ai rapportées plus haut, sans s'arrêter, en continuant leur chemin, souvent en sens opposé ; de sorte qu'il arrive qu'ils sont hors de la portée de s'entendre, avant qu'ils soient à la fin de leurs questions. Cela ne les empêche pas de les continuer.

Dans la conversation, leurs gestes sont vifs, expressifs, pleins de naturel & de graces. En les étudiant avec attention, il ne seroit pas difficile de saisir à-peu-près le sujet de leur entretien. Leurs accents sont forts, aigus. Le son de leur voix est sonore & s'entend au loin. L'habitude de vivre au milieu des champs, & de se parler de fort loin,

leur fait prendre dès l'enfance, la coutume de parler très-haut. J'ai remarqué que dans les villes leur voix étoit beaucoup plus adoucie, & que leurs accens bleffoient moins les oreilles.

Les Maures n'attachent point aux rots l'idée de mal-propreté & d'intempérance que nous y attachons. Au contraire, quand quelqu'un rote ou éternue, l'on forme, comme chez nous, des vœux pour sa fanté. *Saha*, lui disent-ils, *que cela vous fasse bien*. Ils emploient cette expression pour une foule d'autres fonctions. Si un d'entre eux mange, boit ou fume, ils lui disent *saha*, application beaucoup plus juste que la nôtre, quand nous buvons à la fanté de quelqu'un.

Quand les Maures sont en repos, leur position ordinaire n'est pas d'avoir les jambes croisées, comme les Turcs; mais ils sont accroupis, leur fusil droit entre leurs jambes, car ils ne quittent jamais leurs armes, excepté sous leurs tentes. Ils passent ainsi des journées entières à rien faire, & se croient très-heureux lorsqu'ils peuvent se livrer tout entiers à l'oïveté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E V I I I .

A M. F. . . . D. M.

JAMAIS, mon cher Docteur, je n'ai mieux apprécié les avantages d'une nation policée, que depuis que j'habite chez un peuple barbare : jamais la beauté, la commodité de nos grands chemins ne m'a tant frappé, que depuis que je suis obligé de voyager à travers des brouffailles & des marécages. Combien huit jours de courses, comme j'en ai faites depuis quelque temps, changeroient les idées de ces Européens délicats qui ne cessent de se plaindre des auberges & des fatigues de leurs voyages ! Dans ce pays-ci l'on ne connoît ni hôtelleries, ni chaïses de postes, ni Aubergistes attentifs & obligeans. Il ne faut pas s'imaginer trouver des grandes routes, des chemins battus & ombragés, des lieux de repos & de délassement : trop heureux si à la fin d'une journée fatigante l'on pouvoit rencontrer quelque chétive bicoque, & un mauvais grabat ! Jamais il ne le faut espérer.

Pour voyager dans ces contrées barbares, il faut oublier l'Europe ; il faut renoncer à ces douces habitudes contractées dès l'enfance, & qui deviennent par la fuite des besoins presque indispensables.

Si les obstacles rebutent ; si les dangers épouvantent ; si l'on n'a point une santé robuste, exercée à la fatigue ; si l'on ne peut s'accommoder de tout, devenir, en un mot, l'homme de tous les pays, jamais l'on ne doit songer à sortir de sa patrie.

Le seul moyen de voyager un peu commodément en Barbarie est d'avoir une tente à soi, & de faire d'abondantes provisions : mais quelquefois ces adoucissements ne sont pas possibles. Il faut alors se résoudre à se servir des tentes des Maures, toutes mal-propres & dégoûtantes qu'elles sont ; il faut sur-tout s'accoutumer à leur nourriture frugale & peu délicate. Combien de fois l'on part le matin sans savoir où l'on arrivera le soir ! combien de fois, égaré dans ces déserts, il faut chercher son chemin à travers des broussailles, d'épaisses forêts, des rochers escarpés, des sables brûlans ; tantôt arrêté par une rivière qu'il faut passer à gué, par un lac qu'il faut contourner, par des marais que l'on ne traverse jamais sans danger ; tantôt brûlé par le soleil, ou percé par la pluie ; d'autres fois mourant de soif, sans trouver de sources pour se désaltérer ! Si l'on n'a point de provisions, il n'est guère possible de rien prendre avant le soir. C'est le seul moment où les Maures fassent un repas réglé, & où ils puissent offrir quelque nourriture au voyageur.

Enfin la nuit arrive. Ce moment de repos pour

le voyageur européen, en est un de fatigue pour le voyageur africain. Il faut alors choisir un terrain sec, abrité, pour y dresser une tente; il faut défler les chevaux, débagager les mules, couper du bois, allumer des feux, & prendre tous les moyens qu'indique la prudence pour se mettre à l'abri des bêtes féroces & des voleurs. Il est bon de ne jamais camper loin des tentes arabes, quand on en rencontre. Ils fournissent bien des secours lorsqu'ils sont traitables, & ils le sont toujours, dès qu'ils vous voient avec une bonne escorte.

C'est, comme je l'ai déjà dit, sur la terre nue, ou tout au plus recouverte d'une natte, que les Maures passent la nuit; & c'est ainsi que le voyageur doit se déterminer à la passer, à moins qu'il ne soit pourvu d'un matelas, auquel cependant il lui faut renoncer, quand il a essuyé une forte pluie. D'ailleurs comme tous ces attirails sont gênans, il vaut mieux, dès le commencement, adopter la coutume des Maures, à laquelle il en faut venir tôt ou tard.

Quant aux précautions nécessaires à ma sûreté, voici comment je m'y suis pris. Avant de quitter la Calle, j'ai commencé par m'informer des nations qui faisoient le plus de commerce avec la Compagnie, & chez lesquelles un chrétien pouvoit aller sans danger. J'ai pris avec moi quelques Arabes dont j'étois sûr de la fidélité. Je leur ai fait entendre

qu'en parcourant le pays, mon intention étoit de travailler à la recherche des plantes propres à la Médecine. Ce motif est le seul que l'on puisse donner à des hommes qui ne conçoivent pas comment l'on peut être attiré chez eux par la seule curiosité, & comment un homme peut voyager pour l'unique plaisir de voyager. Ils sont d'ailleurs tous portés à soupçonner des intentions perfides dans les étrangers qui abordent chez eux, & qui veulent y faire des observations. Mais le titre de Médecin, auquel ils attachent une certaine considération, leur inspire la confiance, & les rend plus traitables. Dès que je suis reçu chez une nation, je tâche de mettre le chef dans mes intérêts, & j'en obtiens presque toujours des cavaliers qui m'accompagnent chez d'autres nations amies, & auxquelles je suis recommandé. Ces cavaliers jurent sur leur tête de me ramener; si au retour j'avois à m'en plaindre, ils seroient sévèrement punis par le chef qui me les avoit donnés. C'est ainsi que je suis venu à bout de pénétrer chez ces hommes de sang, & peu-à-peu de m'éloigner des côtes. Je vous ferai part dans d'autres Lettres, de mes observations & de mes courses; mais je ne peux terminer celle-ci sans quelques réflexions sur le genre de vie auquel je suis soumis depuis que j'ai quitté la Calle.

Il est, mon cher Docteur, une foule de préjugés nationaux dont on ne peut se dépouiller que dans

des voyages semblables à celui que je fais. Les peuples civilisés se ressemblent tous. Les traits qui les différencient sont peu marqués ; il faut , pour les saisir , un tact délicat , une finesse de jugement peu commune. Chaque nation a , sans doute , un caractère , des coutumes , des mœurs qui lui sont propres ; mais toutes sont guidées par des principes communs ; toutes , plus ou moins éclairées par les arts & les sciences , travaillent à réunir autour d'elles les différentes commodités de la vie. Chez les peuples policés , le génie actif & créateur sans cesse invente & perfectionne. Il embellit la demeure de l'homme , & convertit à son usage les productions de la Nature : mais ces commodités tant vantées , ces douceurs de la vie sociale sont autant de liens qui rendent l'homme esclave d'une foule de besoins factices , & en font un être malheureux lorsque ses richesses ou son travail ne peuvent fournir à ses nécessités. Accoutumés dès l'enfance à jouir de ces avantages , nous les croyons si essentiels à notre existence , que , pour nous les procurer , nous oublions les travaux , les fatigues & les inquiétudes qu'ils nous coûtent. Nous usons nos forces , nous détruisons notre santé , nous sacrifions tous nos instans à l'acquisition d'une fortune qui souvent nous échappe ; & sur le bord du tombeau , nous méditons encore de grandes entreprises , dans l'espoir d'un prétendu bonheur que la mort vient nous ravir. Né au milieu de ces préjugés ,
je

je les avois conservés jusqu'à présent ; je plaingnois ces peuplades errantes auxquelles nos belles découvertes sont inconnues , qui n'ont ni pain , ni lit , ni maisons. C'étoit beaucoup pour moi de croire à leur existence ; mais je n'imaginois pas qu'un tel genre de vie fût possible à un Européen.

L'expérience m'a détrompé , mon cher Docteur ; non-seulement je connois ces hommes que je croyois si malheureux , mais encore j'habite parmi eux , je vis comme ils vivent. J'ai adopté leurs coutumes d'abord par nécessité , actuellement par habitude. Ils ne mangent point de pain ; ils ignorent l'art d'apprêter les viandes ; l'eau est leur seule boisson. Que s'ensuit-il ? Qu'ils en sont plus sains , plus robustes , & que les maladies sont rares parmi eux. Ils n'ont point de maisons ; mais qu'en est-il besoin dans ces heureuses contrées où une simple toile , une cabane de feuillage , le creux d'un rocher suffisent dans les plus mauvais temps pour garantir des injures de l'air ? Ils dorment habillés sur la terre , souvent au milieu de l'humidité ; ne semble-t-il pas qu'ils doivent être assaillis par cette foule de maladies que chez nous la Médecine arme contre le téméraire qui oseroit en faire autant ? Je vous avoue , mon cher Docteur , que je fus d'abord un peu épouvanté lorsqu'il me fallut , pour la première fois , faire usage d'un lit à la mauresque. J'étois accablé de fatigue ; ce fut pour moi un excellent

soporatif : je dormis assez bien ; mais à mon réveil sentant mes habits humides , je craignis pour ma santé. Heureusement je n'eus que les côtes un peu froissées : ce ne fut rien , & mes côtes s'accommodèrent de la terre dure pour lit , ainsi que ma tête de la selle de mon cheval pour couffin. Je peux vous certifier , mon cher Docteur , qu'avec un peu d'habitude l'on dort aussi bien de cette manière que dans un lit environné de doubles rideaux. Le sommeil qui alors n'excède jamais les besoins de la Nature , fait couler dans tous les organes le baume de la santé. La respiration est plus vive ; l'on se sent animé d'une nouvelle existence que l'on regretteroit de perdre par un sommeil trop prolongé.

Il est d'ailleurs , au moment du réveil , une autre jouissance que bien peu savent apprécier , parce que peu savent jouir des beautés de la Nature. Au milieu de ces déserts silencieux l'aurore paroît , l'horison est embrasé de ses feux ; ses premiers rayons frappent la pointe des montagnes : peu-à-peu la plaine est éclairée , les objets se distinguent , les fleurs s'entreouvrent & parfument l'air ; l'oiseau secoue son plumage & salue le nouveau jour ; en un instant la Nature s'anime , & présente par-tout des tableaux enchanteurs. La chèvre est suspendue aux rochers , le bœuf pâit dans la plaine , l'agneau bêle à côté de sa mère , & la campagne devient au loin l'image de la vie pastorale. Voilà de ces plaisirs que je

n'oublierai jamais, de ces plaisirs inconnus à qui-
conque ne fait dormir que dans le fond d'une
ténébreuse alcove.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LET TRE IX.

Au même.

AVANT de quitter la Calle, encore un mot, mon
cher Docteur, sur les nations qui l'avoisinent. Cette
place sert de limites aux royaumes de Tunis & d'Alger.
La partie de l'est est habitée par les *Nadis*. Les *Nadis* !
nation féroce, qui ne s'est rendue indépendante que
pour être cruelle avec impunité ; nation sangui-
naire, à qui la guerre ne plaît que parce qu'elle
offre plus d'occasions d'égorger ses semblables ;
nation perfide qui ne signe de traités de paix que
pour surprendre avec plus de facilité la bonne-foi
de l'ennemi ; enfin nation vile & lâche, qui ne
sort de ses montagnes qu'à la faveur des ténèbres,
n'attaque son ennemi que par embûches, & lorsqu'il
est sans défense : en vain les Beys de Tunis & de
Constantine ont essayé de la soumettre. Les *Nadis*
leur ont toujours échappé. Ils paient cependant quel-
ques légers tributs pour ne pas être trop inquiétés

dans le commerce qu'ils font avec la *Calle* : ils cultivent quelques terres & élèvent des troupeaux ; mais dès qu'ils font attaqués, ils abandonnent les plaines, & vont chercher la liberté dans le creux de leurs inaccessibles rochers. En guerre presque continuelle avec leurs voisins, ils ont aussi parmi eux des divisions intestines ; ils ne s'accordent que pour faire le mal. Leur vie est inquiète, agitée, misérable ; à peine ont-ils de quoi se nourrir. Ils sont mal-propres, couverts de haillons, sujets à beaucoup de maladies cutanées. J'eus l'imprudence dernièrement, entraîné par la beauté du paysage, de m'enfoncer dans leur pays d'environ une demi-lieue. J'étois descendu dans un vallon très-profond, recouvert d'une épaisse brouffaille. Tandis que j'herborisois, quelques femmes arabes m'aperçurent, & vinrent mettre le feu aux brouffailles qui étoient par-dessus ma tête. Je n'eus que le temps de me sauver à travers les flammes.

Le pays situé à l'ouest de la *Calle* se nomme la *Mazoule* : il est fort étendu, & assez bien cultivé. Les différentes nations qui l'occupent sont soumises à un seul chef ; les plus considérables de ces nations sont les *Ouledy-Dieb*, les *Zulmis*, les *Ouled-Hamet*, les *Ouled-Stiet*, les *Ben-Amet*, les *Agbet-Chair*. C'est avec ces Arabes que la *Calle* fait le principal commerce des grains. Comme je me proposois de commencer mes courses par ces diverses tribus, l'amitié

d'*Aly-Bey* leur chef, étoit pour moi très-essentielle; je me doutai bien que ses rapports d'intérêt avec la Compagnie me vaudroient, de sa part, une réception favorable.

Je partis de la *Calle* pour aller lui rendre visite, accompagné de deux de ses cavaliers & de son écrivain. Comme je voulois tirer parti de ce voyage pour herboriser, je fis plusieurs détours, & je m'arrêtai aux endroits qui me parurent les plus intéressans pour la végétation, quoique la saison commençât à devenir brûlante, & la terre privée de verdure.

Après avoir parcouru les plaines de *Terrailanne*, de *Beaumarchand*, où les Chrétiens envoient couper le foin nécessaire pour la nourriture des bestiaux, je pénétrai dans les forêts & les montagnes qui les terminent. J'y ai rencontré des sites extrêmement agréables, des bosquets où la fraîcheur y est entretenue par les ruisseaux qui coulent sous leur ombrage. L'air y est parfumé d'une foule d'arbrisseaux odoriférans : l'on ne marche qu'au milieu des myrthes, des garous, de l'épine-vinette; la vue est sans cesse récréée par le mélange des plus belles fleurs, par les lauriers-roses qui sortent en touffe du milieu des broussailles, par les grenadiers mêlés avec les roses sauvages, par un parterre dont l'éclat est infiniment supérieur aux symmétries de l'art. Pendant l'hiver ces rians côteaux, au lieu d'une

neige triste & uniforme, sont par-tout tapissés de plusieurs belles espèces de narcisse, de tulipes, de renoncules, & d'anémones; les orchis, les elléborines, les sérapias, variés à l'infini, leur succèdent; au printemps ce sont des ornithogales, des asphodèles, des iris, des vastes champs de lupin jaune, aussi suaves pour l'odorat, que beaux à la vue; dans l'automne, la grande scille, & une foule de petites de toutes couleurs, dont plusieurs n'ont pas encore été décrites. Je n'ai vu nulle part le règne de Flore aussi brillant.

Je laissai enfin ces lieux enchantés pour parcourir les bords des grands lacs dont les habitans de la Calle ont tant à se plaindre, mais qu'un Naturaliste ne peut quitter. Ils ont près de sept lieues de circonférence, s'accroissent considérablement par les pluies de l'hiver, & se dessèchent en partie dans les fortes chaleurs. Ils sont, en tout temps, couverts d'un grand nombre d'oiseaux, la plupart très-bons à manger.

Je me rendis de-là à *Casson*, paysage délicieux, où plusieurs tribus Arabes ont fixé leur domicile. Pour y arriver il faut, sous un ciel dont l'ombre ne peut modérer l'ardeur, franchir des chemins très-fatigans, à travers des sables mouvans, des rochers aigus, & des broussailles épaisses: mais aussi il faut avouer qu'il est peu d'endroits plus favorisés de la Nature. Plusieurs sources d'eau fraîche arrosent

ces beaux lieux ; de nombreux figuiers forment des asyles champêtres où les hommes & les troupeaux passent la grosse chaleur du jour. Les pâturages y sont abondans & délicats, les bosquets très-multipiés. Les côteaux, s'ils étoient cultivés, feroient de la plus grande fertilité. Le laurier, l'olivier, le filaria, l'arboufier en font un des principaux ornemens. Ces côteaux sont dominés par des bois de liège. Ce lieu est situé sur les bords de la mer, d'où la vue s'étend au loin sur la plaine liquide. Les Maures me reçurent avec amitié, au moins en apparence ; ils m'offrirent du laitage & des fruits.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps, mon cher Docteur, à vous décrire les différens lieux que j'ai parcourus, n'ayant trouvé par-tout que la même nature avec quelques variétés. Tout ce pays est agreste & sauvage. L'on ne rencontre des terresensemencées & cultivées qu'à de très-grandes distances les unes des autres. Les Maures choisissent, pour s'établir, les endroits ombragés, proche des pâturages & des sources. Si l'eau ou l'herbe viennent à leur manquer, ils vont les chercher ailleurs.

Cependant, avant d'arriver chez Aly-Bey, je m'arrêtai encore au *Souk*, où il tient ses esclaves. Il ne faut point ici attacher à ce mot d'*esclave*, l'idée qu'on y attache ordinairement. Ceux d'Aly-Bey ne diffèrent des autres Maures qu'en ce que leur travail est tout entier pour ce chef, qui les nourrit & leur

fournit tout ce qui leur est nécessaire. Ils ne peuvent quitter le pays sans sa permission. Les autres Maures les considèrent beaucoup. Aly-Bey les occupe à semer des grains, du tabac, des melons, & à prendre soin d'une grande partie de ses troupeaux. Ces Maures habitent, non sous des tentes, mais sous des cabanes de feuillage. Je crois qu'ils n'ont suppléé ces cabanes aux tentes, que parce qu'étant fixés en ce lieu, ils n'ont pas besoin d'une maison portative comme les autres Maures. Ils occupent une vaste plaine environnée de bois. C'est-là où j'ai trouvé la meilleure eau. Elle coule dans un lit de sable sous une voûte de feuillage. La Nature y a formé dans beaucoup d'endroits des cabinets de verdure impénétrables aux rayons du soleil. L'eau y entretient un gazon frais sous lequel elle s'échappe avec murmure.

J'ai trouvé au Souk beaucoup de ruches à miel. Les Arabes rassemblent les mouches dans une écorce de liège en forme de tuyau cylindrique, qu'il ont soin d'enduire de miel intérieurement. Ils en ferment les deux extrémités, & ne laissent qu'une petite ouverture pour donner passage à l'essain. Ces tuyaux sont étendus à plat par terre, & environnés de broussailles. Il est incroyable combien l'on en retire de miel & de cire. Le premier sert de nourriture aux Arabes; & le second est un objet de commerce.

Il m'a fallu, pour arriver au Souk, traverser une forêt que jamais les Faunes & les Druides n'ont

égayée par leur présence. Ce n'est point sous ces ombrages que viennent folâtrer les Nymphes & les Silvains. Jamais la Bergère n'a foulé d'un pied léger le gazon rare qui recouvre à peine ce sol enfumé. L'aspect de cette forêt est affreux & lugubre. Elle n'est composée que de lièges. L'année précédente les Maures y avoient mis le feu. L'écorce des arbres brûlés à la superficie, ne présentoit plus que des troncs noirs & des branches en partie privées de feuilles. A mesure que j'avançois, la fine poussière du liège s'attachoit à ma figure & à mes habits. Je croyois descendre dans le séjour des morts ; mon imagination toujours prompte à s'exalter, & souvent à se nourrir de chimères, me peignoit la forêt enchantée du Tasse, & peu s'en falloit que je ne me crusse un nouveau Renaud destiné à détruire quelque enchantement. Ces idées folles changeoient à mes yeux cette affreuse nature, & j'éprouvois un plaisir particulier à me trouver au milieu de ces horreurs. Je n'étois cependant pas sans craindre les panthères & les lions qui font leur séjour dans ces retraites sauvages. Les traces de ces fiers animaux imprimées sur le sable, effrayoient mon cheval à un tel point, qu'il reculoit épouvanté & se cabroit à chaque instant, insensible aux coups d'éperons que je ne lui épargnois pas.

A cette forêt succéda un vaste étang, que je ne crains point de comparer au lac Averno. Son

infection est si forte, qu'à peine l'eussé-je côtoyé un quart - d'heure, je fus saisi par un mal de cœur, & une pesanteur de tête, qui me firent craindre de ne pouvoir rester long-temps en ces lieux ; mais comme l'herborifation y étoit belle, & les oiseaux en grand nombre & très-variés, j'y continuai mes recherches pendant plus de trois jours. La macreufe, la poule de riz, & d'autres oiseaux très-curieux voltigent continuellement à la surface de ce lac. Le limon qu'il dépose & qu'il laisse à sec sur ses bords est noir, puant, extrêmement gras. Il est mêlé à une foule de végétaux en état de décomposition. Cet étang, peu éloigné du Bastion de France, y a causé les mortalités dont je vous ai déjà parlé plus haut, & qui, enfin, le firent abandonner pour toujours. Peu de jours après, je me rendis chez Aly-Bey. Je remets pour ma prochaine lettre à vous parler de sa réception & du séjour que je fis chez lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X.

Au même.

C E n'est point, mon cher Docteur, auprès des petits Souverains Arabes qu'il faut aller chercher le luxe & la magnificence des Potentats de l'Europe. Un chef de pasteurs ne peut point étaler l'ostentation des richesses; & quand il le pourroit, la politique du pays exige que le plus opulent cache ses trésors sous l'extérieur de la pauvreté.

Je n'arrivai chez Aly-Bey qu'après avoir au moins triplé le chemin par de longs détours. Je trouvais ce Souverain accroupi à l'entrée de sa tente. Un peu de paille lui servoit de trône; des habits un peu plus fins, & les pieds chauffés le distinguoient de ses sujets, qui ne paroissent devant lui que pieds nus. Informé qui j'étois, il vint à ma rencontre, me présenta la main, & me reçut avec beaucoup d'affabilité. Je lui fis dire par mon Trucheman, « qu'ayant entendu parler de lui très-avantageusement, je venois lui demander son amitié, & la » permission de parcourir son pays, en le priant » de me donner pour cet objet toutes les sûretés » nécessaires ». Il répondit à mon compliment & à ma requête avec honnêteté, en m'assurant que

« les *Chrétiens* étoient ses amis , qu'ils pourroient » toujours disposer de tout ce qu'il possédoit, qu'il » étoit fâché que la peste l'empêchât de recevoir » leur visite aussi souvent qu'il le desiroit ». Il me conduisit ensuite dans une tente à côté de celle qu'il habitoit. Nous nous entretenîmes pendant quelque temps de ses intérêts avec la Calle, du desir qu'il avoit de rendre le commerce florissant, & de plusieurs autres projets relatifs à ses vues. Il m'accompagna dans les différentes tentes de ce *Douare* que j'étois curieux de visiter. Le bruit s'étant répandu que j'étois le *Papas* de la Calle, il me fallut recevoir les complimens des *Papas Maures*, qui me traitèrent comme un de leurs confrères.

Le soir, Aly-Bey m'envoya le courcouçon, & peu après mon souper, il vint passer une heure dans ma tente, en me demandant très-obligamment si je n'avois besoin de rien. La conversation tomba sur les Espagnols, que l'on disoit devoir incessamment venir bombarder la ville de *Bonne*. Je Pentretins des possessions des Européens dans le Nouveau-Monde, de la manière dont il avoit été conquis, & des grandes richesses que les Espagnols y possédoient. Mon récit l'intéressa singulièrement; il me fit mille questions qui annonçoient sa surprise & son admiration pour tout ce que je lui racontois. Plus de cent Maures accroupis en cercle nous écoutoient avec avidité. Il étoit près de minuit

quand nous nous séparâmes. Les Maures soupent & se couchent fort tard. Aly-Bey me fit apporter un peu de paille fraîche sur laquelle je m'étendis, mais sans pouvoir y trouver le sommeil. La chaleur étoit excessive. D'ailleurs les aboiemens continuels des chiens, les mugiffemens du troupeau, le hennissement des chevaux, les chants des Maures, qui n'ont rien de bien gracieux, éloignèrent pour toute la nuit le sommeil de mes paupières.

Nous nous levâmes de grand matin. (J'ai oublié de vous dire que j'étois avec le Chirurgien-Major de la Calle.) Nous fûmes bientôt environnés d'une foule de Maures qui tous vouloient se faire tâter le pouls, & demandoient à être saignés. C'est une manie parmi eux de se croire malades dès qu'ils favent que quelqu'un est médecin. Ils ont à la saignée la plus grande confiance. Il fallut en satisfaire quelques-uns. Nous parcourions leurs tentes la lancette en main ; & la foule étoit si considérable, que je vis le moment où moi-même j'aurois été forcé de saigner, le Chirurgien leur ayant dit par plaisanterie que j'étois aussi habile que lui : peu s'en est fallu que je n'eusse éprouvé le sort de Sganarelle ; mais Aly-Bey auquel j'eus recours, me délivra des importunités de ces malades imaginaires. Les femmes avoient le même empressement que les hommes. Nous les trouvions bloties dans un coin de leurs tentes, occupées des affaires du ménage, dont elles font

seules chargées. A des signes qui ne sont équivoqués dans aucune langue, il m'a paru que nous leur plaissions au moins autant que leurs maris : mais nous étions loin des sentimens qu'elles vouloient nous inspirer. Jamais je n'ai connu d'êtres plus dégoûtans ; presque toutes avoient la gale ; leur odeur étoit infecte, & leurs habillemens couverts de crasse & en lambeaux.

Aly-Bey a, sur ses sujets, l'autorité la plus despotique. Sa volonté tient lieu de loix ; il suffit qu'il commande pour que tout soit bien ; il peut être impunément cruel, injuste, inhumain. La victime qu'il immole expire sans vengeur ; ceux qui seroient en droit de la défendre sont les premiers à venir baiser servilement les mains sanglantes de leur despote. Cependant j'ai trouvé Aly-Bey moins féroce que les autres Maures. Son règne, qui n'est que d'un an, n'a encore été souillé d'aucun grand crime. Ses mœurs ne sont point aussi dissolues que celles de son frère El-bey, qui régnoit avant lui. Il est très-attaché à la religion Musulmane, l'observe fidèlement, & punit avec sévérité quiconque ose s'écarter de la loi du Prophète. Son extérieur est grave, sa figure douce & gracieuse, sa démarche lente & compassée, sa physionomie noble, & pleine de dignité. Il a un esprit naturel, très-subtil, lorsqu'il s'agit de ses intérêts. Assez bon politique & plein d'ambition, il seroit propre aux grandes entreprises,

si le Bey de Constantine, de qui il dépend, ne l'accabloit de vexations, & ne faisoit épier avec soin ses plus secrètes démarches. Son autorité n'est pas encore assez affermie pour un coup d'éclat.

J'ai été bien surpris, mon cher Docteur, de trouver dans la Douare d'Aly-Bey une école publique, & plus surpris encore de voir un aveugle la diriger. Cet Arabe réunissoit dans sa tente une douzaine d'enfans des deux sexes, auxquels il apprenoit à lire & à écrire. J'ai remarqué qu'ils ne portoient point sur leur physionomie l'ennui & le dégoût, trop ordinaires dans nos écoles d'Europe. Le travail au contraire, n'étoit qu'un jeu pour eux. Ils n'avoient qu'un seul livre, *le Coran*. Le Maître d'école le savoit par cœur, & se trouvoit, par ce moyen, à portée de suivre & de reprendre ses écoliers. Ils chantoient leur leçon, chacun avec bonne humeur, & sur un ton différent. La musique, il est vrai, n'étoit pas fort réjouissante pour mes oreilles; mais au moins je voyois avec plaisir que parmi ces hordes sauvages, l'enfance de l'homme n'étoit point livrée à des maîtres cruels, tyrans impitoyables, qui flétrissent les fleurs du plus bel âge de notre vie. Les plus instruits apprennent à écrire aux plus jeunes, sous la dictée du maître. Ils avoient pour tablettes, au lieu de papier, une planche enduite d'un vernis blanc; & pour plume, un roseau grossièrement taillé, avec lequel cependant ils écrivoient assez

vîte & bien. Quand ils savoient parfaitement la leçon qui leur avoit été dictée, ils lavoient leurs tablettes & en écrivoient une autre, toujours tirée du *Coran*. La séance terminée, chaque enfant alloit embrasser son maître & le remercier. Ils en étoient traités avec douceur & affabilité. Que j'aurois désiré en cet instant tenir un de ces pédans austères qui ne savent inspirer aux enfans que des sentimens de crainte & de dégoût!

Puisque j'en suis sur le compte des enfans, permettez-moi, mon cher Docteur, de vous les peindre tels que je les ai vus ici. Je crois qu'ils ne sont pas indignes de l'attention du Voyageur, & qu'il est, dans tous les pays, intéressant d'observer le développement de la raison, le progrès des idées, & ce qui constitue, même dans l'âge le plus tendre, le caractère originel de l'homme, caractère que l'éducation, l'intérêt, la politique, les passions humaines étouffent presque entièrement dans un âge plus avancé. Chez la plupart des nations policées, les enfans, dès leur naissance, sont dressés à peu-près comme des marionnettes. On leur fait joindre les mains, balbutier quelques mots latins; on leur apprend sur-tout les bienséances de la société, c'est-à-dire, qu'on les exerce à être déguisés, menteurs, & qu'on les fouette ensuite pour tous ces défauts, lorsque leurs parens en sont les premières victimes. Il n'en est pas ainsi chez les Maures. Les
 enfans

enfans font tout-à-fait abandonnés à la Nature. Ils font rarement careffés, j. mais battus. Livrés à eux-mêmes, ils ne font occupés qu'à des exercices de leur âge. Ils courent, ils jouent, se disputent, se raccommoient; le plus ardent soleil ne les épouvante pas; l'humidité & le froid ne leur donnent aucun rhume; ils se jettent à l'eau tout couverts de fueur, ne se reposent jamais avant de se défaltérer. A peine peuvent-ils marcher, qu'ils accompagnent leurs pères à la garde du troupeau, montent avec hardieffe sur le dos du plus fier taureau, apprennent à manier sans bride & sans épérons le cheval le moins docile. Familiers avec tous les animaux, ils careffent la brebis, se jouent avec la chèvre, & poursuivent sans relâche le bœuf qui s'échappe. Par ces exercices, qui leur plaisent, & auxquels on ne les force jamais, ils deviennent forts, légers, vigoureux, s'accoutument au genre de vie auquel ils font destinés. Ils savent de bonne heure supporter sans se plaindre, la faim, la soif, & les courses les plus pénibles. Leurs parens ne font pas aux petits soins avec eux; une mère trop tendre ne se hâte pas d'essuyer le front poudreux & suant de son fils; s'il se plaint, il n'est pas écouté; s'il pleure, on est insensible à ses larmes; elles ne font pas pour lui un moyen d'obtenir ce qu'il demande. On ne le gêne point dans ses volontés, mais aussi l'on ne se soumet jamais aux siennes. C'est à lui de se procurer

ce qu'il desire. Ne le peut-il point? il apprend à y renoncer. Jamais il ne s'avise de rien demander. Il le cherche, & par-là il s'accoutume à ne vouloir que ce qu'il peut. Mais ce défaut de complaisance de la part des pères, cette espèce d'indépendance dans les enfans ne forme point, entre le père & le fils, ces douces liaisons, ces rapports si tendres qui font, dans les cœurs sensibles, les délices de la vie. Dès que les enfans peuvent se passer de ceux de qui ils tiennent l'existence, souvent ils les abandonnent, & deviennent pour toujours étrangers les uns aux autres. Leur sort commun ne les touche que foiblement, à moins qu'ils ne soient réunis par des intérêts réciproques. L'amour des parens est donc un sentiment presque inconnu au cœur des Arabes; le frère est souvent l'ennemi de son frère, & la voix du sang, que l'on croit être si forte parmi les hommes, n'a ici aucun empire. J. J. Rousseau, qui voyoit par le seul flambeau de son génie, ce que peu savent voir même avec l'expérience, J. J. Rousseau a très-bien senti que dans l'homme de la Nature la voix du sang devoit être inconnue, & que la tendresse réciproque des parens n'étoit que l'effet des soins & des services donnés & reçus.

Quant au fond du caractère des enfans, il est le même en Barbarie que par-tout ailleurs. Je les ai vus, comme chez nous, vifs, bouillans, pleins

de gaîté & de pétulance : mais une observation qui vous surprendra fans doute , & qui m'a également frappé , c'est que leur raison , que l'on ne cultive point , est bien plus précoce que celle de nos enfans , dont on tourmente l'esprit dès l'âge le plus tendre. Parmi nous un écolier de douze à treize ans, tout couvert de la crasse des collèges, fait à peine parler devant des personnes au-dessus de son âge ; il est timide , hébété , sans contenance ; il croit voir par-tout son Régent armé de sa redoutable férule.

Le jeune Arabe au contraire , au milieu des tentes , des campagnes , des troupeaux & des moissons , jouissant en liberté des plaisirs de son âge & des bienfaits de la Nature , nourrit ses idées des objets même de ses plaisirs. Comme il n'est retenu par aucune sorte de crainte & de bienfiance , il parle avec hardiesse , d'un ton de voix ferme & assuré , la tête droite & les yeux fixes : s'il veut qu'on l'écoute , il est obligé d'intéresser , autrement on le laisse parler sans lui répondre. Fait-il des questions ? on ne satisfait qu'à celles qui en valent la peine : mais aussi , pour peu qu'il raisonne juste , l'on s'entretient avec lui très-sérieusement , on le traite en homme , & cette distinction lui inspire le desir de le devenir. C'est ainsi que , sans aucune peine , sans maîtres , sans précepteurs , les jeunes Arabes , formés par la Nature , acquièrent de bonne-heure les idées relatives à leurs occupations , ainsi que

la vigueur, la noble prestance de l'homme. Leurs gestes ne sont point maniérés, mais expressifs & naturels : leur démarche n'est ni précipitée, ni trop lente. Elle est ferme & soutenue : mais ce n'est que pendant leur enfance que l'on peut suivre, chez les Arabes, la marche de la Nature. Peu-à-peu leurs mœurs douces & simples, détruites par les préjugés féroces, par les inclinations sanguinaires de leurs pères, corrompues par les désordres honteux auxquels ils se livrent, disparaissent pour toujours, & l'homme de sang remplace celui de la Nature.

Un des premiers préjugés que l'on inspire aux enfans, est une haine implacable contre les Chrétiens. Ces idées deviennent en eux si fortes avec l'âge, qu'il n'est pas un seul Arabe qui ne croie faire un acte de vertu en nous ôtant la vie. J'ai eu souvent beaucoup à souffrir de ces enfans attroupés qui venoient à ma rencontre à mesure que j'approchois des tentes. Il me falloit paisiblement essuyer de leur part les plus fortes insultes. Ils me crachoient à la figure, me jettoient des pierres, & m'accabloient d'invectives. Si j'en eusse maltraité quelques-uns, leurs pères n'auroient pas manqué de prendre leur défense, & de venger, à mes dépens, une injure faite par un *chien* (c'est leur plus douce expression) à un serviteur de Mahomet. Il m'est arrivé plusieurs fois de voir des femmes, qui n'avoient jamais rencontré de Chrétien, frémir à

mon aspect, & me fuir comme un monstre. Cependant, à l'aide de quelque petit présent, je les rendois plus traitables; rassurées par mes bonnes manières, elles se familiarisoient jusqu'au point d'oser me regarder, & je les voyois très-étonnées de me trouver semblable à un autre homme. Plusieurs ne pouvoient se persuader que je fusse un Chrétien: elles examinoient particulièrement les gands que la forte chaleur m'obligeoit de porter. Ils étoient verts. Elles crurent d'abord que c'étoit la couleur de mes mains; mais les ayant ôtés, leur surprise fut extrême. En vain j'essayai de leur en expliquer l'utilité: ces peuples, qui ne connoissent que le nécessaire, se moquent de nos superfluités. Ils croient valoir mieux que nous, ayant moins de besoins: franchement ils ont raison. Combien de fois, par leurs railleries, ils m'ont donné d'utiles leçons! J'avois coutume, par exemple, de me servir de cuiller pour manger le *courcouçon*, au lieu d'en faire comme eux, des ballotes avec les doigts. Ce meuble superflu les fit beaucoup rire; j'y renonçai par amour-propre, & je m'apperçus que, malgré ma mal-adresse à faire usage de mes doigts, ils m'estimoient davantage en me voyant abandonner nos usages pour adopter les leurs. C'est ainsi, mon cher Docteur, que sont traitées dans ces déserts, cette foule de commodités tant vantées en Europe. Aux yeux d'un Arabe montagnard, l'ostentation du

luxe est un objet de mépris, & la preuve la plus forte pour lui de notre petitesse & de notre foiblesse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X I.

Au même.

LORSQUE j'étudiois avec vous, mon cher Docteur, les Elémens de l'Histoire Naturelle, vous avez été si souvent témoin de mes plaisirs, qu'il est juste que vous en soyez aujourd'hui le confident. Je viens de faire des courses très-étendues. J'ai été d'un côté jusqu'aux pieds du célèbre mont Atlas; de l'autre, presque jusqu'aux confins du grand désert appelé *Désert de Saara*. Que de richesses! que de tableaux magnifiques se sont offerts à mes regards! Quel spectacle imposant & sublime que celui de la simple Nature! Mille fois j'avois admiré en Europe les productions immenses de notre globe, ces plantes exotiques, réunies à grands frais dans nos serres, ces fiers animaux, soumis & captifs dans nos ménageries: mais j'étois froid au milieu de mon admiration. Tous ces objets placés avec luxe, rangés d'après des systêmes qui n'ont jamais

été ceux de la Nature , présentés plutôt pour plaire aux yeux que pour parler au cœur , m'offroient moins l'ouvrage de la Nature , que celui des hommes. Je me fatiguois en vain à transporter chaque objet à sa véritable place ; je formois un monde chimérique , & j'étois dupe de mes propres erreurs. Le génie le plus fécond , l'imagination la plus exaltée , ne s'éleveront jamais jusqu'aux sublimes beautés de l'Univers ; jamais ils ne les sentiront , tant qu'ils n'auront sous les yeux que les travaux des hommes.

Que de jouissances délicieuses j'ai éprouvées depuis quelques mois que je parcours ces contrées sauvages & incultes ! que d'erreurs détruites ! que de beautés plutôt senties qu'admiraées ! Tout est ici ce qu'il doit être , & , malgré le désordre apparent , chaque objet y est à sa place. La ronce croit à côté du laurier , les myrthes sont entrelacés d'épines ; ce n'est qu'à travers d'épaisses broussailles que l'on peut cueillir l'olive & la grenade. Les fleurs , belles sans artifice , n'étaient point aux dépens de leur postérité , un éclat imposant qui meure avec elles ; le chêne ne courbe point sa tête pour former une allée ombragée , mais il se montre dans toute la majesté de sa nature ; les arbres fruitiers , sans donner des productions qui leur sont étrangères , offrent les leurs en abondance & sans contrainte. En un mot , mon cher Docteur , je n'ai rencontré par-tout qu'une nature agreste , mais fertile ; des

pâturages abondans , des plaines immenses variées à chaque pas , des côteaux couverts de bruyères , de lentisques , de genets & de chênes vcrds ; des rochers inaccessibles , des sables brûlans & stériles , des forêts obscures , souvent impénétrables , des marais & des lacs immenses : tel est l'aspect général de la Numidie. Les rivières & les fleuves ne roulent point leurs ondes avec rapidité dans un lit étroit & régulier , mais leur cours est lent , leurs eaux paroissent presque dormantes , elles se divisent sans cesse , & dans leur route vagabonde , tantôt elles forment d'agréables cascades à travers les rochers & les cailloux , tantôt elles coulent paisiblement sur un sable plus blanc que la neige , au milieu des bosquets d'où elles s'échappent fraîches & limpides ; plus loin elles se réunissent , & dans un cadre de montagnes elles offrent un lac spacieux où une foule d'oiseaux voltigeans tout le jour sur sa surface , trouvent ensuite dans les joncs & les roseaux un asyle commode & sûr.

Les forêts ont un caractère de vétusté qui transporte l'imagination aux temps les plus reculés. En parcourant ces solitudes vastes & silencieuses , l'on croit devoir rencontrer les hommes du premier âge. S'ils n'existent plus , au moins leurs ouvrages prouvent qu'ils ont existé. Je ne peux vous rendre , mon cher Docteur , tout ce que j'éprouve à la vue des ruines antiques qui s'offrent à moi souvent dans

les lieux les plus sauvages. Des murs à moitié détruits, des colonnes renversées, des restes de grands chemins, des inscriptions presque usées, tous ces objets excitent en mon ame une douce & tendre mélancolie. Je rapproche les temps, je compare les âges; & lorsque je me crois seul, je me trouve environné des ombres de ceux dont je foule les cendres. Les Gétules, les Numides, les Carthaginois & les Romains sortent, pour ainsi dire, de leurs tombeaux; les mânes de l'infortunée Didon, du vertueux Régulus, du sévère Caton, se présentent à moi, & viennent me donner d'énergiques & de touchantes leçons sur la brièveté de la vie, & sur la gloire passagère des plus grands empires. Je ne vois alors que sceptres brisés, que trônes abattus, qu'empires disparus pour toujours; je cherche la superbe Carthage, le puissant empire de Jugurtha, les conquêtes & les travaux des Romains, & je ne trouve à leur place que quelques ruines cachées sous les broussailles: mais que ces ruines sont éloquentes! Comme elles parlent à l'ame! que de fois elles m'ont fait oublier le siècle présent! que de fois, les yeux fixes & immobiles sur les débris d'une ancienne ville, j'ai passé des heures entières dans la plus profonde méditation!

Mais cette douce mélancolie prend un autre caractère à mesure que j'avance dans ces contrées désertes. Le spectacle d'une nature abandonnée à

elle-même, la vue des rochers qui m'entourent, le jour obscur d'une forêt que je traverse, le cri des oiseaux de proie, le gémissement du timide animal qu'ils dévorent, le rugissement des bêtes féroces, tous ces objets forment autant de tableaux différens pour mon imagination : tantôt mes idées prennent le ton sublime des œuvres du Créateur, tantôt je m'attendris sur les guerres sanglantes que les animaux les plus forts livrent aux plus foibles ; d'autres fois je frissonne aux rugissemens effroyables du roi des animaux.

Ces émotions forment autant de jouissances que l'on ne connoîtra jamais dans un pays cultivé. Les grandes & sublimes beautés de la Nature disparaissent sous la main de l'homme. Il réunit tout ce qui peut plaire aux yeux, contribuer à son bien-être, & multiplier ses commodités ; mais il détruit les grands tableaux de l'Univers ; il n'offre à l'observateur que désordres, monstruosités, esclavage & contrainte. Jamais la nature cultivée ne produira sur l'imagination, l'effet d'une nature sauvage. La première est jolie, agréable, commode ; elle récréé, elle amuse ; l'autre est belle au milieu de ses horreurs, elle est imposante & majestueuse. C'est la retraite de l'homme de génie ; c'est au milieu des déserts, parmi les plus affreux rochers, que se sont enflammées ces imaginations fortes & brûlantes que l'Univers étonné admirera jusqu'à la fin des siècles. C'est

toujours là que les poètes nous transportent quand ils veulent élever notre ame par de grands & magnifiques tableaux. Quel respect ne nous inspire pas le vieillard Thermosyris, prêtre d'Apollon, méditant dans une antique forêt des hymnes en l'honneur de la Divinité ? Qui n'est pas pénétré de vénération au récit du culte mystérieux des Druides, au milieu de leurs bois sacrés ? Enfin, mon cher Docteur, j'ai mille fois éprouvé que l'aspect de la nature sauvage nourrissoit ces grandes passions qui tiennent au sentiment : c'est souvent là que l'époux malheureux élève un tombeau à la femme qu'il adoroit : c'est - là que, dans le silence de la nature, & loin de ses semblables, il vient arroser de ses larmes les cendres précieuses de sa fidelle compagne. Tout y flatte sa douleur, tout y entretient sa touchante mélancolie. S'agit - il au contraire de nous peindre les Jeux folâtres, les Ris légers, les Amours & les Graces ; c'est au milieu des bosquets de roses, sur les rives fleuries d'une onde pure, dans les lieux embellis par l'art & la culture, que nous conduit la brillante imagination des poètes.

Ainsi donc, que l'esprit fémillant & léger aille échauffer ses idées, le cœur sensible & tendre nourrir ses sentimens dans ces asyles champêtres où les occupations & les plaisirs des bons villageois, où une nature riante & cultivée attendrissent l'ame, & n'offrent que des images agréables & variées : mais

que l'homme de génie n'enfante ses sublimes productions que loin des habitations des hommes ; qu'il ne voie dans l'Univers que les œuvres du Tout-Puissant, mais qu'il les voie telles qu'elles sont sorties de ses mains : car tout ce que l'homme veut perfectionner il le dégrade ; semblable à ces peintres qui donnent un nouveau coloris aux magnifiques tableaux de Michel-Ange ; en cherchant à les embellir, ils les détruisent ; sous le brillant de leurs pinceaux disparaissent ces teintes sombres & énergiques du célèbre Florentin : laissons encore les amateurs de belles collections rassembler dans leurs cabinets ces foibles échantillons placés avec ordre sous les glaces les plus fines ; ce n'est point-là que l'observateur de la Nature ira l'étudier ; il voudra voir la pierre dans la carrière, le minéral dans son filon, & la plante exotique dans le sol où elle croît. Il ne nous suffit pas de connoître une superbe colonne, nous voulons voir le bâtiment en entier, & admirer l'harmonie qui règne dans la distribution de chaque pièce. Telles sont les réflexions qui m'ont souvent occupé dans mes voyages. A chaque pas je comparois ce que j'avois vu, avec ce que je voyois, & je ne pouvois concevoir comment l'homme, dans sa folle présomption, avoit pu quelquefois imaginer mieux faire que la Nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X I I .

Au même.

DANS la Lettre précédente j'ai essayé, mon cher Docteur, de vous tracer le tableau de la nature sauvage, comparée à la nature cultivée; je me suis efforcé de faire passer dans votre ame les sentimens que cette comparaison avoit excités dans la mienne, & de vous prouver combien il étoit intéressant, après avoir étudié la nature soumise aux travaux des hommes, de l'observer dans ces contrées où l'art n'a rien embelli, rien perfectionné. Tout change de forme entre nos mains. Autant nous sommes éloignés de la Nature, autant tout ce qui nous approche, tout ce qui nous environne s'écarte de sa première origine. Sera-ce, par exemple, dans les ménageries, dans ces prisons de l'esclavage que nous apprendrons à connoître le vrai caractère des animaux? ou bien, sera-ce parmi ces animaux domestiques que nos bienfaits ont rendus nos esclaves? Combien le cheval est différent de lui-même sous les liens honteux de la servitude, ou même au milieu de ces brillantes caracolles qu'il exécute sous le harnois! que de graces au contraire, que de légèreté lorsqu'il vit en liberté au milieu

des prairies, & qu'il n'a point perdu, par de cruelles mutilations, sa fougueuse vivacité? Est-ce bien l'impétueux taureau, bouillant dans ses desirs, terrible dans les combats, qui s'avance à pas lents, la tête baissée & soumise au joug? A ce regard triste & morne, à cet état de foiblesse & de langueur, puis-je reconnoître dans ce lion le roi des animaux? Esclave docile & soumis, il a perdu sa première férocité, & avec elle son caractère originel.

C'est ici qu'il le faut admirer; c'est au milieu des forêts de l'ancienne Numidie qu'il est noble & majestueux: c'est-là qu'il exerce son empire, & qu'il se rend la terreur de tous les animaux. Il reste, pendant le jour, tranquille dans sa retraite; sa voix effrayante ne se fait entendre qu'au milieu du silence & des horreurs de la nuit. Tel qu'un nuage orageux, encore loin de nos habitations, ne s'annonce que par un bruit sourd & continu, ainsi retentit la voix du souverain des forêts. Peu-à-peu il s'approche, mais avec une fierté majestueuse. Plein de courage & d'intrépidité, aucun obstacle ne l'arrête, aucun danger ne l'épouvante. Fier de ses forces, la ruse & les embûches sont indignes de lui. Il ne paroît, il est vrai, qu'au milieu des ténèbres; mais il ne profite point de leur faveur pour surprendre son ennemi. Par de longs & d'affreux rugissemens, il l'avertit de sa présence; le signal du combat retentit au loin, l'alarme devient

générale ; aucun animal ne songe à la défense , tous fuient épouvantés : mais si le lion se montre à eux , s'ils ont apperçu sa crinière hérissée , s'ils ont vu son œil étinceler du feu du courage , dès-lors ils sont vaincus. Saisis de terreur & d'effroi , ils restent immobiles & glacés à la vue de leur redoutable ennemi. Le sanglier oublie ses défenses , le taureau perd l'usage de ses cornes , & le cheval est incapable de fuir. Tous se rendent sans combat. D'une griffe ensanglantée le lion ouvre & déchire les entrailles de sa proie , il s'en repaît ; & dès qu'il est rassasié , il en abandonne les restes aux animaux carnassiers. Alors tout est en sûreté. Sanguinaire par nécessité , le lion n'est cruel qu'autant que la faim le domine & le presse. Si , dans l'état de satiété , il rencontre un autre animal , il passe avec fierté sans se détourner , ou reste en place sans se déranger. L'attaque-t-on ? il dédaigne son ennemi , rarement il se défend ; il se retire , & ne fuit jamais.

J'ai été plusieurs fois témoin de son apparition proche les tentes des Maures. Dès qu'il se fait entendre , le troupeau s'agite , frémit ; & à mesure que l'ennemi approche , le bétail pousse des hurlemens & des cris effrayans. Le désordre se met par-tout , la frayeur s'empare de tous les êtres vivans. Les chiens , réunis & pressés les uns contre les autres , hurlent tous en même temps. Les Maures courent

à leurs fusils, allument de grands feux & se préparent à la défense. Les femmes, de leur côté, poussent des cris menaçans & aigus. Très-souvent avec ce tintamare & les coups de fusil répétés, l'on vient à bout d'écarter cet ennemi commun : mais quand le lion est très-affamé, il n'est pas toujours d'aussi bonne composition. Il pénètre à travers les flammes, s'élançe par dessus les tentes, fond sur le troupeau, & au milieu des ténèbres, de la frayeur & du désordre, il trouve moyen d'échapper, & souvent d'emmener avec lui le prix de ses combats.

J'ai vu des lions en France, mais je n'en ai vu aucun que l'on puisse comparer à ces lions Numides, si célèbres dans les cirques Romains. Quoique souvent compatriotes, ceux de nos ménageries, enlevés très-jeunes de leurs retraites, renfermés dans leurs cages, sans exercice, sans mouvement, sont presque toujours foibles, languissans, & finissent par mourir de tristesse & d'ennui. Dans les forêts, au contraire, ils sont fiers, légers, vigoureux, très-bien proportionnés. Les sangliers, qui sont ici très-communs, servent de pâture au lion, & mettent les troupeaux à l'abri de sa dent carnassière : cependant il pénètre quelquefois dans les *Douares*, & le parti le plus prudent alors est de lui abandonner la proie qu'il s'est choisie. Il seroit trop dangereux de l'attaquer en face. Pour le vaincre, il

il faut avoir recours aux embûches : c'est ce que font les Maures. Ils creusent des fosses très-profondes, les recouvrent de broussailles, & placent auprès un animal vivant ; car le lion dédaigne la chair morte, à moins qu'il ne soit très-affamé. Dès qu'il est tombé dans la fosse, on le tue à coups de pierres ou de fusils.

Les Maures ont encore un autre moyen beaucoup plus sûr de lui donner la chasse. Ils observent les lieux qu'il fréquente ; ils y conduisent une vache ou quelque autre animal, qu'ils attachent à un arbre, tandis que le chasseur, bien armé, se tient en embuscade dans une cabane de broussailles. Le lion, attiré par les cris de sa proie, se précipite dessus avec fureur : on lui lâche, en ce moment, un coup de fusil chargé de plusieurs balles. S'il n'est que blessé, il se retire en rugissant ; rarement il revient sur le coup. S'il tombe, l'on se garde bien d'aller à lui ; mais le chasseur s'en retourne, & ne reparoît que le lendemain, ou deux jours après, pour s'emparer de la peau du lion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X I I I .

Au même.

J E ne me fens point la force, mon cher Docteur, de vous écrire une longue lettre. Les grandes chaleurs m'ont ramené à la Calle. Elles font si fortes en ce moment, qu'à peine ai-je le courage de conduire ma plume. Je suis obligé, à chaque ligne, de suspendre mon travail pour effuyer mes sueurs. Le vent du midi souffle depuis quinze jours, & son haleine embrasée par les fables brûlans du Saara, nous dessèche & nous brûle. Une cause accidentelle ajoute encore à la chaleur de ces contrées. Comme tout ce pays est rempli d'abondantes broussailles, qui, d'une année à l'autre, rendroient les chemins inaccessibles, & les bois impénétrables, les Maures ont la précaution, tous les ans après leur moisson, de mettre le feu par-tout. J'apperois actuellement, à plusieurs lieues de distance, d'énormes tourbillons de flamme & de fumée s'avancer avec rapidité dans les campagnes, gagner les collines, pénétrer sans obstacle dans les plus épaisses forêts, & ne laisser derrière eux que de noirs monceaux de charbons & de cendres. Ce spectacle a quelque chose d'imposant, sur-tout pendant la nuit. Une flamme pétillante qui

s'élève par torrens, & s'élançe jusques dans les nues; une épaisse & noire fumée qui borde l'horison, & rend sensible l'horreur des ténèbres; les grands effets de lumière, la pâle lueur de la lune, tous ces objets contrastans offrent un tableau sublime dans son genre, mais effrayant pour l'imagination. Les animaux fuient de toute part, plusieurs, devenus la proie des flammes, font retentir au loin leurs cris douloureux; le trouble est par-tout, & la frayeur est générale.

Quoique les Maures aient soin de pourvoir à leur sûreté, cependant il arrive plusieurs fois que des Douares entiers, hommes & troupeaux, sont enveloppés dans cet incendie général. Rien n'est épargné, excepté les pâturages & le bord des étangs & des sources. Ces feux durent plus de deux mois, & enflamment l'atmosphère à un tel point, que le thermomètre de Réaumur se tient constamment de 36 à 40 degrés d'élévation. Je n'ai de repos que dans le bain. Je m'y précipite plusieurs fois le jour; c'est la seule position qui me permette quelque application. Il n'est plus question de courses. La plus longue est de chez moi au gouvernement, qui fait face à ma demeure; encore suis-je obligé de courir comme si je passois devant un brasier ardent. L'air brûlant & lourd qui passe à travers mes poumons, rend ma respiration pénible. Mes digestions se font mal, l'appétit me manque;

néanmoins avec un régime frugal & un entier repos, j'espère échapper aux fièvres putrides & mortelles qui dépeuplent actuellement ce comptoir. Les grands lacs qui nous environnent, comme je vous l'ai déjà fait observer, sont les seules causes des maladies; car ailleurs l'air de la Barbarie est très-salubre, & bien moins brûlant dans les lieux qui ne sont point incendiés.

Cependant nous avons par fois quelques journées fraîches, quand le vent vient du côté de la mer. J'en profite pour visiter les lieux que la flamme a épargnés. Ma promenade la plus ordinaire est à deux lieues de la Calle, dans un vallon solitaire, situé sur les bords de la mer. Une source d'eau y entretient une végétation & une fraîcheur continuelles; des collines très-élevées le garantissent des vents du midi; à découvert du côté du nord, il en reçoit le souffle rafraîchissant, & les arbres des côteaux qui l'environnent y forment des ombrages que le soleil ne dissipe qu'au moment de son lever & à l'instant de son coucher. Mais, mon cher Docteur, outre cette situation agréable, ce qui rend pour moi ce vallon intéressant, c'est qu'il est habité par l'amitié; l'amitié! dont les doux épanchemens sont inconnus aux cœurs féroces des Arabes. Aussi cet exemple est unique; au moins est-il le seul que je connoisse. Deux frères, unis dès l'enfance, heureux l'un par l'autre, ont juré de ne jamais se quitter. Ils ont renoncé aux

mœurs & au commerce de leurs semblables, & pour être tout entiers l'un à l'autre, ils font venus fixer leur demeure dans ce délicieux vallon. C'est - là qu'avec leurs femmes & leurs enfans, ils passent leur vie dans la paix & l'union. Leurs troupeaux paissent tout le jour sous les ombrages frais, & donnent à ces lieux sauvages un air vivant & champêtre. Quand j'arrive, ces bons frères hermites (c'est ainsi que nous les avons nommés), viennent à ma rencontre, me conduisent dans leurs tentes, & font traire leurs vaches. Je n'arrive jamais sans quelque petit présent pour leurs femmes. Un peigne, un couteau, un mouchoir, font pour elles des objets de grande valeur ; elles les reçoivent avec reconnaissance. Souvent un des deux frères m'accompagne, & se plaît à herboriser avec moi. Nous rentrons sous les tentes, quand la chaleur devient trop forte ; & je partage avec ces nouveaux Pylades, les alimens dont j'ai eu soin de me pourvoir. Je ne puis vous exprimer, mon cher Docteur, combien ces momens me font agréables, & de quels doux & tendres mouvemens mon ame est émue ! combien de fois j'ai désiré pouvoir réunir dans cet agréable séjour le petit nombre de personnes qui me font chères, & passer ma vie dans une douce oisiveté, ignoré de l'univers entier. Ces bons Arabes, quand je suis quelque temps sans paroître, viennent souvent me chercher à la Calle, & me pressent de

passer la journée avec eux. Je m'y refuse rarement, excepté les jours de fortes chaleurs. J'en éprouve, en ce moment, une si accablante, qu'il ne me reste plus que la force de vous assurer des sentimens d'amitié que je vous ai voués pour la vie.

L E T T R E X I V.

Au même.

LES contrées que j'habite, mon cher Docteur, sont devenues un théâtre sanglant de cruautés & d'horreurs. Aly - Bey, ce chef Arabe dont je vous ai déjà parlé, fait, depuis quelque temps, des excursions fréquentes sur plusieurs hordes Arabes de son voisinage. A la faveur de la nuit, il fond, à la tête de ses cavaliers, sur les troupeaux & les tentes, en chasse les habitans, s'empare de leurs possessions, & emmène en captivité leurs femmes & leurs enfans. Ces malheureux, livrés à la brutalité du soldat, sont traités comme des bêtes de somme jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par leurs parens. Plusieurs expirent par la disette, ou sous les coups, au milieu des gémissemens & du désespoir. Ceux qui survivent, n'en font que plus à plaindre. Obligés quelquefois de chercher leur nourriture parmi l'herbe des champs, ils ont encore à souffrir le spectacle le plus déchirant.

La fille est déshonorée sous les yeux de sa mère ; & si le brutal n'y trouve point le plaisir qu'il y cherche , il la poignarde sans pitié. Les jeunes enfans , destinés à satisfaire une passion plus brutale encore , ne sortent des mains de ces monstres que pour rendre le dernier soupir entre les bras de leurs mères , ou conserver toute leur vie les infirmités de cet affreux libertinage.

Parmi les nations dépouillées , il s'en est trouvé une (*les Benitselems*) , qui faisoit un commerce annuel avec la Compagnie. Ces Arabes étoient pauvres , incapables de racheter leurs femmes & leurs enfans. Ils ont eu recours , dans cette extrémité , au Gouverneur de la Calle , espérant qu'Ali-Bey , déterminé par des intérêts de commerce , auroit quelques égards pour la Compagnie. La négociation eut lieu , & moyennant un certain nombre de piastras que l'on offrit à ce chef , il consentit à rendre la liberté aux *Benitselems*. Il les renvoya en effet peu de jours après , dès qu'il eut touché la somme promise , & les fit escorter par ses cavaliers. Nous allâmes au-devant de ces infortunés à une demi-lieue des habitations. A peine nous eurent-ils apperçus , que mille cris confus d'allégresse & de bénédictions retentirent au milieu des airs. Nous étions leurs bienfaiteurs , leurs pères. J'entendois peu leurs expressions , mais leurs gestes disoient plus que leurs paroles. Des larmes d'attendrissement & de reconnaissance

couloient de leurs yeux. Les mères arrachotent leurs enfans de leurs mammelles, nous les présentoient, & les couvroient ensuite de baisers; d'autres apprenoient à leurs fils plus âgés que nous étions leurs libérateurs, & la mère & le fils se réunissoient pour nous combler d'actions de grâces.

Cette scène, qui nous arrachoit des larmes, devint encore plus attendrissante par l'arrivée des maris, que nous avions informés du retour de leurs femmes & de leurs enfans. Dès qu'ils se furent aperçus, leur premier mouvement fut de se précipiter dans les bras les uns des autres. Leurs accens se confondoient avec leurs soupirs, & l'expression, étouffée par la joie, expiroit sur leurs lèvres. Les enfans s'entrelaçoient entre les bras de leurs pères, comme s'ils eussent craint d'en être de nouveau séparés. Cependant la joie n'étoit pas générale. Les pleurs & les regrets troubloient l'allégresse commune. L'un cherchoit & redemandoit en vain une épouse expirée de misère; d'autres réclamoient leurs enfans. Ils ne recevoient pour réponse qu'un silence trop expressif; & même, parmi ceux qui avoient le bonheur de retrouver les objets de leur tendresse, en quel état d'humiliation, de misères & de souffrances ils s'offroient à leurs regards! La plupart, dépouillés de leurs habits, avoient à peine quelques lambeaux pour cacher une partie de leur nudité. Les traits de

leur visage étoient altérés & flétris : ils portoient sur leur figure l’empreinte de la fatigue & du malheur. Ce peuple avoit marché un jour entier dans des sables brûlans, exposé au plus ardent soleil, n’ayant pris d’autre nourriture que des racines & des fruits sauvages : les enfans sur-tout se traînoient à peine. Ils pleuroient de lassitude, de douleur & de faim. Tout ce monde campa près de la Calle. Nous fîmes distribuer à ces infortunés d’abondantes nourritures ; mais avant tout, ils se précipitèrent sur l’eau avec une avidité extraordinaire. Ils s’étoient rassemblés en foule autour du puits, n’aspirant qu’au moment où ils pourroient porter leurs lèvres brûlantes sur les feaux d’eau qu’on leur présentoit. Peu s’en fallut même que plusieurs ne se précipitassent dans le puits, tant il y régnoit de désordre, malgré les gardes qu’on y avoit placés. Ils passèrent la nuit en plein air, & le lendemain, dès le lever de l’aurore, tous se mirent en route pour se rendre à leurs tentes.

Si vous ne jugez de ce trait que d’après les sentimens de votre cœur, vous applaudirez, sans doute, mon cher Docteur, à l’humanité du Négociant François, & aux expressions de reconnoissance de ce peuple Arabe. Il me seroit doux de partager ces sentimens, & de vous y confirmer ; mais, témoin oculaire des circonstances, instruit d’ailleurs de la férocité des mœurs arabes, & de l’avidité du Négociant,

je dois en juger différemment. Le Négociant alors fut humain, parce qu'il étoit intéressé à l'être, parce que se refuser à la demande de cette Tribu dépouillée, ç'auroit été s'exposer à être attaqué & troublé dans son commerce : d'un autre côté, ces mêmes Arabes, malgré leurs protestations d'amitié, ne sont devenus ni plus traitables, ni moins barbares. Ce premier mouvement de reconnoissance, en supposant qu'il fût sincère, ne tarda pas à être étouffé par le caractère originel de cette nation, & je fus, peu après, témoin de plusieurs insultes de leur part, qui me forcèrent de me dépouiller des préjugés que la scène touchante à laquelle j'avois assisté, m'avoit inspirés en leur faveur.

Au milieu de ces scènes d'horreur, ce qui m'affecta le plus, ce fut le malheur des deux bons frères Arabes, dont je vous ai parlé dans une de mes précédentes. M'étant un jour rendu à l'endroit qu'ils habitoient, je le trouvai abandonné; comme je savois qu'ils étoient déterminés à ne point quitter cette agréable retraite, je soupçonnai aussi-tôt la vérité; j'appris en effet, peu après, que le cruel Aly-Bey les avoit dépouillés: je partis sur le champ pour voir ce chef Arabe, me proposant de faire tout ce qui dépendroit de moi pour rétablir ces deux frères dans leur solitude; mais Aly-Bey, à qui je témoignai combien j'étois surpris des brigandages qu'il exerçoit depuis quelque temps, me

répondit qu'il n'agissoit que par les ordres du Bey de Constantine, & que d'ailleurs les nations Arabes sur lesquelles il étoit tombé, s'étoient attiré leur malheur par le refus qu'elles avoient fait de lui payer les tributs qu'elles lui devoient; quant aux Arabes dont je lui parlois, qu'ils n'avoient point été dépouillés par ses ordres; qu'il ignoroit d'ailleurs ce qu'ils étoient devenus. Je ne m'en tins point aux assurances de ce chef; j'interrogeai beaucoup d'autres Arabes, aucun ne put m'en donner de nouvelles. Je revins à la Calle, très-affligé du peu de succès de mon voyage, prenant de tous côtés des informations sur le sort des seuls Arabes qui m'intéressoient. J'appris enfin que tous deux étoient morts de la peste, dont les ravages se font encore sentir parmi les nations qui nous avoisinent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X V.

Au même.

TOUT est tranquille sur ces côtes, mon cher Docteur : Aly-Bey a cessé ses hostilités ; mais je crains bien que ce ne soit pas pour long-temps. Les traités de paix, parmi les Arabes, ne durent que jusqu'à ce que le plus foible soit devenu le plus fort, sinon en guerre ouverte, au moins par des attaques artificieuses. Ruses, trahisons, brigandages, peu leur importe, pourvu qu'ils se vengent, & qu'ils puissent faire couler le sang humain. Ce spectacle est aussi agréable à leurs yeux que celui d'une bête féroce expirant à la vue du chasseur qui vient de la terrasser. Aussi dans les sentences de mort, n'est-il pas besoin d'exécuteur ; dès que l'arrêt est prononcé, c'est à qui aura l'honneur de porter le premier coup. Les prières, les larmes, les cris affreux du malheureux que l'on égorge ne font qu'ajouter un nouvel intérêt à la scène : le tendre agneau, recevant en silence le coup de la mort, n'est point la victime que les Arabes aiment à immoler ; de tous les genres de mort, celui qui peut occasionner de plus longues & de plus vives douleurs est toujours préféré. Il y a quelque temps qu'un Turc, déserteur d'Alger,

s'étoit fauvé chez les *Nadis*, pour se rendre de-là à Tunis. Ceux-ci le rencontrant feul & fans défenfe, commencèrent par lui couper le nez, les oreilles, les bras & les jambes; & après avoir joui de ce fpectacle jufqu'à ce que le Turc fût près d'expirer, ils l'achevèrent à grands coups de fabre. Un ancien Gouverneur de la Calle, que j'ai vu à Marseille, m'a affuré, que s'étant un jour rendu chez un chef Arabe, avec lequel il avoit à traiter pour des intérêts de commerce, celui-ci lui montrant une douzaine d'esclaves, lui dit : *Vois parmi cette canaille, quel est celui à qui tu veux que je faffe couper la tête*; croyant de bonne-foi lui propofer une fête très-agréable. Ces cruels se glorifient d'un affafinat avec autant de prétention que s'il s'agiffoit d'une action héroïque, & ils ne font cas de la réputation qu'autant qu'elle est due à un grand nombre de meurtres.

A cette férocité de mœurs se joint l'abandon à tous les vices. A peine fortis de l'enfance, ils se livrent aux femmes; & c'est, dans ce genre, le moindre de leurs défordres. Permettez, mon cher Docteur, que je jette un voile fur des abominations que je ne pourrois tracer fans horreur, que vous ne pourriez lire fans être révolté. Le mariage, chez eux, n'en porte que le nom. Ils achètent une, deux, trois femmes, felon le nombre qu'ils peuvent nourrir. Ils les gardent auffi long-temps qu'elles leur plaifent,

& les renvoient ensuite sans autre formalité. Il n'est point de créatures plus malheureuses que ces femmes. Leurs maris sont de vrais despotes, qui exercent envers elles l'autorité la plus absolue, & ne les traitent qu'avec le dernier mépris.

Bouillans, comme sans frein, dans leurs desirs, tout ce qui y met obstacle est sacrifié. Le fils ne craint point de se fouiller du sang paternel. Le frère devient l'assassin de son frère, & la femme meurt souvent des mains de son mari. Dévoués au plus fordide intérêt, l'espoir de la plus légère récompense les rend meurtriers, & l'on seroit presque sûr de dépeupler la Barbarie, en mettant à prix la tête de chaque Maure. Ces mœurs cruelles & sanguinaires, à peine concevables chez les *Cannibales*, parmi ces hommes dont l'habitude de la chasse & du meurtre a déterminé le caractère, sont bien étonnantes chez un peuple en qui les besoins sont si limités, & les occupations si douces.

La soif de l'or ajoute encore & donne une plus grande activité à la férocité originelle des Maures. De ce nombre prodigieux de piastres que le commerce apporte tous les ans en Barbarie, il n'en revient pas une seule. Tout y reste; & qui plus est, tout y est enfoui. Quel autre usage en pourroit faire ce peuple qui n'a ni luxe, ni besoins, ni industrie, & auquel nous ne pouvons offrir que de l'argent en échange des grains & des laines que nous

en tiron? Le Maure s'en servira-t-il pour augmenter son troupeau, le nombre de ses femmes, de ses esclaves? Mais s'il laisse soupçonner qu'il soit riche, il ne tardera pas à être dépouillé. Il sera livré lui, sa femme, ses enfans aux plus cruelles tortures, afin de leur arracher l'aveu de leurs trésors : mais intrépides au milieu des tourmens, ils meurent sans rien avouer. Si, pendant les guerres civiles, ils sont dépouillés, alors ils ont recours aux piaftres enterrées pour acheter un nouveau troupeau, former de nouvelles tentes, & racheter leurs femmes & leurs enfans, quand ils croient ne pas trouver mieux, ou n'en pas trouver à si bon compte. Voilà le seul motif plausible sur lequel paroisse appuyée cette coutume d'enterrer l'argent ; & comme ordinairement le mari a seul connoissance de ce précieux dépôt, s'il meurt, son secret meurt avec lui. C'est ainsi que la Barbarie renferme des piaftres nombreuses perdues pour toujours, & que la plus riche mine de ce pays est en *argent monnoyé*.

Ces Arabes sont voleurs par inclination autant que par habitude. L'espérance d'enlever quelques mauvaises hardes à un voyageur suffit pour mettre sa vie en danger ; aussi arrive-t-il souvent que le messager qu'un chef envoie à un autre chef, lorsqu'il est obligé de passer chez certaines nations indomptées, quitte ses habits, & ne se revêt que de quelques lambeaux qui ne peuvent exciter l'avidité de ces Arabes. Il en est même qui

voyagent parfaitement nuds, avec de gros chapelets pendus à leurs cols. Cet instrument de dévotion les fait regarder comme des *Papas* ou des saints, & leur attire un peu plus de considération. L'hôte qu'ils reçoivent chez eux n'est pas beaucoup plus respecté; ils le reçoivent avec amitié, le nourrissent, lui donnent un asyle dans leurs tentes, & finissent par le voler, s'ils en trouvent l'occasion. L'étranger qui voyage chez ces Arabes (j'entends chez ceux où sa vie n'est pas en danger), ne peut apporter trop de vigilance & de soin, pour éviter leurs larcins. Ceux qui l'escortent & l'accompagnent, sont souvent les premiers à s'emparer de ce qu'ils peuvent saisir sans être apperçus. Il faut avoir soin de renfermer tout sous la clef, sur-tout pendant la nuit. Les Maures, à la faveur de l'obscurité, se glissent adroitement sous les tentes, & sont si adroits, qu'ils ne se retirent presque jamais les mains vuides. C'est alors une très-bonne précaution de conserver de la lumière ou du feu toute la nuit. La jouissance est double pour eux quand ils peuvent voler un Chrétien, tant est forte la haine qu'ils nous portent. Aussi les habitans de la Calle les paient d'un bien sincère retour. L'on m'a raconté qu'un d'entre eux, passionné pour la chasse, & très-adroit à tirer un coup de fusil, sortoit souvent seul, & qu'il chassoit aux Maures, comme l'on chasse aux bêtes féroces & aux oiseaux. Ordinairement il usoit d'artifice. Lorsqu'il

rencontroit

rencontroit un Maure, il l'abordoit, lui donnoit de la poudre & du plomb, & insensiblement gaignoit sa confiance, & l'engageoit à se reposer avec lui dans quelque lieu écarté. Là, comme par plaisanterie, il tiroit un pain de sa poche, & le jettoit à une certaine distance; le Maure aussi-tôt alloit le ramasser. Ce scélérat faisoit ce moment pour lâcher son coup de fusil sur ce malheureux, & jechoit le cadavre parmi les broussailles. Il en avoit tué un grand nombre de cette manière, & s'en étoit vanté publiquement quelque temps avant de repasser en France, s'imaginant, par ces assassinats multipliés, n'avoir usé que du droit des gens, & avoir vengé les Chrétiens des insultes & de la haine des Maures.

J'ai vu néanmoins cette haine des Chrétiens pour les Maures employée avec plus de justice. Il y a quelque temps que les *Nadis* étoient tombés sur notre troupeau qui païssoit à quelque distance de la Caille. Ils en avoient enlevé plus de cent bœufs; l'on en fut averti par les soldats du moulin, qui avoient observé ce qui se passoit au dehors. L'alarme se répand aussi-tôt parmi les habitans de la Caille. On ouvre la salle d'armes; c'est à qui sera le plus tôt armé; l'on s'empare des chevaux, les mules elles-mêmes sont arrachées à leurs travaux, & érigées, en cet instant, en nobles chevaux de combats. Les premiers prêts n'ont pas la patience d'attendre les

autres. L'on fort en désordre, l'on erre dans la campagne à l'aventure, sans savoir où trouver l'ennemi. Chacun brûle du desir de la vengeance; il est impossible de donner des ordres, de rallier douze hommes ensemble; près de deux cens soldats sont épars dans les brouffailles; enfin l'on apperçoit les Nadis, l'on ne se donne pas le temps de les joindre; l'on tire sur eux de loin, sans en blesser un seul; ils disparoissent, & se sauvent dans leurs montagnes, où il fut impossible de les attaquer. Chacun revint à la Calle fort mécontent.

Les Nadis cependant craignant la vengeance d'Aly-Bey, qui paroissoit prendre notre défense par intérêt de commerce, & par d'anciennes inimitiés qui regnoient entre lui & les Nadis, nous rendirent, quelques jours après, une grande partie des bœufs enlevés, & nous demandèrent la paix, qu'on leur accorda sans difficulté, & même aux conditions qu'ils voulurent, tant l'on est intéressé à vivre tranquille pour faciliter le commerce. Mais l'on ne se fie point à leur parole; & depuis ce moment, l'on a soin de faire escorter le troupeau par quelques petites pièces d'artillerie de campagne que les Maures appréhendent beaucoup. Le pavillon François est arboré; & je vous avoue que j'aime à voir flotter, au milieu de ces déserts, l'étendard de ma patrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X V I.

Au même.

ME donner de vos nouvelles dans ces régions d'atrocité & de meurtre, c'est, mon cher Docteur, me ramener agréablement dans le sein de ma patrie, au milieu de mes parens & de mes amis; c'est occasionner des souvenirs que l'absence n'a point effacé & qu'elle n'aura jamais le pouvoir d'effacer. Je ne suis point surpris que vous ayez peine à croire les détails de ma dernière Lettre : j'aurois pu cependant, sans trahir la vérité, les rendre encore plus incroyables : vous ne concevez pas ce qui peut produire des mœurs aussi sanguinaires; moi, qui suis sur les lieux, qui ne néglige rien pour en trouver la cause, je ne suis pas beaucoup plus avancé que vous; plus j'y réfléchis, plus mon embarras augmente; je recueille des faits, je tiens note de mes observations; & quand mes idées seront mieux déterminées, je vous ferai part de mon sentiment. De tous les êtres de la Nature, l'homme est le plus difficile à connoître, & le dernier sur lequel un observateur éclairé doive prononcer.

Les Arabes suivent grossièrement la religion de Mahomet. Ils y ajoutent beaucoup de superstitions;

& , fidèles à certaines pratiques extérieures , ils en ignorent le véritable esprit. Ils observent assez exactement le Ramadan , le Beyran , la prière , l'ablution , & se font tous circoncire. Peu s'abstiennent du vin , lorsqu'ils peuvent s'en procurer , & en boire sans être apperçus.

Il en est qui , sous le titre de *Papas* , portent au cou des chapelets à gros grains , & président aux cérémonies religieuses , comme à la prière , aux mariages , aux enterremens , &c. mais l'on fait fort bien se passer d'eux. Leurs chapelets leur servent , comme parmi nous , à compter le nombre de leurs prières. A chaque grain qu'ils font couler entre leurs doigts , ils disent , *que Dieu est grand ! il n'y a qu'un seul Dieu , Mahomet est son prophète.* C'est dans cette seule exclamation , dans cette élévation de leur ame vers Dieu , que consistent toutes leurs prières. Ils la répètent par-tout , dans leurs voyages , au milieu de leurs travaux , dans le silence de la solitude. Ils prononcent ces paroles avec une forte aspiration , comme s'ils étoient vivement pénétrés , & frappés de la grandeur & des bienfaits de la Divinité. Ces idées sont cependant bien contraires à leurs mœurs.

L'ablution , chez les Maures , n'est pas aussi rigoureuse que chez les Turcs. Il suffit qu'ils se lavent quelques parties du corps , les bras , les mains , les pieds , la figure & la barbe : ce qu'ils font ordinairement le matin , le soir , & après les repas. Plusieurs

négligent cette pratique, mais ils font plus exacts pour leur prière, qu'ils font par-tout où ils se trouvent, soit dans leurs tentes, soit au milieu des champs. Ils se mettent à genoux, la face tournée du côté de l'orient, & se couvrent la tête de leur bernus. Trois fois ils se prosternent le visage contre terre, se relèvent, s'agenouillent alternativement, & prononcent chaque fois, *que Dieu est grand ! Mahomet est son prophète.*

Le *Ramadan* dure une lune. C'est le carême des Musulmans. Ils ne mangent alors qu'après le soleil couché, & se privent, jusqu'à ce moment non-seulement de nourriture, mais encore d'eau, de tabac & de la pipe. Ils laissent croître leurs cheveux, ne lavent point leurs habits, & ne prennent aucun soin de leur barbe ; ils affectent même de porter des habits sales & crasseux. Il en est de même lorsqu'ils ont perdu quelques-uns de leurs proches, ou qu'ils ont sa mort à venger.

Au *Ramadan* succèdent les fêtes du *Beyran*, qui durent plusieurs jours, & répondent à nos fêtes de Pâques. Alors les Maures se parent de leurs plus beaux habits, se rasent les cheveux, & se livrent aux divertissemens & aux festins ; l'on se visite réciproquement d'un Douare à un autre. Toute inimitié respectueuse paroît oubliée ; mais seulement pendant ces jours de fêtes.

Je ne m'étendrai pas davantage, mon cher Docteur,

sur les principes de cette religion, communs à tous les Mufulmans, & dont tant d'auteurs ont déjà parlé; d'ailleurs les Maures, descendus la plupart de ces anciens Arabes qui, sous l'empire des premiers Calfes, se font emparés de la Barbarie, sont les vrais Mufulmans. Ils ont été les premiers endoctrinés par Mahomet. Les Turcs, issus des anciens Syrtes, ont adopté, en passant dans le Levant, la religion du pays.

L'hospitalité est un droit sacré chez les Maures; au moins parmi ceux qui sont soumis à quelque chef. Le Mufulman étranger qui arrive chez eux, y est reçu avec une cordialité apparente. On lui présente le *courcouçon*, on l'introduit dans une tente pour y passer la nuit. Seroit-il l'ennemi le plus déclaré, dès qu'une fois il est admis dans un Douare, il a rarement à craindre la trahison. Cependant ce n'est point-là cette hospitalité généreuse & respectable qui formoit chez les anciens Patriarches, ainsi que chez les Romains, les doux liens d'une amitié fraternelle, rapprochoit les étrangers de tous les pays, & honoroit l'humanité en prévenant ses besoins. Les Maures respectent la vie de leur hôte tant qu'il est dans leurs tentes: mais s'ils ont résolu d'attenter à ses jours, ils attendent qu'il soit hors du Douare. Ils massacrent alors sans pitié celui que la veille ils avoient traité en ami. La voix du sang n'est pas même écoutée dans ces circonstances. Un frère

devient l'assassin de son frère, dès que l'intérêt les divise.

Mais si l'ancienne hospitalité n'existe plus, j'en ai trouvé des monumens bien respectables, & les plus propres à toucher l'ame sensible du Voyageur. Parmi ces déserts inhabités, dans des lieux arides & sablonneux, loin des sources & des rivières, j'ai souvent rencontré des petites voûtes en forme de niches. Des restes d'anciennes cruches étoient encore incrustées dans la maçonnerie. Elles étoient destinées à être remplies d'eau, afin que le Voyageur altéré pût trouver, sous ce ciel brûlant, de quoi étancher sa soif. C'est ainsi que les Anciens, non contents de recevoir l'étranger, pourvoyoit encore à ses plus pressans besoins dans des lieux où il ne pouvoit trouver aucune sorte de secours. Combien j'aimois à rencontrer ces précieux monumens de l'humanité des premiers hommes ! Je ne voyois dans bien d'autres débris que l'orgueil & la vanité anéantis sous des monceaux de ruines ; je voyois les tombeaux des Grands écrasés sous les débris de leurs propres palais ; j'admirois un instant quelques restes de l'ancienne architecture, mais je quittois ces ruines pour aller m'attendrir à la vue d'un monument que le temps auroit dû respecter pour l'honneur de l'humanité, ou plutôt que l'humanité elle-même auroit dû conserver. Quelle leçon pour les Arabes d'aujourd'hui, s'ils étoient capables de la sentir ! Ils

n'ignorent cependant pas l'usage de ces cruches, puisqu'eux-mêmes me l'ont appris.

Le système de la prédestination, si généralement admis chez tous les Musulmans, rend les Maures presque indifférens sur tout ce qui peut leur arriver. Je ne les ai jamais entendu se plaindre de leur position; chacun est content de la sienne; satisfaits du présent, ils oublient le passé, se soucient peu de l'avenir, & n'envisagent la mort que comme un événement nécessaire, auquel ils se soumettent sans murmure.

A-t-on enlevé leurs troupeaux & leurs tentes? font-ils menacés de quelque grand danger, persécutés par leurs chefs, chassés de leurs possessions? au milieu des plus grands revers, ils ne connoissent que cette seule expression, *Dieu le veut*. J'en ai vu, appelés par leurs Souverains, presque sûrs d'être sacrifiés à son avarice; ils partoient avec une tranquillité étonnante. Si quelque mouvement de crainte s'élevoit dans leur ame, l'idée de la prédestination y faisoit renaître le calme & taire la Nature. C'est encore à ces consolans préjugés qu'ils sont redevables de l'indifférence avec laquelle ils voient la peste faire parmi eux les plus grands ravages. Combien de fois je les ai vus, au milieu de la contagion pestilentielle, attendre la mort sans s'émouvoir, rendre aux pestiférés tous les devoirs de l'humanité, panser leurs bubons, enterrer les morts,

& fans aucune précaution, se revêtir des habits qu'avoient portés ceux que la contagion avoit fait périr ! Ils n'ignorent pas cependant les dangers de la communication ; mais ils détruisent toute objection par ces seules paroles : *Mon sort est écrit, Dieu le veut.*

Je n'ai point remarqué que les Arabes donnassent à la prédestination toute l'extension que nous lui donnons. Ils n'en font l'application qu'aux événemens physiques, rarement aux actions morales. Ils croient à la liberté, ou plutôt attachés aux rites extérieurs de leur religion, ils se livrent à la férocité de leur caractère, sans paroître réfléchir à la moralité de leurs actions. De-là naissent une foule d'inconséquences, de contradictions peu surprenantes chez un peuple ignorant & grossier. De-là ces erreurs si multipliées dans les récits des Voyageurs qui ont peu séjourné chez une nation dont ils veulent décrire les mœurs. Quiconque, par exemple, nouvellement débarqué sur ces côtes barbares, se feroit avancé jusques dans les tentes des pestiférés ; quiconque y auroit vu, comme je l'ai vu moi-même, un père de famille distribuer avec un œil sec à ses femmes & à ses enfans le linceul qui devoit dans peu les ensevelir, & ceux-ci le recevoir avec une tranquillité stoïque, se feroit cru bien certainement transporté dans une société de philosophes, surtout s'il eût été témoin des fêtes, des danses & de

la joie publique au milieu des ravages de la contagion. Qu'auroit-il pensé à la vue d'un fils qui rend à son père expirant les derniers devoirs de l'humanité, & qui, sans se soucier du danger de la communication, le dépouille de ses habits, le lave avec soin, l'enfouit, & l'enterre de ses propres mains ?

De semblables faits passeroient, chez nous, pour héroïques ; ils ne sont, chez les Arabes, que les conséquences de leur système. Les détourner sur cet article, ce seroit détruire la source de leur tranquillité au milieu des alarmes continuelles & du despotisme qui les écrase. Ce système, dans notre religion, ouvreroit la porte à tous les crimes, en nous privant de la liberté morale ; chez le Musulman, il produit la résignation à la volonté de l'Être suprême, & n'a d'autre inconvénient que celui de faire négliger les précautions convenables pour se soustraire aux maux physiques. Dangereux dans la religion de Jésus-Christ, il est devenu un chef-d'œuvre de politique & de philosophie dans celle de Mahomet ; il diffère peu de la résignation à la Providence ordonnée par le Christianisme, mais poussée trop loin & mal entendue chez les Musulmans.

C'est encore d'après les principes de leur religion, que les Arabes ont pour les fous une espèce de vénération. Ils les regardent comme des saints, comme des êtres privilégiés, favorisés du ciel. J'en

ai rencontré un au *Douare* d'Aly-Bey. Il étoit parfaitement nud ; il pénétoit dans toutes les tentes, & se présentoit devant les femmes, fans que leurs maris s'en offensassent. C'auroit été une action punissable que de le rebuter ou de le maltraiter. Il pouvoit aller manger par-tout où il lui plaisoit, rien ne lui étoit refusé. Aly-Bey lui-même souffroit ses importunités & sa familiarité avec une complaisance qui me surprit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVII.

Au même.

LES ravages de la peste sont si considérables dans tout ce pays, mon cher Docteur, qu'au milieu de ces tristes solitudes, je ne rencontre presque plus que des tombeaux, & qu'au lieu d'aromates, mon odorat n'est affecté que des émanations que répandent au loin des cadavres enterrés à très-peu de profondeur. Ces lugubres dépôts des dépouilles de l'humanité, placés çà & là dans des lieux solitaires, attristent mon imagination, & ne lui offrent que le tableau de notre destruction.

Ces Arabes, qui ménagent si peu la vie des hommes, en respectent les restes, & prennent le plus

grand soin de leur sépulture. Ils en regardent la privation, comme un des plus grands malheurs qui puisse leur arriver, & dans la désolation actuelle, ils meurent tranquilles, dès qu'ils sont certains qu'après eux il existera encore quelqu'un pour les ensevelir. Aussi le dernier supplice, parmi eux, est d'être coupé par morceaux, & abandonné aux chiens. Voici ce que j'ai eu occasion d'observer à leurs cérémonies funèbres.

A peine un Arabe est-il décédé, que peu après on le lave avec soin; on l'enveloppe dans un linceul d'une belle toile blanche que les Arabes ont en réserve pour leur seule sépulture. Cette toile se fabrique dans les villes de Barbarie; mais ils estiment bien davantage celle qui leur est apportée de la Mecque par les pèlerins, & bénie par le principal Iman. Cette bénédiction leur coûte cher, il est vrai; mais les faveurs signalées qui y sont attachées, en font oublier le prix.

Dès que le mort est purifié, on le place sur une espèce de brancard; il est porté sur un cheval au lieu de la sépulture, où ses parens & ses amis l'accompagnent. Tandis que les hommes s'occupent à creuser la fosse, les femmes s'accroupissent en cercle autour du cadavre, le touchent, le découvrent, & puis s'entretiennent entre elles avec beaucoup d'indifférence; mais par intervalle elles interrompent leur conversation pour pousser de

longs gémiffemens , interroger le cadavre , & l'engager , par les plus fortes instances , à revenir de nouveau habiter parmi elles. *Pourquoi , lui disent-elles , nous as-tu quittées ? N'étois-tu pas bien avec nous ? Ne t'apprétiens-nous pas bien le courcouçon ? Hélas ! tes enfans ne te verront donc plus ? Ils avoient tant de plaisir à te posséder ! à présent que tu les as contristés , ils ne savent que gémir & pleurer. Ah ! ah ! reviens avec nous ; rien ne te manquera. Mais tu ne nous écoutes plus ; tu ne réponds plus à nos paroles ; tu n'entends plus nos soupirs ! ah ! ah ! ah ! &c.* & autres apostrophes de ce genre , que je me suis souvent fait traduire en assistant à ces lugubres cérémonies. Ces tristes lamentations d'une éloquence naturelle & pathétique , feroient bien propres à toucher l'ame du spectateur , si l'on ne voyoit pas ces mêmes femmes quitter , un instant après , l'extérieur de la plus profonde douleur pour causer & rire entre elles , & revenir ensuite à leurs premiers gémiffemens.

Pendant ces tendres reproches , elles s'arrachent les cheveux , s'ouvrent avec les ongles les veines des tempes. Le sang coule avec leurs larmes , & offre le spectacle du plus grand désespoir. La fosse achevée , l'on y place le cadavre sur le côté , la face tournée vers l'Orient. Un *Papas* lui met entre les mains un billet pour le recommander à Mahomet. L'on forme ensuite au-dessus du corps une espèce de voûte avec

des branches d'arbre, afin que la terre ne le touche pas ; quand la fosse est recouverte de terre, l'on met par-dessus de nouvelles branches d'arbre, & une quantité de très-grosses pierres pour empêcher les bêtes féroces de venir, pendant la nuit, dévorer le cadavre. On laisse au milieu des pierres un espace vuide pour y déposer des vases de terre & autres ustensiles de ménage : mais ceci n'a lieu que pour les Arabes d'un certain rang. Avant de quitter la fosse, l'on plante dans le milieu une espèce de pavillon funèbre. C'est ordinairement un lambeau des vêtemens du mort, placé au haut d'un bâton. La cérémonie achevée, chacun se retire chez soi avec la plus grande tranquillité, sans que l'extérieur annonce les lugubres fonctions que l'on vient de remplir.

Les proches parens & les amis du défunt viennent de temps en temps visiter sa tombe. Ils enlèvent quelques pierres, le déterrent en partie, pour s'assurer s'il n'est pas revenu à la vie ; & lorsque l'infection du cadavre leur persuade le contraire, alors ils recommencent les gémissemens & les lamentations que j'ai décrits plus haut. Quelques-uns jettent de la chaux éteinte sur les pierres, pour donner quelque éclat à ce grossier tombeau. A chaque jour de fête les Arabes viennent en troupe visiter la tombe des morts & pleurer dessus.

Cette cérémonie, que j'ignorois, m'inspira un

jour une bien grande frayeur. J'étois à herboriser avec mon domestique dans des rochers voisins de la Calle. Nous étions alors en guerre avec les *Nadis*. Des coups de fusils répétés, un bruit confus d'instrumens de guerre & des cris tumultueux viennent tout-à-coup frapper mes oreilles. Je monte au plus vite sur un rocher élevé, & j'apperçois dans le lointain un grand nombre de cavaliers Arabes, qui accouroient au grand trot au milieu d'un tourbillon de poussière, & se dirigeoient précisément vers l'endroit où je me trouvois. Ils avoient arboré l'étendard de Mahomet. Cet appareil militaire m'épouvanta à un tel point, que je me crus perdu, m'imaginant que c'étoit une troupe de *Nadis*. Ne pouvant me rendre à la Calle, sans courir le risque d'être faisi par ces cavaliers, je pris le parti de me cacher dans d'épaisses broussailles, peu en sûreté dans une retraite qu'il étoit facile à deux cens hommes éparpillés de découvrir. Lorsque ces Arabes furent assez près de nous pour être distingués, mon domestique m'assura que c'étoit des *Zulmis*, chez lesquels j'avois séjourné, qu'il en reconnoissoit plusieurs. Rassurés par cette découverte, nous sortîmes de notre retraite, & nous allâmes au-devant d'eux. Ils me reconnurent, & me dirent qu'ils alloient à une mosquée peu éloignée pour y célébrer les fêtes du *Beyran*, & visiter le tombeau des morts. Je les laissai remplir leurs devoirs de religion, & je

continuai mon herborifation, qu'une fauffe alarme m'avoit fait interrompre.

Il existe chez les Arabes, comme chez nous, des visites de condoléance. Dès que l'un d'eux a perdu un de ses proches, tous ses parens & amis vont le visiter. Les hommes vont voir les hommes, & les femmes se rendent auprès des femmes. A la première vue ils se mettent à pleurer de part & d'autre, & à pousser des hurlemens de toutes leurs forces. Ces hurlemens se mesurent selon la dignité. Un inférieur à l'égard de son supérieur hurle tant qu'il peut. Un peu moins d'égal à égal. Les chefs ne poussent que quelques soupirs, à moins que ce ne soit pour un autre chef. Tout cela est ordinairement de commande. Un instant après la joie renaît, & il n'est plus question de s'affliger, à moins qu'il ne survienne un étranger avec lequel il faille hurler de nouveau. Ces visites ne se bornent pas à une seule. On les répète pendant huit, quinze jours, & quelquefois davantage. Quand on apprend la mort d'un Arabe dans un Douare où il y a quelque parent du défunt, aussitôt hommes, femmes, enfans, tous heurlent à l'envi. Les chiens épouvantés de ce tintamare, se mettent de la partie; mais la douleur est bientôt épuisée. La tranquillité renaît un instant après.

Dans les villes, les Musulmans dévots regardent comme un très-grand acte de religion de porter les
morts

morts en terre. S'ils voient passer un convoi funèbre, ils quittent aussitôt leurs occupations, & vont prendre la place de ceux qui portent la bière, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par d'autres. L'honneur de donner la sépulture aux morts n'est point confié à des mains mercénaires : c'est le devoir du plus proche parent. Les pères enterrent leurs enfans, les enfans enterrent leurs pères, & ainsi par ordre, selon le degré de parenté. Il y a toujours un ou plusieurs *Papas* qui assistent à ces cérémonies, chantent ou récitent quelques versets du Coran, & remettent au mort une lettre de recommandation pour le saint Prophète.

L E T T R E X V I I I.

Au même.

VOUS desirez favoir, mon cher Docteur, s'il y a encore quelques Médecins célèbres chez un peuple qui a produit les pères de la Médecine. Il est aisé de satisfaire en deux mots à votre question. Les Arabes ne connoissent d'autres médecins que la Nature, d'autres remèdes que ceux qui leur sont dictés par l'ignorance ou la superstition. Cette Nation, d'où sont sortis autrefois tant d'hommes si habiles à guérir les maux de l'humanité, ignore jusqu'à son

ancienne splendeur , & a cédé aux autres peuples le flambeau qu'elle-même avoit allumé. C'est plutôt par ignorance que par mépris qu'ils n'ont point, dans leurs maladies , recours à la Médecine. Les Médecins européens qui se trouvent par hasard chez eux , en sont très-bien accueillis ; c'est même le seul titre qui puisse les engager à respecter la vie d'un étranger. Ils ne sont alors humains que pour eux-mêmes ; l'intérêt personnel leur fait oublier leur férocité naturelle. Ce qu'il y a de bien singulier , c'est que ces hommes , qui souvent ignorent s'ils sont malades , quand ils le sont réellement , le deviennent , au moins en imagination , à la vue d'un Médecin. Empressés à en recevoir des secours , craignant d'en laisser échapper l'occasion , ils sont de leur fanté un examen si scrupuleux , qu'il en est peu qui ne se croient dans la nécessité d'avoir recours aux remèdes , ne feroient-ils que de précautions. N'osant décider par eux-mêmes s'ils se portent bien , ils présentent leur pouls au Médecin , & croient difficilement à sa décision lorsqu'il les assure de leur bonne fanté. Ils ont tant de confiance à la saignée , que les mieux portans pensent en avoir besoin. C'est pour eux le remède universel. Au défaut de Médecin , souvent ils se saignent eux-mêmes par un procédé bien propre à effrayer ces personnes délicates que la vue d'une lancette fait évanouir.

Celui qui est chargé de cette opération , commence

par ferrer le col de fon malade avec une ligature , fi fortement , que le patient en eft prefque étranglé. Quand les veines du front font gonflées par le fang gêné dans fa circulation , alors l'opérateur y fait cinq à fix incifions avec un rafoir. En un instant le vilage eft tout couvert de fang , dont on aide l'effufion par le moyen d'un bâton cylindrique que l'on fait rouler fur les incifions. Quelquefois les Arabes fe faignent eux-mêmes aux pieds , toujours par un femblable procédé. L'opération finie , ils lavent la plaie , y appliquent un peu de terre argilleufe détrempée dans l'eau , & la bandent avec un mouchoir. Cette opération ne les empêche point de fe livrer à leurs occupations ordinaires.

Voilà , mon cher Docteur , à quoi fe réduit toute la médecine des Maures , fi vous en exceptez quelques remèdes particuliers confervés par tradition , & adminiftrés avec un certain mélange de fuperftition. Ils ajoutent encore beaucoup de foi aux amulettes & aux talifmans qui leur font donnés par les *Marabous*.

Il eft vrai que les Maures ne connoiffent point cette foule de maladies qui viennent à la fuite de notre molleffe & de nos excès. Celles auxquelles ils font le plus fujets proviennent de leur grande malpropreté , des lieux marécageux qu'ils habitent , de leurs excès avec les femmes , ou de leur mauvaife nourriture. Ce font des maladies cutanées , des

fièvres intermittentes ou putrides, des rhumatismes, l'épuisement des humeurs & du sang. Ceux qui habitent les côtes sont sujets au mal vénérien, qu'ils appellent le *mal des Chrétiens*, qu'en effet ces derniers leur apportent d'Europe. Ils n'y font aucun remède. Un sang empoisonné coule dans leurs veines jusqu'à la fin de leurs jours, & ce même sang donne naissance à des enfans, victimes des débauches de leurs pères.

Il faut avouer cependant que, soit à raison du grand air que les Maures respirent continuellement, soit la frugalité de leur nourriture, soit le climat, cette maladie ne fait point, parmi eux, des ravages aussi considérables qu'elle en fait chez nous.

Les Arabes, en guerre continuelle les uns contre les autres, sont sujets aux coups de feu, aux fractures. Ils les abandonnent entièrement à la nature. Quelques-uns guérissent, d'autres conservent des ulcères naturels, qu'ils gardent toute leur vie : mais si les Arabes ne tirent point de la Médecine les secours que nous en tirons, aussi n'en éprouvent-ils point les inconvéniens. Leur imagination n'est point effrayée par les décisions du Médecin ; les drogues multipliées qui garnissent la chambre de nos malades, ne choquent pas leurs regards, & ne leur soulèvent point le cœur. Comme leur religion & leurs affaires civiles n'exigent jamais qu'ils soient avertis de leur dernière heure, ils meurent sans songer à la mort.

Tant qu'ils peuvent marcher, ils marchent; autrement ils restent en place, étendus par terre, sans jamais quitter leurs habits. Si le malade prévoit son dernier moment, il se tourne la face du côté de l'Orient, & meurt tranquille en se recommandant à Mahomet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIX.

Au même.

IL y a quelques jours, mon cher Docteur, que je m'étois embarqué dans le dessein d'aller mouiller au *Collo*, à 80 lieues d'Alger sur les côtes. Les relations que l'on m'avoit faites de la beauté de ce pays, des antiquités que l'on y rencontre, & de plusieurs autres particularités, m'avoient inspiré un vif desir d'aller le visiter, & de profiter, pour cet objet, d'un bâtiment de la Compagnie qui alloit y faire la traite. Tout ce que l'on avoit pu me dire sur la férocité des habitans, sur la difficulté de pénétrer dans le pays, n'avoit pu me détourner de mon dessein. Les vents contraires nous ayant forcés de nous arrêter à *Bonne*, je ne mis pied à terre, que bien déterminé à me rembarquer au premier vent favorable. Mais les dangers de ce

voyage me furent tellement confirmés, & si évidemment démontrés, que je fus, à mon grand regret, obligé d'y renoncer. En effet, les bâtimens qui abordent au *Collo* pour la traite, sont forcés d'être sans cesse sur leurs gardes; ils ont à éprouver les plus fortes insultes de la part des habitans: souvent les gens de l'équipage n'osent débarquer qu'à la faveur des ténèbres. Ils se hâtent de charger les cuirs & autres denrées qui sont en dépôt dans la maison de l'Agent de la Compagnie, & s'éloignent le plutôt qu'ils peuvent d'un pays où les hommes sont plus à craindre que les bêtes féroces.

Vous ferez sans doute surpris, mon cher Docteur, que l'on expose ainsi la vie des hommes, en continuant de commercer avec des êtres aussi peu traitables. Eh! que ne risque-t-on pas pour augmenter sa fortune! Les précautions que l'Agent de la Compagnie est obligé de prendre pour sa sûreté sont frémir, & annoncent bien l'évidence du danger. Il habite, avec un caissier & quelques domestiques, une maison qui n'a d'autre ouverture que de très-petites lucarnes; encore les fenêtres & les portes sont-elles doublées de fer, & en état de résister aux balles de fusil. Ces Messieurs sont, avec leurs domestiques, une garde continuelle tant le jour que la nuit. Malgré ces précautions, il est arrivé plusieurs fois des accidens fâcheux. L'on a vu les Arabes monter pendant la nuit sur les toits, enlever les

tuiles , faire une ouverture pour passer le bout de leurs fusils , & tuer ou blesser la personne en sentinelle. Ils ont une fois poussé leur rage jusqu'à mettre le feu aux quatre coins de la maison , & brûler l'Agent & tout son monde. M. Hugues , Agent actuel de la Compagnie , a été mille fois insulté ; il y a quelques années qu'il reçut un coup de fusil à la joue , dont il fut heureusement guéri. Il avoit voulu se retirer ; les Arabes s'opposèrent à son départ ; son successeur s'étant présenté , ils le reçurent si mal , qu'il n'eut que le temps de se rembarquer. D'après ces détails , qui me furent confirmés par des Arabes même du pays retirés à Bonne , je pris la résolution de m'arrêter en cette ville.

Un mémoire que M. Hugues eut la complaisance de m'envoyer sur le *Collo* , ne me laissa aucun regret de n'avoir pu faire ce voyage. Personne n'est plus en état que M. Hugues de donner des notions exactes de ce pays. Il l'habite depuis plusieurs années ; & il est obligé , par sa place , de communiquer avec les habitans , dont il a sans cesse à éprouver les injustices & la méchanceté. Je vous envoie le Mémoire tel que je l'ai reçu : je ne doute pas qu'il ne vous intéresse autant qu'il m'a intéressé moi-même ; & vous avouerez avec moi qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui habitent les pays étrangers , fussent aussi bons observateurs que M. Hugues , & rendissent leurs idées avec autant de clarté & de précision.

« Le pays proprement dit le *Collo*, est une petite
 » vallée, où se trouvent cent cinquante maisons à
 » un seul étage, mal bâties en argille & en terre.
 » Elles forment quatre villages, distans d'environ
 » quatre cents pas l'un de l'autre, habités depuis
 » plus de deux cents ans par des Maures, qui s'y sont
 » rassemblés de différentes nations de la montagne.
 » Ces villages ont tous un nom particulier. Le
 » premier & le plus éloigné de la marine s'appelle
 » *Berkaïde*, ou terre du Kaïde. Le second s'appelle
 » l'*Azoulin*, qui est le nom de la nation qui l'habite.
 » Le troisième *Berdouille*, ou *Terre-longue*; & le
 » quatrième *la Jafde*, qui est le nom de la mon-
 » tagne [au pied de laquelle le village est bâti.
 » Le dernier est celui qui est le plus près de la
 » marine, & où se trouve le château de la garnison
 » Turque, ainsi que le comptoir de la Compagnie
 » royale d'Afrique.

» Le *Collo* est borné à l'est par une vaste rade,
 » ouverte au nord & nord-est, borné au midi par
 » des montagnes désertes, à l'ouest par les *Ouled-*
 » *fensel*, & *Macralesfu*, qui sont les sentinelles & les
 » alliés des Collins en temps de guerre. Il est borné
 » au nord par un petit golfe appelé en langue du
 » pays *Baaoensé*, ou mer des femmes.

» L'air du *Collo* est sain & tempéré : le sol de
 » la vallée est sec & stérile. L'on y voit cependant
 » beaucoup d'arbres fruitiers, qui, soit par le défaut

» de culture, soit par la qualité du terrain, ne
 » donnent que des fruits d'un goût fade, & ne
 » peuvent parvenir à une parfaite maturité. Les
 » montagnes même qui environnent ce pays ne
 » produisent que quelques arbrisseaux, fort peu de
 » plantes.

» Les Collins ne pouvant, par la mauvaise
 » qualité de leur terrain & par son peu d'étendue,
 » tirer de la culture de quoi se procurer les secours
 » de la vie animale, se sont adonnés au commerce
 » des cuirs de bœuf, qu'ils achètent à bon marché
 » des montagnards, & qu'ils revendent souvent bien
 » cher à l'Agent de la Compagnie. Ils fabriquent
 » outre cela, avec du lin qui leur est apporté d'Alger,
 » des toiles très-communes qu'ils vendent aux mon-
 » tagnards, ou les échangent pour du blé, du beurre,
 » de l'huile, & souvent pour des cuirs. Quelques-
 » uns, plus actifs, portent à Tunis ou à Alger, sur
 » des *sandals*, du beurre salé, de l'huile, des noix,
 » des figes sèches, & en rapportent des étoffes
 » pour leurs habillemens, & du sel qui leur sert à
 » saler les cuirs, en attendant le temps de la traite
 » de cette marchandise.

» D'anciens puits, qui sont encore dans le meilleur
 » état, un vieux château & quantité de vieilles
 » masures, font voir clairement que ce pays a été
 » habité avant l'arrivée des Maures; & ce qui
 » porte à croire que les Romains y avoient formé

» un établissement très-considérable , ce font quelques
 » inscriptions que l'on voit sur de grandes pierres
 » blanches , qui servoient apparemment de frontif-
 » pice à leur temple. On y lit *Neptuno* , *Jovi* ; d'autres
 » inscriptions se trouvent sur plusieurs autres pierres
 » avec l'écriture renversée , & que l'on ne peut pas
 » lire.

» Le gouvernement du Collo est , pour la forme ,
 » le même que celui des autres places qui sont de la
 » dépendance d'Alger. Un Aga ou Commandant est
 » à la tête du gouvernement militaire. Cet homme
 » a sous lui quatre Officiers qui composent le *Divan*
 » ou *Conseil* , & un certain nombre de soldats
 » remplacés tous les ans , en mai , par de nouvelles
 » troupes qui viennent d'Alger. Cette milice est
 » pour contenir les Collins dans le devoir , protéger
 » les Chrétiens qui font le commerce , & s'opposer
 » aux descentes que pourroient tenter au Collo les
 » ennemis d'Alger. Ce gouvernement militaire n'est
 » composé que de Turcs.

» Le gouvernement civil est entre les mains de
 » deux *Kaïdes* & de sept chefs Maures dispersés dans
 » les quatre villages. Ils n'ont aucune autorité sur
 » les Collins , & se contentent du titre de leurs
 » charges. Ils traitent seulement de la paix ou de
 » la guerre avec les nations de la montagne , em-
 » pêchent ou permettent le commerce des cuirs entre
 » les Chrétiens & les *Cabaïles* , lorsqu'ils ne peuvent

» ou ne veulent, faute d'argent, acheter eux-mêmes
 » cette marchandise pour la revendre à un plus haut
 » prix en temps de traite. Ces *Kaïdes* ou *Schieks*, qui
 » sont eux-mêmes les premiers coquins du pays,
 » n'ont pas le pouvoir, ni même la volonté de
 » mettre un frein à l'injustice & au crime, qui vont
 » tête levée dans ce pays. Le droit du plus fort &
 » le fusil décident tous les différends. Les Turcs ne
 » sont pas même épargnés. Quand leur Aga ou le
 » Divan veulent s'aviser de mettre le bon ordre,
 » il est bien rare que la garnison retourne à Alger
 » sans laisser plusieurs soldats tués sur la place. Ce
 » qui fait que depuis long-temps ils se bornent à
 » manger tranquillement leur paye, & à ne point
 » s'écarter du château, laissant les *Collins* dans leur
 » village jouir impunément d'une liberté qui occa-
 » sionne presque tous les jours les plus grands défor-
 » dres. L'impunité a multiplié tous les crimes, & a fait
 » des *Collins*, sans exagération, les hommes les plus
 » méchans qu'il y ait sur la terre.

» Les environs du Collo, quoique très-mon-
 » tagneux, ne laissent pas d'être agréables, &
 » malgré le peu de peines que prennent les Maures
 » pour les fertiliser, on y trouve des vallées &
 » des plaines couvertes de bestiaux, & fertiles en
 » blé, orge, millet noir, &c. Ces montagnards
 » apportent au comptoir de la Compagnie un peu
 » de coton, d'huile, de miel, & beaucoup de cir-

» Au midi du *Collo* il y a deux rivières qui tra-
» versent une plaine d'environ trois lieues de lon-
» gueur, & viennent se jeter dans le golfe qui forme
» la rade du *Collo*. La plus considérable seroit navi-
» gable pour des bateaux, à trois lieues de son
» embouchure. Ce pays est très-fertile, & les Maures
» y sont plus doux & plus civilisés que dans les
» autres contrées. Ceux qui sont à l'ouest ressemblent
» à de véritables sauvages. Leur pays est presque
» par-tout stérile. Il ne produit que de l'orge, du
» millet noir, de l'huile, de la poix-résine, du
» goudron, & quantité de petits singes sans queue,
» qui ravagent une grande partie de la récolte. L'on
» ne conserve l'autre, qu'en faisant la garde nuit &
» jour pour écarter ces animaux, depuis le moment
» des semailles jusqu'à la moisson. L'on pourroit
» tirer grand parti du bois de construction qui y
» est très-abondant, si le naturel de ces barbares ne
» mettoit un obstacle invincible aux entreprises que
» l'on pourroit faire pour exploiter de si beaux
» arbres.

» Toutes les nations des environs du *Collo*, à
» dix lieues de ce pays, sont indépendantes. Les
» forces du Bey de *Constantine* n'ont pas encore pu
» les réduire sous sa domination. Plusieurs d'entre
» elles n'ont pas même de chef pour les gouverner.
» On les voit toujours en guerre les unes contre les
» autres. Les Maures sont basanés, vilains, cruels,

» ignorans & toujours armés. Ils vont nue tête,
 » & savent à peine s'ils font Mahométans.

» Les Collins font en général blonds, grands,
 » robustes. Ils ne sortent jamais de leurs maisons
 » qu'armés du fusil, de pistolets & de sabres. Ils
 » ne meurent guères que des coups meurtriers de ces
 » armes, étant sans cesse en guerre. Ils font tous, sans
 » en excepter aucun, grands voleurs, fainéans, gour-
 » mands, cruels & inhumains envers les étrangers;
 » traîtres, dissimulés, lascifs, jaloux, vindicatifs,
 » flatteurs & aimant la flatterie; orgueilleux, avides
 » des honneurs, superstitieux, hypocrites; en un
 » mot, adonnés aux vices les plus abominables ».

D'après quelques échantillons de minéraux que
 M. Hugues a joints à ce Mémoire, il paroît qu'il vient
 beaucoup de cristal de roche dans les fentes des
 rochers qui avoisinent le Collo, & qu'il doit y avoir
 des mines de cuivre très-riches.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X.

Au même.

P L U S je parcours ce pays, mon cher Docteur, plus mes idées s'exaltent à la vue des ruines que je rencontre à chaque pas. Ce que la barbarie foule aux pieds, je le contemple & l'admire. Ce ne sont, il est vrai, que quelques fragmens de squelette; mais ce squelette annonce combien le corps qu'il soutenoit avoit de puissance & de force. Ces débris isolés ne présentent aux yeux de l'ignorance que des pierres brisées & confondues; mais elles rappellent à l'observateur le souvenir de ceux qui les ont taillées. Elles offrent à l'imagination une ville superbe & puissante là où croissent aujourd'hui des broussailles & des ronces; elles annoncent qu'un peuple éclairé & poli faisoit briller les sciences & les arts dans des lieux habités aujourd'hui par des hommes féroces & barbares. Tout ce que je vois me peint si vivement l'ancienne splendeur des Romains, me retrace si bien ce que j'en ai lu, ce que l'on m'en a raconté, qu'il me semble avoir été Romain moi-même, & que je renaiss pour gémir sur les ruines de mon ancienne patrie. Pardonnez ces réflexions qui reviennent peut-être trop souvent;

mais comment ne pas parler de ce qui frappe continuellement les yeux ? C'est sur des ruines de l'ancienne Hippone que je vous écris cette Lettre. Du haut du vieux mur où je suis assis, je me crois, par moment, confondu au milieu d'une foule d'auditeurs à portée d'entendre la voix éloquente & persuasive du grand Augustin : mais l'illusion ne dure pas long-temps : bientôt je me retrouve seul au milieu de ces ruines. A la place d'un peuple chrétien, conduit à la vertu par les sublimes exhortations de son illustre évêque, je ne vois qu'une race d'hommes pervers & méchans, auxquels le nom de *Christ* est en exécution.

Hippone étoit dans une situation très-heureuse, bâtie dans une belle plaine, aux pieds d'une riche colline, entre deux rivières, & à une demi-lieue de la mer. Il reste bien peu de choses de cette ancienne ville. Le premier objet que j'y rencontraï, fut quelques arcades, dont l'élévation & la grandeur annoncent un édifice considérable : il est probable qu'elles appartenoient à une église : aussi est-ce l'opinion vulgaire. A quelque distance de-là est une autre bâtisse beaucoup plus entière. Elle passe, parmi les Chrétiens qui fréquentent le pays, pour avoir été le couvent de Saint Augustin. Elle consiste en une double voûte très-forte, soutenue par huit arceaux, bâtis en briques larges, & d'environ un pouce d'épaisseur. Il est facile de reconnoître que ce prétendu

couvent n'étoit rien autre que de très-belles citernes. Des ouvertures carrées à la voûte, dans l'intérieur, des restes de conduits en forme de gouttières, que l'on prendroit d'abord pour des galeries, la forme & la solidité de cette bâtisse, tout confirme dans cette idée. J'ai retrouvé des restes semblables, mais bien moins considérables, à quelques distances de-là. Il me paroît très-probable qu'Hippone s'étendoit jusques sur les bords de la rivière de *Sciboufe*, qui a son embouchure en face de la ville de Bonne. En me promenant sur les bords de cette rivière, j'y ai découvert les vestiges d'un ancien quai, bâti en mosaïque, en petites briques rouges d'un pouce & demi de largeur sur un de longueur, réunies par un ciment, dont la dureté caractérise les ouvrages des Romains. En cet endroit le chemin est large, uni, très-beau, & continue de même pendant près d'une demi-lieue. Il s'est ainsi conservé depuis le temps des Romains; car les Arabes ne savent ce que c'est d'avoir de grands chemins; ceux que l'on retrouve dans ce pays sont l'ouvrage de ses anciens habitans.

Quoiqu'*Hippone* n'ait eu de plus grande célébrité que celle d'avoir été gouvernée par un des plus grands Docteurs de l'Eglise, elle pouvoit néanmoins devenir, par sa position, une des villes les plus commerçantes & les plus riches de la Numidie. Elle étoit environnée de tous côtés de plaines fertiles

fertiles, de gras pâturages, de riches côteaux, de vergers abondans en toutes fortes de fruits : outre cela, la mer offroit aux habitans d'Hippone les moyens d'échanger avec les peuples de l'Europe leur superflu en grains, en laines, en vins, &c. La rivière de *Seïboufe*, qui en baignoit les murs, est large & belle, mais le sable y est si abondant, qu'elle ne peut porter que de gros bateaux ou *sandals* turcs : cependant, avec un peu de foins, elle pourroit devenir beaucoup plus navigable, & former un assez beau port ; je soupçonne, d'après les débris que j'y ai rencontrés, qu'autrefois il y en avoit un, que les sables ont comblé. Le sol de l'ancienne Hippone est divisé aujourd'hui en très-beaux jardins, fermés par des haies de figuiers de Barbarie (*Cactus opuntia*), dont le fruit est très-rafraîchissant, mais un peu fade. Le figuier, l'olivier, le jujubier, l'oranger, le citronnier, le caroubier, la vigne, l'azérolier, & plusieurs autres arbres fruitiers s'y cultivent avec le plus grand succès, & font au loin l'ornement des campagnes.

A l'ancienne Hippone a succédé la ville de Bonne, bâtie sur les bords de la mer, à l'embouchure de la rivière de *Seïboufe*. Cette ville est environnée d'un assez bon mur, défendue par une forteresse sur les bords de la mer, & par un château considérable, bâti par Charles-Quint, lorsqu'il s'empara de cette ville en 1535. Les rues de Bonne sont très-étroites, mal-propres,

boueuses, point pavées, & toujours pleines de fumier & de boues de vaches. Les maisons, d'une forme carrée, n'ont qu'un seul étage. Les fenêtres donnent toutes sur la cour. Il n'y a au dehors que quelques petites lucarnes d'un demi-pied d'ouverture, ce qui contribue à rendre les rues beaucoup plus tristes : mais la jalousie des Orientaux est le seul goût que l'architecte consulte. Au lieu de toits, le dessus des maisons est une plate-forme en terrasse. Chaque maison est construite en pierres blanches, auxquelles on ajoute, tant en dehors qu'en dedans, une couche de chaux, ce qui produit un coup-d'œil uniforme, peu gracieux, & très-fatigant pour la vue. L'intérieur des appartemens est garni de nattes ou de tapis, selon la fortune de chaque particulier. Les murs sont blancs, sans aucun autre ornement : cependant les hommes en dignité les décorent de fusils, de pistolets, d'atagans, & autres armes à l'usage du pays. Il y a dans Bonne deux mosquées ornées de *minarets*, c'est-à-dire, de pyramides semblables à nos clochers, du haut desquels les *Papas* appellent le peuple à la prière trois fois par jour ; car les Musulmans ne connoissent point l'usage des cloches. Ceux qui sont destinés à ces fonctions, crient trois fois, aux heures de la prière : *Que Dieu est grand ! Mahomet est son Prophète. Venez, peuple fidèle, venez à la prière.*

Les Maures de Bonne diffèrent peu de ceux de

la montagne; même habillement, mêmes mœurs. Cependant leur vie est plus active & plus aisée. Les Nègres y sont esclaves, mais bien traités. La garnison turque, quoique peu nombreuse, en impose aux habitans de Bonne : chacun tremble à la vue d'un Turc. Cette ville est gouvernée par un *Kaïde* à la nomination du Bey de Constantin, qui en reçoit un tribut annuel. Quoique les Maures soient peu industrieux, & qu'ils n'aient que le repos, cependant il y a à Bonne des ouvriers de toute espèce pour les arts utiles & nécessaires; on y fabrique des *bernus*, des tapis, des selles de cheval, &c. Au *Basalt* ou *Marché* sont réunis des marchands de diverses denrées.

Pendant mon séjour à Bonne, les Maures y célébrèrent le renouvellement de l'année. Ce ne furent, pendant les premiers jours, que fêtes consacrées à la joie & au plaisir. La veille du nouvel an, ainsi que de toute autre grande fête, ceux qui sont préposés pour appeler le peuple à la prière du haut des minarets, crient beaucoup plus fort & plus longtemps que les autres jours. C'est ainsi que chez nous les grandes solemnités s'annoncent par un plus grand nombre de cloches.

Les folies auxquelles les Maures se livrent dans ce temps, tiennent un peu de celles de notre carnaval, quoique différentes. La farce la plus commune consiste à étendre une peau de lion sur les épaules

de quatre Maures cachés sous un grand tapis qui leur tombe jusqu'aux jambes. Ce lion fantastique porte une longue chaîne au cou, & est conduit par un Maure. Plusieurs autres jouent du tambour de basque & de la flûte, tandis que le lion & quelques danseurs exécutent des danses assez grotesques; d'autres se revêtent d'une peau de chameau au lieu de celle du lion. Ils entrent, sous ce déguisement, dans toutes les maisons où ils peuvent entrer, suivis d'une nombreuse populace, & surtout de beaucoup d'enfans qui portent à la main des figures de lion & de chameau. Ils reçoivent quelques pièces de monnaie de chaque particulier chez qui ils exécutent leurs danses; mais, pour avoir le droit de parcourir ainsi la ville sous ce déguisement, il faut payer une certaine somme au Kaïde.

Il y a, à Bonne, plusieurs familles Juives très-méprisées, & écrasées par les tributs & les corvées. J'allai voir leur synagogue un vendredi au soir, au moment de leur prière. Elle est petite, mal bâtie. Je fus très-surpris d'y rencontrer des Maures. Je crus d'abord qu'ils ne venoient dans ce temple que par curiosité: mais j'ai appris qu'ils s'y rendoient avec confiance & dévotion pour obtenir la guérison de leurs maladies, la fécondité, ou la réussite de leurs projets. J'avois peine à concevoir une ignorance aussi grossière. Elle me fut confirmée par un prétendu miracle, admis également par les

Mahométans & les Juifs, que mon interprète me raconta, & auquel lui-même ajoutoit foi. C'étoit un Chrétien renégat depuis l'âge de douze ans.

« Lorsque les Juifs bâtirent cette synagogue, l'on vit, me dit-il, flotter pendant long-temps sur la mer le livre de la Loi. Souvent il approchoit du rivage ; mais toutes les fois qu'un Musulman vouloit s'en emparer, ce livre étoit aussitôt repris par une vague & transporté en pleine mer. Ce phénomène duroit depuis plusieurs jours, sans que personne pût en donner l'explication : mais quelques Juifs en ayant été les témoins, reconnurent le livre de la Loi. Ils s'en emparèrent sans difficulté, & le déposèrent dans la synagogue ». Vous voyez, mon cher Docteur, qu'un tel peuple est *inconvertissable*, même avec les miracles. En voilà un dont ils ne doutent pas, & cependant ils n'en sont pas moins persuadés qu'ils habiteront, après cette vie, avec les *Houris aux yeux bleus, couchées sur des lits de roses*, tandis que les Chrétiens & les Juifs seront étendus sur des charbons ardents. C'est le refrain d'une chanson que tous les enfans ont à la bouche dès qu'il voient un Chrétien.

Sous un costume moitié arabe, moitié européen, offrant l'extérieur le plus grave, je fus pris, par les Juifs, pour un Rabbín déguisé. Mon interprète, qu'ils interrogèrent, les confirma dans cette opinion. Ils crurent que je venois voir s'il ne manquoit rien

à leur synagogue ; & d'après ces idées, ils me montrèrent tout dans le plus grand détail ; mais le tout fut bientôt vu. Leur synagogue est aussi chétive que leurs personnes. Pour peu qu'ils y étaleroient de richesses, elles leur feroient bientôt enlevées. Une demi-douzaine de lampes, semblables à celles de nos églises, éclairaient ce temple dans lequel je me sentis vivement ému en me rappelant la religion de Moïse, de David & de Salomon.

J'allai dernièrement aux étuves. Elles sont générales parmi les Musulmans, tant en Barbarie qu'en Turquie. L'on me fit d'abord entrer dans un grand vestibule, où je quittai mes habits pour me revêtir d'un double bernus. L'on me conduisit, en cet équipage, dans une première salle, dont la chaleur, quoique modérée, faillit à me suffoquer en y entrant : après m'y être arrêté quelque temps pour m'accoutumer peu-à-peu à une atmosphère plus chaude, je passai dans la salle des étuves. Je voulois en sortir sur le champ, tant ma respiration étoit gênée par la chaleur : mais insensiblement mes poumons s'y accoutumèrent. Une sueur abondante découla de toutes les parties de mon corps. Je quittai alors mes habits & je m'étendis sur le pavé de la salle. Aussi-tôt un Maure s'approcha de moi, me jeta sur le corps quelques seaux d'eau tiède, & se mit à me pétrir la peau, & me la presser par-tout pour en faire sortir jusqu'à la moindre ordure ;

ensuite, en me faisant prendre différentes attitudes forcées, mettant son genou sur mon estomac, il me fit craquer toutes les articulations des bras, des jambes & des cuisses. Les reins & les vertèbres du dos & du cou ne furent pas plus épargnés. Si je n'eusse été prévenu, j'aurois craint qu'il ne me disloquât quelque membre : mais j'admirois son habileté à me plier & m'étendre ainsi dans tous les sens, sans que j'éprouvasse la moindre douleur. M'ayant abandonné pendant quelques minutes pour me laisser reposer, il revint, peu après, armé d'une étoffe un peu rude, avec laquelle il me frotta par-tout le corps, exactement comme un cheval que l'on étrille. Il est étonnant combien, par cette opération, l'on enlève d'ordures de la peau. Après ces frictions & de nouvelles lotions d'eau tiède, je repris mes *bermus*, & je me rendis, par degrés, dans le vestibule, où l'on eut soin de me faire reposer, & de me bien couvrir, jusqu'à ce que la forte transpiration eût été un peu diminuée.

Ces étuves, à Bonne, ne sont nullement décorées; mais chez les Turcs & dans les grandes villes de Barbarie, elles sont magnifiques, en beau marbre blanc. Un établissement aussi utile pour la propreté & la santé, mériteroit bien d'être plus multiplié en Europe. C'est peut-être le remède le plus efficace pour guérir toutes sortes de rhumatismes, de gouttes, de sciaticques, & sur-tout les maladies de la peau.

Les Maures s'en servent aussi pour le mal vénérien : mais pour en retirer la même utilité que les Maures, il faudroit s'en servir comme eux, y faire usage des mêmes frictions ; car, qu'est-ce qu'un simple bain à l'eau froide ou tiède ? S'il enlève de la peau les ordures les plus grossières, combien n'en reste-t-il pas qu'on ne peut enlever que par les frictions faites dans le moment d'une forte transpiration ? Outre cela, le craquement des articulations, opéré par les Maures avec tant de dextérité, donne aux membres une souplesse, une agilité très-sensible lorsque l'on sort des étuves. Pendant ces opérations, l'on éprouve une langueur assoupissante & une forte propension au sommeil, genre de volupté qui plaît beaucoup aux Turcs.

Les environs de la ville de Bonne sont extrêmement agréables & bien cultivés. Il y a beaucoup de jardins remplis d'arbres fruitiers, particulièrement de *jujubiers*, d'où vient que le nom arabe (1) de cette ville signifie *la place des jujubes*. Les jardins forment des promenades très-agréables, où l'on peut aller passer la chaleur du jour à l'abri des rayons du soleil. Les Maures de Bonne, plus policés & plus habitués avec les Européens que ceux des montagnes, sont aussi moins insolens. J'en ai rencontré plusieurs dans leurs jardins, qui vinrent me présenter

(1) *Bašed el unied.*

des fruits. C'auroit été une impolitesse très-grande de ne les pas accepter.

En sortant de la ville par la porte qui conduit au *Port Génois*, l'on passe devant le cimetière des Maures. Il est sur une éminence, en plein champ, sans clôture, & ne se distingue que par le grand nombre de tombeaux en pierres blanches élevés au-dessus de la fosse des personnes de distinction. Ces tombeaux sont surmontés de deux petites pyramides en aiguilles aux deux extrémités de la tombe. Il seroit imprudent à un Chrétien d'approcher de trop près de ce lieu.

L'on rencontre aussi de distance à autre de petites mosquées isolées, surmontées d'un dôme, & ornées en devant d'une galerie formée par plusieurs colonnes ; elles servent d'habitation aux *Marabouts*. Ce sont des espèces de solitaires, en grande considération, qui affectent la plus grande exactitude à observer la loi. On les consulte dans les maladies & les circonstances fâcheuses de la vie. Ils distribuent des talismans auxquels les Maures ajoutent une foi entière. Comme il est permis, tant aux hommes qu'aux femmes, d'aller les visiter sous prétexte de dévotion, leurs demeures deviennent souvent des lieux de prostitution.

Je n'avois garde d'imaginer que moi, Prêtre Romain, je me serois trouvé un jour en concurrence de droits avec un *Marabout* Arabe. Le fait vient

cependant de m'arriver. A l'instant qu'un bateau de service de la Calle touchoit le môle de Bonne, le Patron, en débarquant, tomba mort sur la place. Me trouvant sur le lieu, je fus obligé de l'enterrer. Les Chrétiens, qui ne sont pas une dizaine à Bonne, ont acheté un terrain sur les bords de la mer pour y former un cimetière. La mer étant trop agitée, je fis conduire le cadavre sur une mule, par des chemins détournés, au lieu de la sépulture. Je m'y étois rendu de mon côté avec les Messieurs du comptoir, portant, sous le costume arabe, l'habit ecclésiastique. A peine ai-je commencé quelques prières, qu'un *Marabous* voisin, informé, je ne fais comment, de ce qui se passoit, accourt furieux : il m'apostrophe par des invectives, & d'un air menaçant veut faire enlever le cadavre, prétendant que pour l'enterrer dans un terrain qui lui appartenoit, il falloit lui payer un droit. Comme nous étions en force, je me moquai de ses menaces, & je lui dis que s'il lui étoit dû quelque chose, il n'avoit qu'à nous accompagner, après la cérémonie, chez le Kaïde de Bonne, qu'on lui rendroit justice, & je continuai mes fonctions, tandis que l'on tenoit ce *Marabous* en respect à la pointe du fusil. Il revint avec nous à Bonne, & se présenta chez le Kaïde, que nous avions prévenu de l'enterrement, pour lequel nous avions payé. Le Kaïde, indigné que ce coquin, qu'il n'aimoit pas, s'avisât de vouloir retirer

des droits qui lui avoient été payés, ordonna qu'on lui appliquât cent coups de bâton. Comme ce Marabouts m'accabloit d'injures, quoique j'eusse demandé grace pour lui : *qu'as-tu à te plaindre*, lui dis-je, *ne t'ai-je pas promis que tu serois payé ?* Je suis persuadé que ce dévot Musulman ne s'avifera plus de réclamer ses droits aux enterremens des Chrétiens.

Le comptoir de la Compagnie d'Afrique à Bonne est composé d'un Agent (1), & de quatre à cinq Officiers subalternes. Le commerce que l'on y fait avec les Maures, consiste en cire, grains, cuirs & laines, pour lesquels l'on paie de fortes sommes au Bey de Constantine. La plaine de Bonne fournit considérablement au commerce par les grains que l'on y cultive, & par les troupeaux nombreux qui y paissent. Elle a près de douze lieues d'étendue. La rivière de *Seïbouse* la traverse en entier. J'ai rencontré dans cette plaine de superbes jardins où les limons, les citrons & les oranges étoient en si grande abondance, que ces fruits se desséchoient sur l'arbre. Le *Riccin en arbre* y est commun. Ce n'est qu'une variété

(1) J'ai infiniment d'obligations à M. Barre, Agent de la Compagnie d'Afrique à Bonne, pour les lumières & les secours qu'il m'a fournis dans mes recherches & mes courses. Son amitié & son extrême honnêteté m'ont fait trouver dans cette ville un délassement bien agréable, sur-tout dans un pays où il est si rare de jouir des douceurs de la société.

du *Ricinus communis* de Linné, que Tournefort appelle *Ricinus Africanus maximus caule geniculato rutilante*. Le *Daucus visnaga*, que j'ai vu vendre à Marseille pour cure - dent, croît aussi dans cette plaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X I.

A Madame de

IL faut, Madame, des ordres aussi précis que les vôtres, pour me déterminer à vous peindre les mœurs & l'état des femmes Arabes. Votre sexe est trop avili, trop maltraité dans ce pays, pour que j'eusse jamais osé vous en offrir le tableau. Les Arabes ne sont point du tout galans ; peut-être leur pardonnerois-je, si du moins ils étoient humains : mais cette vertu est si étrangère à leur cœur, qu'ils regardent la femme comme un être infiniment au-dessous d'eux. C'est beaucoup, s'ils la préfèrent à leur jument.

Le mariage n'est point ici un contrat qui exige le consentement de deux parties. C'est une vente faite entre les parens de la femme & celui qui la veut pour épouse. Il n'a pas besoin, pour l'obtenir,

de gagner son cœur, de mériter ses bonnes grâces; mais qu'il se présente avec une ou deux vaches bien belles, bien nourries, il est assuré d'être fort bien reçu. Les parens gardent les vaches, & lui livrent leur fille. Qu'elle soit heureuse ou malheureuse, ce n'est plus leur affaire : elle est vendue. Si elle déplaît à son époux, il la renvoie à ses parens, & en achète une autre, ou même plusieurs, quand il est riche. Si la femme répudiée plaît à quelque autre, celui-ci peut en faire l'emplette : elle lui coûtera moins, ayant eu déjà un premier mari.

Les femmes sont seules chargées de tous les détails du ménage, très-fatigans par fois, sur-tout quand ces hordes Arabes changent souvent de lieu. Moudre le blé, en former le courcouçon, l'apprêter; traire les vaches, battre le beurre, tout cela est l'ouvrage des femmes; mais c'est le plus facile. Tandis que les hommes passent leur vie dans l'oïveté, ils abandonnent aux femmes les plus rudes travaux. Ce sont elles qui vont couper le bois, & le charrient avec fatigue sur leurs épaules. Je les ai souvent rencontrées avec des fardeaux si énormes, qu'il me falloit être bien près pour distinguer, sous un fagot de ramée, une petite figure humaine toute dégouttante de sueurs & exténuée de travail : ce sont elles encore qui souvent sèment & labourent. Mais c'est bien pis quand il est question de lever le piquet. L'homme monte à cheval fort paisiblement,

fans autre fardeau que ses armes : la femme marche à pied, chargée des ustensiles de ménage, & quelquefois de la tente, quand il ne se trouve point de bête de charge pour la porter. Le mari a souvent la cruauté de l'accabler de coups, lorsqu'en cet état elle ne peut point suivre le pas du cheval. C'est ainsi qu'elle voyage à travers les sables brûlans, n'ayant souvent point de quoi boire & manger.

Esclave, plutôt que compagne de son mari, elle ne peut attendre de sa part aucune affection de tendresse. Le mari ne parle jamais qu'en maître impérieux, & qui connoît la supériorité que la Nature lui a accordée sur la femme, en le rendant le plus fort. Ces malheureuses sont au-dessous de leurs enfans, & même de leurs esclaves : elles ne mangent qu'après eux, & sont obligées de se contenter de leurs restes. Lorsque les travaux ne les appellent pas au dehors, elles restent toujours renfermées sous les tentes, où elles croupissent dans l'ordure & au milieu de la vermine. Presque toutes ont la gale, & répandent au loin une odeur infecte. Leur habillement n'est composé que de quelques lambeaux crasseux qu'elles ne lavent jamais. Elles n'ont point de linges, & portent sur elles leur chétive garde-robe.

En exercice continuel, le temps de leur grossesse n'est pas même une raison pour faire diminuer leurs travaux ; elles ne les interrompent qu'au moment

de l'accouchement. Il n'y a, parmi elles, ni sages-femmes, ni chirurgiens. Elles se délivrent elles-mêmes; leur lit de douleur est la terre nue. Plusieurs lavent leur enfant dès qu'il est né, & l'enveloppent dans un pan de leur robe; elles l'abandonnent, pour tout le reste, à la Nature, & ne lui accordent que ce qu'il lui faut pour l'aider à vivre. A peine accouchées, ces femmes reprennent leurs travaux, & y ajoutent celui de nourrir leurs enfans. Quoique très-peu soignés, étendus sur un peu de paille, à peine enveloppés de quelques langes, sans maillots & sans ceins, exposés à toutes les injures de l'air, ces enfans deviennent cependant forts & vigoureux en très-peu de temps, & ne tardent pas à suivre leurs mères dans la campagne.

Les Arabes montagnards sont bien moins jaloux que ceux des villes: il n'y a que les chefs qui tiennent leurs femmes renfermées. Quand même les autres le voudroient, ils ne le pourroient pas, à moins qu'ils ne se déterminassent à remplacer leurs femmes dans les travaux de la campagne; mais l'oïveté est bien plus forte en eux que la jalousie. Ces femmes n'ont jamais la figure couverte; elles seules cependant devoient porter des voiles, plutôt destinés à masquer la laideur qu'à cacher la beauté. Jamais je n'ai vu de plus laides créatures. Leur teint est couleur de suie, leur peau aride & brûlée, leur figure peinte de différens signes bizarres, formés avec

de la poudre à canon & de l'antimoine. A peine font-elles forties de l'enfance, que les signes d'une vieilleſſe prématurée s'annoncent ſur leur viſage. Les rides ſe fillonnent de bonne-heure; mais il eſt aiſé de voir qu'ils ne ſont que l'effet des travaux forcés & du malheur, & non le ravage des années. Il eſt impoſſible de les enviſager ſans ſe ſentir ému de compaſſion. Les graces touchantes du jeune âge n'ont pas le temps de ſe développer. De l'enfance à la vieilleſſe il n'y a preſque aucune gradation. Des yeux éteints, un air abattu & conſterné, des joues renfoncées, le dos courbé par le poids du travail, dans tout leur extérieur les ſignes de la plus affreuſe miſère, l'abattement, l'ennui, une noire & ſombre mélancolie, tel eſt, Madame, le portrait de la plupart des Arabes montagnardes. Elles ſe marient très-jeunes, font peu d'enſans, & terminent de bonne-heure leur malheureuſe carrière.

Dans les villes, les femmes perdent du côté de la liberté, ce qu'elles gagnent du côté du travail. Elles ſont ſoumiſes, par la jaloſie de leurs maris, à une priſon perpétuelle. Les femmes de diſtinction ne ſortent jamais. Celles que l'on rencontre dans les rues ſont les femmes du bas peuple : elles portent un très-grand voile blanc & épais, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Elles ont encore le viſage couvert d'un autre voile appliqué comme un maſque ſur leur figure. Leur habillement de deſſous eſt un grand

bernis

bernus blanc , arrangé en forme de robe. Elles ont toutes de longs caleçons qui leur tombent jusques sur les talons. Leur chaussure est une paire de souliers à talons élevés. Sous un semblable accoutrement , ces femmes paroissent enchâssées dans un gros paquet de linge : il est impossible de juger ce qu'elles font sous ces larges étoffes qui masquent toutes leurs graces. Dans les maisons elles quittent une partie de ces habillemens , & le soir , lorsque leurs maris sont à la mosquée , il n'est pas rare de voir les femmes respirer le frais sur leurs terrasses : mais elles disparoissent à la vue d'un homme , je veux dire d'un Musulman ; car elles aiment beaucoup les Chrétiens ; & lorsqu'elles les apperçoivent , elles offrent volontiers à leurs yeux tout ce que la jalousie de leurs maris les force de cacher. Avec de semblables dispositions , & sur-tout avec une contrainte aussi grande , une intrigue seroit bientôt formée & terminée ; mais ici l'on ne connoît pas de plus grand crime que la galanterie , sur-tout dans un Européen. Si l'on est surpris , la mort est inévitable. Il n'y a , pour s'y soustraire , d'autre moyen que d'embrasser la religion de Mahomet , & d'épouser la femme que l'on a séduite. Si elle est mariée , il n'y a de ressource ni pour l'un , ni pour l'autre. La femme est renfermée dans un sac & jettée à la mer ; l'homme est brûlé vif ou coupé par morceaux.

Les femmes des villes , n'étant point comme les

montagnardes , brûlées par le soleil & accablées de travaux , font presque toutes d'une grande beauté , d'une blancheur éblouissante , & d'une taille très-avantageuse. Leur démarche est noble & composée , leur port majestueux : mais elles manquent de ces agrémens que donne l'usage de la société. Mortes au monde & aux douceurs de la vie sociale , ces charmantes recluses ne vivent que pour un seul homme , qui s'occupe peu de les dédommager de la privation de leur liberté.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X X I I .

A M. F. . . . D. M.

JE viens , mon cher Docteur , de faire une rencontre bien intéressante. Comme je me disposois à me mettre en route pour *Constantine* , M. Desfontaine se rendit de cette ville à Bonne. Il y a plus de deux ans qu'il voyage en Barbarie , envoyé par l'Académie des Sciences pour faire des recherches en Histoire Naturelle , particulièrement en Botanique. Cette heureuse circonstance m'a fait changer d'idée : j'ai différé mon voyage de *Constantine* pour profiter du peu de temps qu'il reste à M. Desfontaine

à passer en Barbarie. Ce favant Académicien a bien voulu m'associer à ses recherches & me communiquer ses lumières. Voici le détail de nos principales courses.

Après avoir employé près de quinze jours à parcourir au loin les environs de Bonne, où nous trouvâmes encore quelques plantes d'automne, nous partîmes pour la Calle, accompagnés de deux *Déras*, ou soldats Maures, & de deux autres Maures pour conduire nos bagages. Nous nous rendîmes la première journée à la Mazoule, où nous dressâmes notre tente dans le jardin du chef Aly-Bey, pour y passer la nuit. Le lendemain nous allâmes visiter le *Bastion de France*, en nous détournant un peu de notre route. Nous n'y trouvâmes que des ruines, quelques pans de murailles, des maisons délabrées, des monceaux de pierres, & d'assez belles caves. Ce lieu, qui formoit autrefois le centre du commerce de la Compagnie d'Afrique, & son principal comptoir, est aujourd'hui absolument désert, environné d'épaisses brouffailles, & de rochers escarpés, retraite des panthères & des lions. Tout le plat pays des environs est mal-sain, & infecté par plusieurs grands lacs. Nous recueillîmes au *Bastion* d'assez jolies plantes marines & quelques corallines : mais je n'oublierai jamais l'acquisition que nous fîmes d'une très-belle espèce d'*Ipomea*. Une fleur aussi grande que celle du Liseron ordinaire,

mais du plus beau rouge, s'élevoit au-dessus d'une broussaille impénétrable. En frappant nos regards, elle excita vivement nos desirs; mais il étoit bien difficile d'en faire la conquête. L'endroit avoit un fond marécageux; la végétation y étoit très-abondante; outre les serpens & peut-être quelque animal féroce qu'elle pouvoit dérober à nos regards, il étoit bien difficile de pénétrer l'espace d'une demi-portée de fusil au milieu des épines & des ronces qui nous cachotent tout-à-fait. Malgré cela, nous risquâmes l'entreprise, & marchant tantôt dessus, tantôt dessous la broussaille, nous arrivâmes enfin jusqu'à cette jolie plante, mais percés de sueurs, nos habits en lambeaux & nos mains ensanglantées. Ce ne fut pas la seule plante qui nous dédommagea de nos fatigues. Nous y trouvâmes encore plusieurs autres espèces nouvelles. Enfin nous arrivâmes à la Calle, où nous fûmes reçus sans être soumis à la quarantaine, n'y ayant plus dans les environs aucun soupçon de peste. La Calle ne peut être un séjour indifférent pour un Naturaliste. La pêche du corail, les productions marines, la variété de ses environs sauvages & incultes, des étangs, des prairies, des bois, des montagnes, des plaines de sables présentent une foule de plantes, d'insectes, d'oiseaux & de reptiles peu ou point connus.

Nous passâmes une quinzaine de jours à la Calle, après lesquels j'accompagnai de nouveau

M. Desfontaine à Bonne, où il devoit s'embarquer pour retourner en France. Le jour que nous arrivâmes en cette ville ne s'effacera jamais de mon souvenir, par les dangers & la fatigue qu'il nous fallut effuyer. Nous nous proposons de faire près de vingt-quatre lieues ce jour-là. En route dès trois heures du matin, nous n'avions pas encore fait une demi-lieue que nous fûmes accueillis d'une très-forte pluie, qui ne nous quitta point jusqu'à *Bonne*, & ne nous permit même point de mettre pied à terre un instant, pour prendre un peu de nourriture. Nous fîmes nos repas comme les anciens Chevaliers, tout en trottant, & sans quitter la selle de notre cheval. Il faisoit déjà nuit lorsque nous arrivâmes à la rivière de *Seibouse*, presque aussi large que la Seine. Il n'y a point de pont. On la passe ordinairement à gué, à la nage, ou dans un bateau qui se trouvoit alors sur la rive opposée, mais sans batelier: un des Maures qui nous accompagnoient se jette à la nage, & nous l'amène. Nos personnes & nos effets embarqués, il étoit question de faire passer la rivière à nos chevaux en les tenant par la bride; mais leurs efforts nous ramenoient continuellement sur le rivage, & empêchoient l'action de la rame. Forcés de les laisser aller en liberté, nous fûmes assez heureux, après une heure de fatigue, de les voir arriver avant nous de l'autre côté du rivage.

M. Desfontaine débarque le premier sur les épaules

d'un Maure. J'en attendois le même service ; mais comme nos chevaux se battoient , craignant qu'ils ne nous échappassent dans l'obscurité , mes compagnons de voyage s'occupèrent d'abord à les rattraper : ce ne fut pas sans peine. Pendant ce temps je restai seul , oublié sur mon bateau , qui , sans m'en appercevoir , prit insensiblement le large. J'étois porté par le courant de l'eau droit à la mer à un quart de lieue de-là. M. Desfontaine le remarqua le premier , & m'avertit du danger. J'essayai aussitôt de ramer ; mais j'étois si troublé & si mal-adroit à manier les rames , que je serois infailliblement péri , sans le Maure qui se jetta de nouveau à la nage , & me ramena sain & sauf sur le rivage.

Sortis de ce premier embarras , nous cherchâmes où nous pourrions passer la nuit à couvert de la pluie dont nous étions percés. Les portes de Bonne devoient être fermées ; à tout hasard nous cherchâmes à nous acheminer vers cette ville. Nous nous trouvions alors dans un vaste marais entre Bonne & l'ancienne Hippone. Plusieurs ravins très-grossis le traversoient , & l'eau couvroit presque le marais. Nous errâmes pendant près de deux heures au milieu de l'eau , sans trop savoir où nous allions. Nos chevaux très-fatigués s'abattoient à chaque instant , ou se cabroient , effrayés par les éclairs & le tonnerre qui grondoit au-dessus de nos têtes.

Notre parti étoit presque déjà pris d'attendre le jour dans cette position alarmante. Cependant nous marchions toujours, lorsque tout à coup nous entendîmes la voix d'un Arabe. Il nous avertit que si nous avancions encore quatre pas, nous allions périr dans un ruisseau extrêmement grossi; mais ce coquin refusa, pendant plus d'une demi-heure, de nous remettre dans le vrai chemin. Il fallut le payer d'avance, encore étoit-il capable, après avoir reçu notre argent, de nous laisser là, & de s'enfuir: mais il fut de bonne-foi; il nous fit passer un ravin à gué, & nous conduisit jusqu'aux portes de Bonne, où il ne nous fut pas possible d'entrer.

Nous n'eûmes alors d'autre ressource, pour passer le reste de la nuit à couvert, qu'un *fondouk* ou auberge de Maures, hors des portes de la ville, où se rassemble la plus infame canaille. Nous nous y présentâmes; mais nous fûmes dans l'instant accablés d'invectives & de malédictions par les Arabes qui y logeoient. *Les serviteurs de Mahomet*, nous disoient-ils, *ne sont point faits pour loger avec des chiens, enfans de chiens, &c.* Ces injures étoient accompagnées de crachats & de pierres; mais à force de disputer avec eux, & sur-tout de leur offrir de l'argent, ils nous reçurent enfin, & nous conduisirent dans un galetas, où nous trouvâmes pour tout meuble une simple natte. Nous avions grand froid, l'eau découloit de toutes parts de nos

habits, que nous fîmes obligés de garder, n'ayant pas de quoi changer.

Dans ce pitoyable état, nous trouvions encore notre position très-heureuse en comparaison de ce qu'elle auroit pu être, & nous nous livrions à la joie qu'inspire le danger passé. Etendus sur une natte au lieu de lit, avec des habits mouillés pour couverture, la tête appuyée sur la selle de notre cheval, nous espérions, à l'aide d'un petit réchaud de feu que l'on nous avoit donné, goûter un peu de repos; mais le mauvais temps ne nous le permit pas. Une forte pluie, mêlée de grêle, remplit en un instant notre galetas de plus de deux pouces d'eau, qui faisoient soulever notre misérable natte; à chaque coup de tonnerre il se détachoit de notre plafond des placards qui nous tomboient sur le corps. Je croyois que nous resterions ensevelis sous ces ruines au milieu de l'eau qui y entroit de plus en plus. Heureusement il y avoit dans cette chambre, comme dans toutes celles des Arabes, une pièce de bois en travers à quatre pieds d'élévation, en forme de *juchoir*, pour y placer les selles & les harnois des chevaux. Ce fut-là en effet où nous nous *ju-châmes* pour éviter l'eau. A la pointe du jour nous entrâmes dans Bonne, & nous nous rendîmes au comptoir de la Compagnie d'Afrique, où les bons traitemens nous firent oublier toutes nos fatigues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X I I I .

Au même.

IL est bien difficile, mon cher Docteur, de rester long-temps en place dans un pays comme celui-ci, avec le goût de l'observation & de l'Histoire Naturelle. Aussi, à peine étions-nous remis des fatigues de notre dernier voyage, que nous songeâmes à en recommencer un nouveau. On nous avoit beaucoup parlé de certaines eaux bouillantes qui se trouvent à mi-chemin de Constantine, & que l'on nomme dans le pays *les Bains enchantés* (*Hammam meskouteen*): nous formâmes le projet de les visiter; & ayant obtenu du Kaïde de Bonne quatre cavaliers pour nous escorter, nous nous mîmes en route.

Notre première journée fut assez belle, à l'exception de quelques nuages orageux qui percèrent nos habits, mais que le soleil eut assez de force pour sécher. Après avoir traversé la vaste plaine de Bonne, nous nous arrêtâmes aux premières montagnes, où nous trouvâmes, dans les fentes des rochers, plusieurs couches perpendiculaires de *spath pesant*. Nous terminâmes notre première journée à six lieues en avant au milieu de ces montagnes, & nous dressâmes notre tente près d'un

Douare assez considérable. Nous eûmes d'abord quelques insultes à effuyer de la part des Maures, peu accoutumés à voir des Chrétiens; mais la présence de nos cavaliers leur en imposâ. La nuit fut très-orageuse. Toutes ces gorges de montagnes sont habitées par des lions, dont nous entendîmes, jusqu'au point du jour, les affreux rugissemens: mais aucun n'approcha d'assez près pour nous épouvanter.

Le lendemain, après avoir passé une suite de montagnes qui tiennent à l'Atlas, n'ayant d'autre chemin que des rochers très-escarpés, des abîmes profonds, des forêts sombres & désertes, des gorges extrêmement dangereuses, nous descendîmes en pente-douce dans un large vallon où se trouvent les eaux bouillantes. Une vapeur épaisse & noire sort de ces gorges profondes, & vicie au loin l'air des environs. Le terrain calciné & brûlant faisoit, à chaque pas, soulever nos chevaux. La Nature en ce lieu nous parut en convulsion. Au lieu d'une eau pure & limpide, il ne sort du sein de la terre que des eaux brûlantes, roulant le bitume & le soufre. Elles bouillonnent au sommet de petites élévations, d'où elles s'échappent par des ouvertures circulaires d'environ deux pieds de diamètre, tombent en nappe, & forment un petit ruisseau qui coule au bas du vallon, & grossit dans sa course. Nous n'avons pu le suivre que de l'œil à travers d'énormes rochers coupés à pic.

Nous pénétrâmes jusqu'au *Crater* (ce sont les ouvertures circulaires dont je viens de vous parler); nous y recueillîmes de très-belles productions, particulièrement des dépôts calcaires de différentes figures, en étoiles, en champignons, en aiguilles, &c. Ils approchent beaucoup de la *xéolite*, & forment, comme elle, une gelée dans l'acide nitreux: mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peines & de dangers que nous vînmes à bout de les enlever. Outre que nous étions suffoqués par les vapeurs de l'eau, il nous falloit encore éviter bien attentivement d'y tremper les pieds, ou de nous brûler les mains, en enlevant quelques-unes des productions du *crater*. D'ailleurs la terre, creusée & calcinée dans tous ces endroits, peut, à chaque instant, se briser sous les pas du Naturaliste, qui ne sortiroit pas intact d'un bain aussi brûlant. Il faut la fonder avec soin, & n'avancer qu'avec beaucoup de précaution, en évitant de rencontrer l'eau qui découle de toutes parts. Malgré cela, nos mains, nos habits & nos souliers eurent beaucoup à souffrir. Nous recueillîmes de belles stalactites, du soufre & du vitriol natif. Dans les endroits où l'eau bouillonne avec plus de force, le mercure monte jusqu'au 76^e degré. Il baisse à mesure que la surface de l'eau s'élargit, & offre plus de contact à l'air extérieur. L'on rencontre de distance à autre de grosses pyramides en pierres calcaires calcinées, dont la formation se devine

aifément. L'eau jaillissant autrefois à leur sommet & tombant en nappe, a peu à peu miné la terre des environs, & formé ces pyramides naturelles. L'on trouve encore fur plusieurs d'entre elles d'anciens *craters* bouchés, ou presque détruits.

Les Maures viennent prendre les bains dans l'endroit où la chaleur de l'eau est supportable. Ils s'en trouvent bien pour les douleurs de rhumatisme, de goutte, & pour les maladies de la peau. Ces eaux étoient connues des Romains, qui probablement y avoient établi des bains chauds. Nous découvrîmes près de-là une maison romaine très-bien confervée : il n'y manquoit que la couverture.

L'espace qu'occupent ces différentes sources est d'environ douze cens pieds, tant en longueur qu'en largeur. Nous avons été forcés de faire nos observations un peu à la hâte, tant pour ne pas nous laisser surprendre par la nuit dans ce lieu dangereux, que détournés de nos travaux par l'arrivée de plusieurs Arabes indomptés. Ils n'étoient d'abord que trois ou quatre ; mais le nombre augmentoit peu à peu ; & quoique nous leur eussions fait part de nos provisions, ils commençoient déjà à nous tenir des propos insultans. Nous y faisons peu d'attention, mais un de nos *Spahis* ayant entendu le complot qu'ils faisoient de nous attendre dans un défilé très-étroit pour nous voler & nous assassiner, nous montâmes au plus vite à cheval, & nous nous éloignâmes

de ces *bandits*, qui nous accablèrent d'invectives en voyant que nous leur échappions. Nous eûmes passé les gorges dangereuses où ils devoient nous attendre, avant qu'ils eussent eu le temps de s'y attrouper. Ces malheureux vivent dispersés dans les forêts; ils habitent les creux des rochers, d'où ils ne sortent que pour fondre sur le voyageur, le dépouiller & l'affaffiner. Ils n'ont ni troupeaux, ni moissons; les racines, les fruits sauvages sont leur nourriture, quand ils ne peuvent en avoir d'autres des hordes civilisées. Ils portent sur leur figure le caractère de la férocité & de la plus affreuse indigence. Ils sont presque nus; leur teint est olivâtre, leur visage maigre & décharné.

Arrivés au sommet de la plus haute montagne, nous fûmes assaillis par une grêle si abondante & si forte, que nos chevaux refusèrent d'avancer, & nous tinrent dans la même position pendant plus d'une demi-heure. Une pluie très-froide succéda à cet orage, & ne nous quitta point pendant six lieues.

La nuit commençoit à nous gagner; nous avions grand besoin de repos, & sur-tout d'un abri pour nous sécher & nous chauffer. Nous rencontrâmes, sur le penchant de la montagne, en nous détournant un peu, une horde d'Arabes tributaires du Bey de Constantine. Nous nous présentâmes pour passer la nuit sous une de leurs tentes; nous ne pouvions dresser la nôtre, la terre étant par-tout couverte

d'eau. Ils firent d'abord les difficiles, & nous jurèrent qu'ils n'avoient aucune nourriture pour nous & pour nos chevaux : mais quelques coups de bâton administrés à leur chef par les bras nerveux de nos *Spahis*, leur firent bientôt trouver tout ce dont nous avions besoin. Ces soldats sont tellement redoutés par les Arabes tributaires, qu'ils commettent impunément les plus odieuses vexations. Ils ne demandent jamais rien que le bâton ou le sabre à la main.

Il est vrai que c'est, auprès des Arabes, le seul moyen d'obtenir même le nécessaire. L'argent, dont ils sont cependant si avides, a moins d'empire sur eux que les menaces & les coups. Ces mœurs sont si étonnantes, si éloignées des nôtres, j'ose même dire de la Nature, qu'elles sont à peine croyables. J'ai cependant tous les jours occasion de les observer. Pour jouir d'une certaine considération dans l'esprit des Arabes, & en obtenir quelque chose, il faut bien se garder d'employer auprès d'eux ces manières douces & honnêtes des peuples policés, & de leur témoigner de la reconnoissance ou de l'amitié. Ils s'imaginent alors qu'on les craint; ils en deviennent plus fiers, plus impertinens, plus opiniâtres à tout refuser. Si, au contraire, on leur en impose par un extérieur menaçant; si on leur commande en despote; si on les traite, en un mot, comme un vil troupeau d'esclaves; alors dociles &

soumis, ils n'osent rien refuser; ils viennent humblement baiser la main de leur tyran, & traiter de leur seigneur & de leur maître le dernier soldat de la milice turque. Les coups de bâton sont donc un cérémonial nécessaire. Pendant qu'ils s'administrent, les femmes sortent de leurs tentes, & se mettent à hurler d'une manière effrayante; mais les cris ne suspendent point un seul instant le bras du soldat turc. Dès que les nôtres eurent signifié leurs requêtes, l'on nous introduisit sous une tente, & nous ne tardâmes pas à avoir tout ce dont nous avions besoin. Malgré cela, nous étions très-mal à l'aise sous une tente déchirée, & à jour de tous côtés. La pluie, mêlée de grêle & de tonnerre, dura toute la nuit; nous la passâmes dans nos habits mouillés, étendus sur une terre humide & tremblans de froid. Nous étions couchés pêle-mêle avec les hommes & les femmes Arabes, au milieu des vaches, des moutons & des chèvres, qui, trop familiers pour nous, se glissoient adroitement le long de notre dos pour y sécher leur toison. Dans des lits comme les nôtres, l'on n'est point tenté de se livrer aux douceurs du sommeil du matin. Dès l'aube du jour tout fut prêt pour notre départ. Nous glissâmes secrètement quelques pièces de monnoie à nos hôtes, à l'insu de nos *Spahis*, qui les leur auroient enlevées s'ils s'en étoient aperçus.

Nous arrivâmes à *Bonne* sans autre accident que

la grêle & la pluie, qui ne nous quittèrent quē vers le milieu de notre troisième journée. Le chemin que nous suivîmes étoit, en partie, l'ancien chemin romain qui conduisoit d'*Hippone* à *Cirthe*. Nous le retrouvâmes presque entier dans plusieurs endroits, & nous vîmes, de distance à l'autre, des restes d'anciennes maisons bâties en pierres quarrées. Il nous fallut, pendant plusieurs lieues, gravir contre des montagnes si escarpées, que nos chevaux avoient peine à s'y tenir. Le sol étoit très-pierreux & fort inégal : des chevaux ferrés n'auroient jamais pu s'en tirer ; mais les Arabes ne connoissent point cet usage. Un autre passage, plus dangereux encore, est celui de la *Seïboufe*, que nous fîmes obligés de traverser cinq à six fois à gué. Quand elle coule entre les montagnes, son lit est plein de très-gros cailloux ronds, sur lesquels les chevaux ne placent qu'un pied chancelant. Les nôtres avoient quelquefois de l'eau jusques par-dessus la selle. Dans l'hiver, quand cette rivière est grosse, il y périt beaucoup de monde. Les Romains y avoient bâti plusieurs ponts, mais ils ont tous été détruits par les Arabes : on n'en retrouve que les ruines.

Peu de jours après notre retour à *Bonne*, M. Desfontaine s'embarqua pour Marseille. Je ne le vis partir qu'avec un très-grand regret ; mais l'espoir d'avoir acquis un ami aussi précieux, adoucit le chagrin de m'en voir si-tôt séparé. J'attends, pour
continuer

continuer mes courses, que le temps soit moins pluvieux. Les pluies d'automne vont ranimer la végétation, & nous faire jouir, dès le mois de janvier, de toutes les douceurs du printemps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

Au même.

IL est bien juste, mon cher Docteur, après vous avoir promené depuis si long-temps au milieu des déserts, des montagnes, des ruines & des villes de la Numidie, de vous conduire à la capitale; mais je vous préviens qu'en partant d'*Hippone*, quand nous aurons traversé la vaste plaine de *Bonne*, il nous faudra entrer dans des montagnes très-escarpées & très-hautes; nous rencontrerons peut-être les Arabes *Ly-Aishah*, qui habitent les gorges d'*Artyah*. Passons vite, & ne nous arrêtons pas long-temps avec eux. La plupart sont indomptés; malgré notre escorte & nos armes, si nous leur donnions le temps de se réunir, nous serions perdus. La nuit arrive; il faut nécessairement que nous couchions au milieu de ces rochers. Voilà, dites-vous, des forêts bien noires, des gorges bien profondes, & une solitude

fort triste; j'en conviens, & même nous devons nous attendre à recevoir cette nuit la visite de sa *majesté*.

L'aurore paroît, plions notre tente, & partons. Quel magnifique spectacle! l'horizon se dore des premiers rayons du soleil; déjà le jour a frappé le sommet de cette montagne, tandis que le voile de la nuit couvre encore la plaine. Vous vous arrêtez étonné! Je vous comprends. Un grand chemin, &, qui plus est, un grand chemin romain au milieu de ces rochers! Il n'y a point à en douter, c'étoit celui qui conduisoit d'Hyppone à Cirthe. Nous le retrouverons de distance à autre jusqu'à Constantine; mais voyons des restes plus frappans encore. A deux lieues des *Hamman-meskouteen*, nous trouverons des ruines considérables sur une éminence. Ce lieu porte aujourd'hui le nom d'*Annonay*. Au milieu de ces débris il existe un petit bâtiment carré très-bien conservé. Une croix figurée au-dessus de la porte indique qu'il a probablement servi de chapelle aux Chrétiens. Voici une inscription que l'on trouve parmi ces ruines :

M E M M I
V S M. F.
P R U D E N S
V. A N. X V.

Je ne vous engage pas à vous détourner de nouveau de sept lieues pour visiter *Alleegah*, autre ville

absolument ruinée, qui étoit située sur le bord occidental d'une rivière qui porte son nom : encore moins irons-nous presque jusqu'à la rivière *Serf* pour y trouver, sous le nom de *seniore*, un énorme monceau de pierres, quelques pans de murailles, & à quelque distance une grande tour, dont il est difficile de deviner l'origine. D'ailleurs nous ne pourrions pas, avant la nuit, quitter ces lieux extrêmement dangereux par le grand nombre de bêtes féroces qui remplissent les forêts voisines. Elles sont si nombreuses, que les *Girfah*, nation considérable qui reste dans les environs, n'osent fréquenter ces quartiers, malgré la bonté des pâturages. Allons plutôt chez les *Welled - Braham*. Ce pays est plus habité & moins couvert de forêts. Passons encore cette nuit dans les montagnes ; je vous promets pour demain une nature moins sauvage.

Dites-moi, mon cher Docteur, à la vue des nombreux troupeaux qui descendent de ces collines éloignées, & qui s'étendent encore très au loin dans la plaine ; à l'aspect de ces riches moissons, de ces immenses & fertiles pâturages, ne vous appercevez-vous pas que vous approchez d'une grande ville ? Reconnoissez-vous ici l'*ancien grenier des Romains* (1) ?

(1) L'Afrique, devenue province Romaine, étoit appelée le *grenier des Romains*, à cause des moissons abondantes que l'on y recueilloit tous les ans.

Voyez sur notre gauche ce nombreux *Douare*. Plus de deux cens tentes le composent. Les Arabes y font tous cultivateurs ou bergers au service du Bey de *Constantine*. Comme ils ont un air d'opulence en comparaison de ces malheureux que nous avons rencontrés chez les *Ly-Aïshah* ! Nous sommes assurés d'en être bien traités. Enfin je l'apperçois sur le sommet de cette montagne ! Je te salue, patrie de Jugurtha & de Masinissa ; je te salue, ville à jamais célèbre par l'ancienneté de ton origine, par les Rois que tu as renfermés dans ton sein, par tes longues guerres avec Rome & Carthage. Mais quelle étonnante révolution t'arrache au pouvoir des Romains, & te rend l'esclave d'une secte nouvelle ! Le Calife est dans tes murs, & y règne en despote ; tu abandonnes la religion du Christ, pour suivre celle d'un imposteur ; & quoique l'Arabe, ton vainqueur, soit à son tour vaincu par le Turc, tu ne cesses point, malgré cela, d'avoir Mahomet pour Prophète.

Avant d'approcher plus près de la ville, arrêtons-nous un instant : ne vous attendez pas à y faire une entrée triomphante. Les injures, les imprécations, les crachats, & même les coups de pierres vont pleuvoir sur nous. Il est vrai que le Bey, dès qu'il est instruit de l'arrivée des étrangers, leur donne des *Chiaoux* pour les défendre des insultes de la populace. Mais cette canaille est si insolente, que, malgré les coups de bâton qui lui tombent de

toutes parts sur la tête & sur les épaules, nous n'aurons pas moins beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au palais du Bey. Ne croyez pas que nous ayons audience en arrivant. Le Bey nous fera donner un logement où nous resterons sans sortir pendant trois, quatre jours, & peut-être davantage, jusqu'à ce qu'il plaise à son Eminence de nous permettre de paroître devant elle. Ainsi, tandis que nous jouissons encore de notre liberté, profitons-en pour parcourir les dehors de la ville, & en observer la situation.

A la vue de ces ruines, de ces pans de murs renversés, de ces restes de citernes & d'aqueducs qui s'étendent au loin dans cette plaine au *sud-ouest*, ne vous paroît-il pas évident que l'ancienne *Cirthe* étoit beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui? C'est ici le seul côté par lequel on puisse entrer dans la ville, le reste de la montagne est un précipice affreux qui a plus de 200 toises en hauteur. Au bas coule le fleuve *Sufegmar*, ou le *Rummel*, que les Anciens appelloient *Ampfagsz*. En avançant de quelques pas vers l'*est*, nous verrons le *Rummel* fortir de son canal souterrain, & former une grande cascade, au-dessus de laquelle se trouve la partie la plus élevée de la ville. C'est de-là que l'on précipite encore aujourd'hui les criminels comme on le faisoit autrefois (1). Au moyen d'un escalier taillé dans le

(1) J. Léon, L. V, pag. 211,

roc, l'on descend jusqu'au bas de la rivière, & l'on se trouve sous une voûte naturelle, où les femmes se placent pour laver leur linge sans être vues : mais elles sont souvent bien épouvantées par l'apparition de petites tortues, qu'elles prennent pour des esprits malins.

Ainsi Constantine, défendue par son assiette, l'est encore par de bonnes murailles de pierres noires, & par une forte garnison turque, qui loge dans les débris d'un grand & ancien bâtiment, orné de quelques restes de très-belle architecture. Les portes de la ville, bâties en pierres rougeâtres, presque aussi fines que le marbre, & sculptées avec beaucoup de goût, s'annoncent également pour être l'ouvrage des anciens maîtres du monde.

Mais l'objet le plus frappant est un pont très-bien conservé, dont les arches, les galeries & les colonnes étoient ornées de guirlandes, de festons, de têtes de bœufs & de caducées. Entre deux arches est une femme en bas-relief, dont les pieds posent sur deux éléphants qui ont leurs trompes entrelacées. Cette femme n'a d'autre coëffure que ses cheveux, qui paroissent bouclés ; une grande coquille est au-dessus de sa tête. Elle relève ses jupes de la main droite, & jette sur la ville un regard moqueur. A quelque distance de ce pont l'on rencontre un très-bel arc de triomphe assez bien conservé, & d'autres monumens à demi-ruinés, restes précieux du pouvoir

& de la magnificence des Romains. L'arc de triomphe se nomme *Cassir Goulah* ou *le château du Géant*. Il est composé de trois arches, dont les bordures & les frises sont ornées de fleurs, de faisceaux d'armes, & de plusieurs autres figures. Les pilastres, ainsi que les colonnes qui soutenoient le fronton, sont dans l'ordre Corinthien. L'intérieur de la ville n'a rien de remarquable. Les rues sont étroites & malpropres, les maisons basses & sans fenêtres. Les écuries du Bey vous intéresseront ; c'est-là où vous verrez, quoiqu'un peu dégénérés, l'élite de ces beaux chevaux barbes, que les anciens Numides montoient sans selle & sans bride. Les Arabes se servent encore de ces chevaux avec beaucoup d'adresse, mais ils ont une selle & des éperons. Leur selle est une espèce de siège avec un dossier, & en avant un appui très-exhaussé ; leurs étriers ont la forme d'un foulier tronqué, & leur éperon est une longue fiche de fer, qui tient à l'étrier, & qu'ils font glisser le long du ventre de leurs chevaux. Il en est cependant qui ont conservé l'ancien usage des Numides.

Le palais du Bey diffère peu d'une maison particulière. Il est beaucoup plus grand : l'intérieur de ses appartemens est orné de fusils, de pistolets, de selles de cheval ; c'est le luxe du pays. En pénétrant dans les premières salles, l'on rencontre tous ceux qui attendent audience du Bey ; dans

d'autres est une foule de jeunes esclaves de dix à douze ans, d'une très-grande beauté, vêtus avec beaucoup d'élégance & de propreté. Ils font partie du ferrail du Bey. Ensuite viennent les esclaves qui, bien différens de ceux d'Alger, jouissent ici d'un très-grand crédit, se font craindre, & tiennent le second rang à cette Cour. Les *Chiaoux* occupent le premier. Leurs fonctions consistent à exécuter les ordres du Despote, & sur-tout à faire sauter les têtes proscrites.

Le Bey régnant est un très-bel homme, d'un abord gracieux & facile. Il ne passe pas pour cruel, quoiqu'il ait déjà fait abattre bien des têtes. Il a de la finesse, de la politique, beaucoup d'avidité pour les richesses; malgré cela, il est grand & généreux selon les circonstances. J'ai vu à *Bonne*, il y a deux mois, un Chirurgien Napolitain qui avoit été son esclave. Le Bey avoit au nez un cancer vénérien, que ce Chirurgien eut le bonheur de guérir; ce Souverain en fut si reconnoissant, qu'il lui donna la liberté, & le retint à sa Cour par des bienfaits multipliés. Au bout de quelques années, ce Chirurgien témoigna un vif desir de revoir sa patrie: *Tu es libre*, lui dit le Bey, *mais ce projet me fait la plus grande peine; au moins promets-moi de revenir dans un an: amène avec toi ta femme, tes enfans, toute ta famille. Ils seront tous mes amis.* Le Chirurgien lui donna sa parole qu'il reviendrait. Le

Bey le combla de nouveaux présens, accorda en sa faveur la liberté à deux esclaves Italiens, afin qu'ils le servissent en route, le recommanda comme son fils à la Compagnie d'Afrique, & lui dit, en l'embrassant, les yeux mouillés de larmes : *Va revoir ta famille, va revoir ton Souverain, & dis-lui que c'est ainsi que tu as été traité par un Prince barbare.*

Les environs de Constantine sont de la plus grande fertilité; la terre y est assez bien cultivée, excepté les collines qui s'étendent au midi, où personne n'ose habiter, à cause des excursions fréquentes des Arabes du désert : mais lorsque du haut de la ville la vue se porte du côté du nord, l'on a pour perspective un paysage magnifique formé par un grand nombre de vallées, de collines, de rivières & de prairies : à l'est, la vue est bornée par une chaîne de rochers qui dominant la ville, & en raccourcissent l'horizon.

Les autres villes de la Numidie sont bien peu considérables. Il y a beaucoup plus de ruines que d'habitations; & il est aisé de juger, d'après ces monumens antiques si multipliés, combien la Numidie a été peuplée autrefois. Dans certains endroits, les villes étoient aussi proche les unes des autres, que les villages en France, il est bien à regretter qu'un pays aussi fertile & aussi beau reste sans culture, tandis que nous nous disputons en Europe une lande stérile, j'ai connu un chef Arabe qui, pour une

jument, avoit cédé au Bey de Constantine près de dix lieues carrées de terre cultivée.

A l'ouest de Constantine, vers le désert de Saara, l'on rencontre *Gala*, ville forte, bien bâtie. Un Prince, nommé *Boigis*, d'une très-ancienne famille Arabe, y commande avec une autorité absolue, indépendante de la domination des Turcs. Enfoncé dans l'Atlas, défendu par sa position, par de bonnes troupes, & par son propre courage, il vit tranquille dans ses États, qu'il gouverne avec modération. Ses sujets sont heureux. Leurs mœurs, semblables à celles de leurs chefs, sont douces & pacifiques. Ils sont riches en troupeaux & en blés, & ne craignent pas de se les voir enlever. Le prince *Boigis* est fort lié avec le Bey de Constantine, qu'il va voir de temps en temps. Il est d'autant plus respecté, qu'on le croit de la famille de Mahomet. Il a eu quelques rapports avec les Chrétiens; jamais il ne leur a été contraire. Il les estime & les protège.

Bugie, sur la côte, à trente lieues d'Alger, est une assez grande ville, bâtie sur les ruines d'une autre beaucoup plus grande. Il y a trois châteaux pour la défense de cette ville, un qui la domine, & deux autres au bas de la montagne. Dans les environs de *Bugie*, l'on exploite des mines de fer assez considérables, avec lesquelles les habitans font des focs de charrues, des instrumens de labour, & d'autres ustensiles à leur usage. Les *Arabes-Bédouins* apportent

sur cette place beaucoup d'huile & de cire que l'on vend aux Européens : mais ces Arabes sont si peu traitables, qu'il est rare que ce commerce se fasse sans quelque cruauté de leur part. Ils donnent presque la loi à la garnison turque. La rivière *Nasava* coule à l'est de la ville, où elle se jette dans la mer. Elle prend sa source à *Jibbel-Deera*, se grossit considérablement par plusieurs ruisseaux qu'elle reçoit dans sa route, qu'elle continue le long du mont *Jurjura*.

Entre le *Collo* & la ville de *Bonne* l'on rencontre *Stora*, où il y a un assez bon mouillage. L'on croit que c'est l'ancienne *Ruscada*. Cette ville offre quelques antiquités ; mais il est très-dangereux d'y aborder ; les habitans en sont cruels & féroces. Néanmoins avec des précautions & à force d'argent, on les rend un peu plus traitables.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X V.

Au même.

JE conçois actuellement, mon cher Docteur, comment le matelot, en sûreté dans le port, oublie les dangers qu'il a courus, & n'aspire qu'au moment de remettre à la voile. J'ai été témoin, il y a quelque temps, d'une tempête affreuse dont les ravages se font fait sentir dans une grande partie de la Méditerranée. La mer étoit si grosse, que la *Calle* étoit presque couverte par les vagues. Tantôt brisées contre les rochers, elles retomboient en pluie; tantôt en forme d'écume blanchâtre, elles inondoient la place, & emportoient, en se retirant, des murs, des baraques, des masses de rochers; d'autres fois elles se précipitoient avec un bruit effroyable dans les cavités souterraines de notre malheureuse presqu'île, tellement que nous n'attendions que l'instant de la voir tout-à-fait engloutie sous les ondes. La pluie, la grêle & le tonnerre ajoutoient encore à l'horreur de notre situation. Deux bâtimens se trouvoient alors dans le port. Tous deux périrent, mais les équipages se sauvèrent. Un autre bâtiment, parti peu auparavant, fut jetté sur les côtes de Sardaigne, où il périt avec le Capitaine & plusieurs matelots.

A la vue de cette mer en fureur, je faisois le vœu bien sincère de ne m'embarquer que pour repasser en France, & de renoncer pour la vie aux voyages d'outre-mer. Le calme renaît. Huit jours après, oubliant la saison & le danger, je m'embarque pour l'île de Tabarque avec M. Peyron, Agent de la Compagnie dans cette île. Notre traversée fut des plus heureuses. Nous côtoyâmes la terre presque toujours à une portée de fusil. Je ne connois point de navigation plus réjouissante. Tantôt d'énormes rochers se précipitent dans les ondes en grande masse, tantôt les vagues fillonnent paisiblement sur un sable plus blanc que la neige : ailleurs elles creusent des grottes profondes, où, mugissant avec fureur pendant l'hiver, elles forment, dans la belle saison, des bains très-agréables d'une eau limpide & tranquille. Ici la vue se porte sur de vastes prairies embellies par la verdure & les fleurs : là, des côteaux couverts de bois viennent à la suite de rochers pelés & brûlans. La scène, à chaque instant, change de décoration, & l'imagination suit avec rapidité la variété du spectacle ; elle passe brusquement de l'effroi à la gaieté, de l'horreur au plaisir : tantôt des rochers coupés à pic, où dont les pointes sont à peine visibles à la surface de l'eau, offrent l'effrayant tableau d'un navire échoué parmi ces dangereux écueils ; tantôt la vue d'un gazon fleuri, d'une anse paisible, fait oublier les fatigues d'une mer orageuse, &

promet un repos dont on croit déjà ressentir les douceurs.

Tel a été le spectacle dont j'ai joui en partie depuis la Calle jusqu'à la Tabarque; & si quelque chose pouvoit jeter du sombre sur le tableau varié que j'avois sous les yeux, ce n'étoit que l'idée de la férocité des peuples qui habitent ces côtes. Comme dans l'île de Calypso, aucun navigateur ne peut approcher de ces parages sans être la victime de la barbarie des Maures. Quand la mer est en furie, que les vents déchainés soulèvent les flots & multiplient les naufrages, c'est alors que ces peuples se rendent en foule sur le rivage, non pour secourir le pilote épuisé qui dispute encore aux vagues le reste de sa malheureuse existence, mais pour profiter de ses dépouilles, & massacrer sans pitié celui qui déjà se réjouissoit d'avoir échappé à la fureur des éléments. Cruauté inouïe, & qui fait du barbare Africain le monstre le plus odieux de la Nature! Aussi les bâtimens que la tempête pousse vers les côtes de Barbarie, oublie en quelque sorte, à la vue de cette terre de sang, les dangers d'une mer irritée. Ils aiment souvent mieux se confier à la fureur des vagues qu'à l'humanité de leurs semblables. De tous ceux qui ont échoué sur ces côtes, très-peu ont eu le bonheur d'échapper.

Le premier objet intéressant qui frappa mes regards, fut, à quelques portées de fusil dans les

terrés, un amas de rochers, au milieu d'une plaine, dont la réunion forme une montagne ronde, appelée en effet par les Provençaux qui fréquentent ces côtes, *Monte rondo*. C'est en ce lieu qu'étoit bâti *Tagaste*, patrie de S. Augustin. Il n'en existe plus que quelques misérables ruines sur le penchant de cette monticule, & quantité d'oliviers. Ces débris, situés au milieu du pays des *Nadis*, ne peuvent être visités sans de grands dangers.

Après *Tagaste* nous navigâmes en face du *cap de l'Aigue* (le cap de l'Eau), ainsi nommé parce que l'on y trouve une source de très-bonne eau, à laquelle plusieurs navigateurs ont eu souvent recours.

Ensuite vint le *cap Roux*. La couleur des rochers qui se présentent à sa pointe, lui ont fait donner ce nom par les Provençaux.

Le *cap des Gallines* (cap des Poules) que nous doublâmes, reçut ce nom, parce que les Maures y vendirent souvent des poules aux Corailleurs. Cependant ceux-ci eurent à s'en plaindre. Un jour qu'ils étoient mouillés avec leurs bateaux dans ce lieu, les Maures les pressèrent vivement de rester à terre, & d'y passer la nuit. Les Corailleurs s'y refusèrent prudemment, & remontèrent sur leurs bateaux; les Maures, irrités de ce refus, leur lâchèrent plusieurs coups de fusils, dont heureusement personne ne fut blessé.

L'île de *Tabarque*, éloignée de la terre-ferme

d'environ cinq à six cens pas , peut avoir une demi-lieue de circonférence. L'on avoit, depuis quelque temps, formé, par des jettées abondantes, un passage que l'on traversoit à pied sec dans un temps calme, & à cheval, quand la mer étoit un peu agitée. Un orage violent arrivé quelques jours avant mon voyage, avoit détruit cette digue de communication.

Tabarque est un rocher très-élevé, coupé à pic du côté de la pleine mer, & descendant en pente douce en face de la terre-ferme. Les maisons étoient bâties sur le penchant de cette colline. De-là la vue, se portant sur les côtes opposées, étoit réjouie par un aspect des plus agréables : des côteaux fertiles & rians, une belle prairie coupée par plusieurs petits ruisseaux, des maisons en amphithéâtre, la beauté du ciel, la fertilité du climat, telle étoit la perspective & l'heureuse position des anciens Tabarquains.

Cette île fut prise par Charles-Quint, lorsqu'il porta la guerre en Barbarie avec tant de succès. Il en trouva la situation propre à mettre une garnison à l'abri des insultes du soldat barbaresque, & d'un grand secours pour les excursions sur ces côtes. D'après ces vues, il fit environner Tabarque de très-bonnes fortifications, & fit bâtir un château considérable sur la partie la plus élevée de l'île. Il céda ensuite ces possessions à un nommé *Doria*, noble Génois, lesquelles, par succession de temps, tombèrent

ombèrent enfin entre les mains de la noble famille des *Lomellini* de Gènes.

Tabarque s'étoit peuplée de plusieurs familles Génoises, qui faisoient, avec les Maures, le même commerce que fait aujourd'hui la Compagnie royale d'Afrique. L'on y bâtit nombre de maisons ornées de beaux jardins. La bonté du climat dédommageoit les nouveaux colons de l'éloignement de leur patrie. Tabarque devint celle de leurs enfans & de leur postérité. Tout alla très-bien jusqu'en 1743, que les Tabarquains se rendirent d'eux-mêmes au Bey de Tunis. Il n'est pas aisé d'assigner le vrai motif de cette action. Les uns prétendent que l'île manquoit, depuis quelque temps, de provisions, par la négligence des *Lomellini*; d'autres disent qu'il étoit question de céder cette place à la Compagnie d'Afrique, & que les Tabarquains préférèrent appartenir à Tunis plutôt qu'à la France.

Quoi qu'il en soit, le Bey de Tunis, en possession de l'île, en fit démolir les remparts & les fortifications, ainsi que les maisons. Il ne conserva que le château, où il plaça une garnison turque d'environ trois cens hommes. Les habitans, hommes, femmes, enfans, furent tous conduits en esclavage à Tunis, sans épargner les principaux de l'île, auteurs de la trahison, & qui espéroient une autre récompense de leur crime.

Depuis long-temps le Bey de Tunis vouloit faire

bâtir un château en terre - ferme qui puisse battre celui de l'île. L'on s'y étoit toujours opposé, & il n'avoit pu en bâtir un que derrière une colline, hors de la portée du canon de l'île. Il est encore aujourd'hui habité par une centaine de soldats Arabes. Le Bey profita de la circonstance pour exécuter son premier projet. Il fit construire en terre-ferme un second château qui domine celui de l'île. Il y plaça des soldats Turcs; mais ce château est bien inférieur à celui de Tabarque pour la force & la solidité.

L'on ne voit plus aujourd'hui dans l'île de Tabarque que le château où résident les soldats Turcs, des restes considérables de remparts & de fortifications, des maisons en ruines, beaucoup de citernes, &c. Le Bey de Tunis, par un traité particulier, a permis à la Compagnie d'Afrique d'y avoir un Agent pour diriger, sur ces côtes, la pêche du corail. Il faut autant de philosophie & de prudence qu'en a M. Peyron pour vivre seul & tranquille au milieu de ces ruines, parmi quelques Maures & une soldatesque Turque très-insolente. Il ne faudroit pas juger des Turcs du Levant par ceux que l'on rencontre en Barbarie. L'on écume ordinairement la Turquie pour faire des émigrations en Afrique, à la demande du Dey d'Alger & du Bey de Tunis, auxquels le Grand-Seigneur permet de temps en temps des levées dans ses Etats.

Aucun Chrétien n'ose approcher des châteaux gardés par les Turcs. Ils craignent toujours quelque trahison, & tout examen leur est suspect. J'ai vu, tandis que j'étois à Tabarque, l'Aga faire appliquer cinq cens coups de bâton au soldat de faction pour avoir laissé entrer dans le château deux Chrétiens nouvellement arrivés, & qui ignoroient l'usage du pays. Peu auparavant un matelot avoit été poursuivi à coups de pierres & de bâton pour avoir dirigé sa promenade un peu trop près du château. Ce château, ainsi que les deux de terre-ferme, furent tout-à-fait dépeuplés par la peste qui y régna l'année dernière 1784.

Le rocher de Tabarque est un grès grossier, jaunâtre, offrant dans ses fissures beaucoup de fer & d'ochre rouge. Sa forme est en grandes masses, sans ordre, sans direction : les fentes sont très-irrégulières : elles forment souvent dans le gré, ainsi que dans les couches argileuses, des divisions presque cubiques qui paroissent comme autant de pierres réunies par un ciment ferrugineux. J'ai fait la même observation dans les environs de la Calle, & dans plusieurs autres endroits le long des côtes de la Barbarie. Ces grès, ainsi divisés, paroissent, au premier coup-d'œil, d'anciennes murailles bâties par les mains des hommes. C'est, à ce que je crois, de semblables murs que l'Abbé *Alberto Fortis* dit avoir observé en Dalmatie, & qu'il a fait graver

sous la dénomination de *filoni finili a muraglie in riva del mare sotto rogoniza* (1).

Ce rocher est appuyé sur une argile sèche, fissile, légèrement calcaire, contenant beaucoup de sable, & formant, dans plusieurs endroits, des masses dures, écailleuses à leur superficie. L'île est presque par-tout recouverte d'une couche épaisse de terre végétale, très-bonne pour la culture, mais en friche par la paresse des soldats Turcs qui habitent le château.

Le lendemain de mon arrivée, je passai en terre-ferme pour y examiner de vieilles bâtisses, & les restes d'une ville très-ancienne, nommée *Tabarcarca*. D'après mes observations, elle devoit avoir près d'une lieue de circonférence, bâtie sur les bords de la mer, partie en plaine, partie sur les collines environnantes. Il n'y existe plus que des vieux murs à moitié détruits, quelques morceaux de colonnes renversées, & grand nombre de cisternes de la forme de celles que l'on voit encore aux ruines de Carthage, d'Hippone, & autres villes anciennes de la Barbarie. Au milieu de ces débris est placé le château de terre-ferme, bâti par le Bey de Tunis après la prise de Tabarque. Il est défendu par une centaine de soldats Turcs. La *Zaine*, rivière assez considérable, baignoit les murs de *Tabarcarca*.

(1) Viaggio in Dalmazia, vol. 2, page 100.

Quelques jours après, en parcourant les sites agréables de ce lieu, je descendis derrière les collines de l'ancienne Tabarca. Errant à l'aventure parmi des rochers couverts de broussailles, je me trouvai à la fin dans un vallon dont la beauté & la situation m'enchantèrent. Une eau fraîche, fortie d'une roche vive, couloit entre les pierres & le sable. Les bords de ce ruisseau étoient, de chaque côté, ornés d'une haie de lauriers-roses, qui formoient, au-dessus de l'eau, une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Quoiqu'à la mi-janvier, la terre étoit couverte d'un gazon naissant. Quantité d'une très-belle espèce de *Cacalia* en fleurs me parfumoient par leur suave odeur. Ce vallon formoit plusieurs détours parmi les monticules, & conduisoit à une vaste plaine, environnée de collines dont l'aspect étoit fort réjouissant. Je ne pouvois me lasser de parcourir un aussi beau lieu, & je regrettois vivement de le voir sans habitans.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Quelques masses, quantité de débris de pierres taillées me prouvèrent que jadis des peuples policés y avoient fait leur demeure. Ce qui me frappa le plus, & ce qui me parut difficile à expliquer, ce fut des rochers dans l'intérieur desquels l'on avoit creusé, à la pointe du ciseau, plusieurs petites chambrettes d'environ quatre pieds carrés en tous sens. L'ouverture de deux pieds carrés ressemble à celle d'une

fenêtre avec des embrasures. Dans la muraille du fond est une niche de près de deux pouces d'enfoncement, d'un pied de haut sur six pouces de large. Ces ouvertures, que je trouvai au nombre de cinq à six, sont toutes placées au haut des rochers, quelques-unes dans des endroits de difficile accès. Je cherchai inutilement à deviner quel pouvoit en avoir été l'usage. Rien ne vint au secours de mes conjectures. L'intérieur avoit une couleur sombre, presque noire. Etoit-ce des tombeaux? leur peu de profondeur & leur forme carrée s'opposent à cette idée. Des magasins, des lieux cachés, des retraites de solitaires? je ne peux vous l'affirmer; mais j'ai observé que l'ouverture est disposée de manière à être exactement fermée par une pierre carrée, qu'il est facile de dérober aux regards par des monceaux de terre ou de broussailles. La nature de ces rochers est d'un grès grossier à bâtir, & très-difficile à entamer.

Quel dommage que les idées agréables & gaies qu'excitoit en moi la vue d'une aussi belle nature, eussent été attristées par l'affreux tableau des ravages que la peste de 1784 & 1785 avoit faits dans ce lieu, & par tout le royaume de Tunis. Je rencontrais de distance en distance des tentes abandonnées, d'excellentes terres en friche, faute de bras pour les cultiver; la nation nombreuse des *Ouled'amours* réduite à trois ou quatre tentes, la garnison des

trois châteaux entièrement ruinée, à l'exception de cinq à six soldats.

La saison n'étoit point favorable pour herborifer; j'observai cependant que toutes ces collines étoient couvertes des mêmes arbrisseaux que celles des environs de la Calle, c'est-à-dire, de bruyères, de lièges, de chênes-verds, de genêts, de cistes, d'arboisiers, de lentisques, de filaria, de quelques palmiers stériles, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVI.

Au même.

QUOIQUE nous ne soyons encore, mon cher Docteur, qu'au commencement de février, la végétation se développe avec tant de beauté, qu'elle me promet, pour le printemps prochain, de bien grandes jouissances. J'ai déjà fait plusieurs courses fructueuses. Aly-Bey m'en a fourni l'occasion & les moyens. Il étoit, depuis près d'un an, privé de ses femmes & de ses enfans, que le Bey de Constantine gardoit en otage jusqu'à ce que ce Chef lui eût payé environ 30000 piastrès qu'il lui avoit promises pour avoir la libre possession du pays à la place de son frère El-Bey. Cette somme ayant été acquittée,

le Bey de Constantine a renvoyé au chef de la Mazoule ses femmes & ses enfans. Il invita le Gouverneur de la Calle (1) à venir partager sa joie. Je fus aussi de la fête. Nous partîmes avec un certain nombre de soldats pour nous escorter, & de domestiques pour nous servir.

Aly-Bey, instruit de notre arrivée, vint à notre rencontre jusqu'au bois de Freje, à une petite lieue de son jardin. Il étoit accompagné d'une centaine de

(1) M. Amalric, Gouverneur de la Calle, a eu pour moi, pendant mon séjour en ce Comptoir, tant de complaisance & de bonté, que je lui suis redevable de la sûreté & des adouciffemens que j'ai éprouvés dans la plupart de mes courses. Je trouvois à mon retour un repos très-agréable dans sa société & dans l'amitié dont il a bien voulu m'honorer. Je ne dois pas moins de reconnoissance à la plupart des autres Officiers de ce Comptoir pour leur honnêteté & leur zèle à m'obliger. M. de Cindrieux, qui occupoit la première place après le Gouverneur, m'a souvent fait oublier, par la douceur, l'aménité de ses mœurs, par ses connoissances & ses lumières, que j'habitois un pays barbare. C'est à lui à qui je dois les détails que j'ai donnés sur le commerce de la Compagnie. M. Gay, premier Chirurgien à la Calle, m'a très-souvent accompagné dans mes herborisations aux environs de ce Comptoir, & a bien voulu me communiquer ses recherches & ses observations en Histoire Naturelle. Il a quitté la Calle, au grand regret de ses habitans, pour remplir la place de premier Médecin du Bey de Constantine.

ses cavaliers, & d'une troupe de Musiciens Maures qui avoient, pour instrumens, quelques mauvais tambours, & des espèces de fifres. D'aussi loin qu'ils nous apperçurent, ils nous régalerent d'une musique très-monotone, répétant sans cesse le même air. D'un autre côté, les cavaliers Maures firent faire mille caracolles à leurs chevaux, courant, bride abattue, à travers les broussailles, se poursuivant à coups de fusils avec beaucoup de confusion, en poussant des cris aigus & menaçans. C'étoit l'image d'un de leurs combats. Ce spectacle offroit, au milieu de cette forêt, un tableau tout-à-fait pittoresque. Les cris confus, répétés de toutes parts, le feu continuel, le hennissement des chevaux, la figure, l'accoutrement des Maures, tout peignoit à mes yeux une nation sauvage & guerrière.

Nous arrivâmes au milieu de ces évolutions, au jardin d'Aly-Bey; il étoit orné de beaucoup d'arbres fruitiers, & d'une foule de limons, de bergamottes, d'orangers & de citronniers, dont les fruits nombreux & dorés étaloient à nos yeux tout le faste du jardin des Hespérides. Nous dressâmes nos tentes en ce lieu; peu après Aly-Bey nous envoya d'abondans *courcoucons*. Nous le régâlâmes à notre tour de café & de fruits secs de Provence. Le lendemain je quittai mes compagnons de voyage pour courir le pays avec quatre cavaliers qu'Aly-Bey me donna pour escorte.

Je m'arrêtai d'abord chez les *Zulmis*, nation d'Aly-Bey. Je contournai les bords d'un grand lac, peu distant du jardin de ce Chef, où je fis tuer plusieurs jolis oiseaux aquatiques, différentes espèces de courlis, de canards sauvages, la poule de riz, &c. La Botanique ne fut point oubliée. Quelques belles espèces de *cyperus*, des renoncules, des anémones, des liliacées furent le fruit de mes recherches. En m'avancé chez les *Zulmis*, je rencontrai des berceaux magnifiques de *clematis cirrhosa* qui formoient, au-dessus des vallons humides où ils croissent, des guirlandes de fleurs très-agréables à la vue. Le *spergula arvensis*, l'*antirrhinum reflexum* se trouvoient par-tout. Les *orchis*, les *serapias*, les *elléborines* commençoient à paroître. Ce pays est très-varié. Les plaines y sont fertiles, assez bien cultivées. Les collines sablonneuses & couvertes de cistes, de lentisques, de chênes-verds, de bruyères & de lièges. Il y a, dans les vallons, de très-bons pâturages où paissent de nombreux troupeaux.

M'étant avancé jusques chez les *Merdafs*, nation nombreuse, mais soumise au Bey de Constantine, j'observai, dans les premières montagnes qui terminent la vaste plaine de la Mazoule, des eaux tièdes, dans lesquelles les Maures viennent se baigner. Je n'ai trouvé à ces eaux qu'un goût fade, sans âpreté, sans acidité. Les ayant éprouvées à une décoction de noix de galles, leur couleur limpide n'en fut

nullement altérée. Elles déposent cependant un sédiment ochracé jaune. L'endroit où elles fourcent plus fortement, est, au pied d'une montagne, dans un sable noirâtre & ochreux. Ces eaux ont abandonné leur ancien lit, que j'ai retrouvé à mi-côte de la montagne, avec beaucoup de pyrites martiales enclavées dans des masses de grès, à travers lesquelles ces eaux ont coulé autrefois. En revenant je faillis périr au milieu d'un marais très-boueux, dans lequel mon cheval s'enfonçoit jusqu'au ventre. Heureusement que quelques Arabes du pays m'indiquèrent les endroits les moins dangereux. Sorti de-là, il me fallut ensuite chercher un passage à gué dans un des bras de la rivière de *Ma-Fragg* (1), qui a son embouchure dans la mer, à quatre lieues est de Bonne, où elle se nomme plus vulgairement la rivière des *Seibafs*, parce que cette nation en habite les bords. Je restai plus de trois heures à côtoyer la rivière, essayant à chaque pas de la traverser. Comme le fond est très-limoneux, je n'osois faire avancer mon cheval, qui avoit de l'eau jusques pardeffus la selle. Je ne vous entretiens de ces embarras, mon cher Docteur, que pour mieux vous peindre combien il est difficile de voyager dans un

(1) Cette rivière paroît être le *Rubicatus* des Anciens. Elle prend sa source dans les montagnes, au sud des *Merdafs*.

pays où, par infouciance & par pareffe, les habitans ne s'occupent nullement à former des chemins, & à faciliter les voyages; ils ont au contraire, pour l'appât de quelques morceaux de fer, détruits plusieurs ponts bâtis par les Romains. J'ai traversé cette même rivière à son embouchure, d'une manière bien effrayante. Elle est en ce lieu plus large que la Seine, & très-grosse en hiver. Les Seibafs la font passer alors aux Voyageurs sur une espèce de radeau formé avec quelques roseaux, & traîné par une très-foible corde. Ce radeau est presque toujours couvert par l'eau, & sur le point, à chaque instant, d'être submergé. Dans l'été on la passe très-aisément à gué.

Je revins chez Aly-Bey, que je quittai de nouveau pour aller visiter le *cap Rose*, où la Compagnie d'Afrique a eu autrefois un établissement pour le corail. L'on m'avoit vanté cet endroit, à cause des beaux & nombreux coquillages qu'offrent les bords de la mer. Le long de la route je ne rencontraï que des vallons sablonneux, quelques bois de lièges, beaucoup de brouffailles, & des rochers dont les creux servent de retraite aux bêtes féroces. Je ne pus, le long de la route, me procurer d'eau fraîche; la chaleur étoit si forte, quoiqu'au mois de février, que j'arrivai au *cap Rose*, mes bouteilles vuides, & mourant de soif. L'on m'avoit assuré que j'y trouverois une source d'eau. Je fus

long-temps à la chercher avec les Maures qui m'accompagnoient, & qui n'étoient pas bien au fait du pays. Je défespérois déjà de la trouver, & je me mourois de fatigue, de chaleur & de soif, lorsqu'étant monté sur un arbre, j'apperçus dans un ravin quelques roseaux parmi les brouffailles. Ces plantes aquatiques ranimèrent mon espoir; & après des peines inconcevables pour pénétrer jusqu'à ce lieu à travers une haie très-épaisse & très-longue d'épines entrelacées, je me trouvai enfin sur les bords de la source tant désirée. J'étois ensanglanté, j'avois mes habits en lambeaux, & percés par une sueur des plus abondantes. Rien, en cet état, ne peut se comparer au plaisir de savourer une eau bien pure, & de la sentir couler dans des organes altérés & desséchés. C'est le seul fruit que j'ai retiré de ce voyage. Le cap Rose n'offre rien qui soit digne de curiosité. Un rocher de grès à filtrer, sur lequel il reste quelques vieilles murailles, une très-mauvaise anse, des coquilles en fragmens sur le sable; ces objets ne valoient sûrement pas la peine de courir le risque de mourir de soif.

J'allai, à mon retour, remercier Aly-Bey de l'escorte qu'il m'avoit accordée, & je continuai ma route vers la Calle. Il n'y avoit pas une heure que je marchois, lorsqu'une forte pluie, mêlée de grêle & de tonnerre, m'accompagna jusqu'au bois de *Fréje*. J'étois déjà enfoncé de trois quarts de lieue

dans l'épaisseur de cette forêt, lorsqu'un ouragan des plus terribles se joignant à la grêle & au tonnerre, me jetta dans un très-grand danger. La violence du vent brisoit ou abattoit les arbres à chaque moment, & je trouvois, à mesure que j'avançois, le chemin barré par ces arbres renversés. Je courois le risque d'être écrasé par leur chute; mais au bout d'un quart d'heure le vent se calma, & le ciel reprit sa sérénité. Je vous ferai observer à ce sujet, mon cher Docteur, que sur ces côtes la plupart des arbres sont inclinés vers le *sud-est*, & que le vent le plus violent & le plus commun est le *nord-ouest*. L'inclinaison des arbres ne seroit-elle pas un moyen pour un Voyageur de juger quels sont les vents les plus forts qui règnent dans un canton ?

Le bois de Fréje a plus de deux lieues de longueur. Il est situé dans un large vallon où le fable abonde; le liège est l'arbre qui y domine. Malgré le mauvais temps, je fus encore assez heureux pour y recueillir quelques jolies plantes, des *iris*, des *ixia*, de très-beaux *orchis*, & plusieurs autres plantes liliacées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X V I I .

Au même.

JE devois, mon cher Docteur, partir au commencement de mars prochain pour un voyage bien intéressant. Le Bey de Constantine va, tous les deux ou trois ans, à la tête d'un camp de trois à quatre mille hommes, lever les tributs que lui doivent plusieurs hordes Arabes habitantes du grand désert de Saara. Il étoit décidé que je l'accompagnerois dans cette expédition : vous jugez quel vaste champ s'offroit à mes recherches; mais comme je me disposois à partir, j'appris que la peste avoit gagné Constantine, & qu'elle étoit dans le camp du Bey. Cette affligeante nouvelle me fit renoncer à un projet dont sûrement j'aurois été victime, vu la difficulté d'éviter la communication au milieu du tumulte d'un camp aussi nombreux. Vous n'avez pas idée, mon cher Docteur, des ravages affreux que la peste a faits & continue de faire dans ce pays. *Tunis* est diminué d'un tiers. L'île de *Tabarque*, deux fois repeuplée, a servi deux fois de cimetièrre à ses nouveaux habitans : plusieurs villes sont absolument désertes, les moissons périssent sur pied, faute de bras pour les recueillir; d'immenses

troupeaux errent en liberté au milieu des champs ; & ne reconnoissent plus de maîtres. J'ai rencontré plusieurs Douares où il n'y avoit d'autres habitans que quelques cadavres qui pourrissoient sans sépulture sous leurs tentes. J'ai vu la nation des *Ouled-Amours* réduite à une quinzaine d'hommes échappés à la contagion. Parmi eux se trouvoit un vieillard, qui servoit d'interprète à l'Agent de la Compagnie d'Afrique à Tabarque. Un jour qu'il m'avoit conduit à sa tente, il me fit monter sur une colline d'où j'apercevois une très-belle plaine. *Tout ceci, me dit-il, m'appartient. Pourquoi, lui dis-je, un terrain aussi fertile n'est-il pas cultivé ?* Il me fit, pour réponse, l'histoire de ses malheurs.

« J'avois, me dit-il, deux femmes & six enfans ;
 » tous à la fleur de l'âge & d'une santé robuste ; mes
 » femmes gardoient mes troupeaux, & mes enfans
 » cultivoient cette terre que tu vois aujourd'hui in-
 » culte. Ils furent tous frappés de la contagion, qui
 » d'abord m'enleva une de mes femmes & deux
 » de mes enfans. Je possédois une toile bénite de la
 » Mecque. Nous la partageâmes également, & nous
 » fûmes consolés de voir que nous aurions chacun
 » notre linceul. Il ne me restoit plus que deux enfans.
 » J'avois enterré les autres, lorsque je tombai moi-
 » même malade. Nous n'avions personne dans notre
 » *Douare* pour nous secourir ; je ne pouvois aider
 » mes enfans, & eux ne me connoissoient déjà
 plus,

» plus ; enfin je m'endormis pendant long - temps.
 » A mon réveil, foible , abattu , j'apperçois mes
 » deux enfans qui pourrissoient à mes côtés. A ce
 » spectacle d'horreur, je veux ranimer mes forces
 » pour donner la sépulture au reste de ma malheu-
 » reuse famille : mais il me fut impossible de changer
 » de place, & je restai encore long-temps au milieu
 » des cadavres empestés de mes enfans , que j'en-
 » terrai ensuite de mes propres mains. Pendant mon
 » long sommeil, l'on m'avoit enlevé tout ce que je
 » possédois, ma récolte, mes troupeaux; on avoit
 » pillé jusqu'à ma tente, à peine en restoit-il un
 » lambeau pour me garantir des injures de l'air.
 » Je cherche mes semblables, je ne trouve personne.
 » La mort les avoit presque tous frappés. A la fin
 » cependant, le petit nombre de ceux qu'elle avoit
 » épargnés se réunit; je me joignis avec eux. Nous nous
 » consolâmes réciproquement en mêlant nos larmes,
 » & en nous soumettant à la volonté du ciel. Je ne
 » pouvois, à mon âge, rester seul. J'épousai une femme
 » veuve qui avoit quatre enfans. Je retrouvois par ce
 » moyen une nouvelle famille; mais j'ai perdu, avec
 » mes premiers enfans, ces bras vigoureux qui cul-
 » tivoient mes champs : de cette étendue de terrain
 » que tu vois, je n'en laboure qu'un très - petit
 » coin, à peine suffisant pour ma subsistance, & ce
 » travail est encore au-dessus de mes forces ».

Pendant le récit de ce bon vieillard, qui m'avoit

attendri jusqu'aux larmes , nous étions descendus dans la plaine , & nous nous promenions sur les bords de la Zaine. *Sauvons-nous* , s'écria-t-il tout à coup , *j'apperçois , de l'autre côté de la rivière , une troupe d'Arabes du cap Nègre , avec lesquels nous sommes en guerre ; mais comme il leur faut passer la rivière pour arriver jusqu'à nous , nous aurons gagné les montagnes avant eux.* En effet , nous ne tardâmes pas à y arriver , & nous perdîmes de vue nos ennemis.

C'est en m'instruisant par l'expérience , en causant avec les pestiférés , en observant les phénomènes de cette cruelle contagion , que je me suis dépouillé de beaucoup d'idées fausses que j'avois sur la peste. Si , de toutes les maladies épidémiques , il n'en est point de plus mortelle , & d'une communication plus rapide que la peste , il n'en est pas aussi de plus facile à éviter , & dont on puisse plus aisément arrêter les progrès , quand on remédie au mal dès le principe. L'air paroît être le véhicule de la plupart des épidémies. Imprégné des principes morbifiques , en circulant dans nos veines , il y porte la maladie & souvent la mort. Les atômes pestilentiels paroissent d'une espèce différente ; répandus dans l'air , ils perdent leur activité , & ne sont nullement à craindre : mais concentrés dans les étoffes de laine , de coton , de fil ou de soie , dans les poils des animaux , ils deviennent alors si dangereux , que le plus

léger contact suffit pour les faire passer dans les corps étrangers, & les répandre au loin.

D'après ce principe, que l'expérience confirme, il suffit, pour éviter la peste, de n'avoir, avec les pestiférés, aucune communication médiante, de ne toucher aucun des habits ou des meubles qui leur appartiennent; mais on peut les approcher, leur parler, & même pénétrer dans leur appartement. Aussi dans toutes les maisons consulaires, & dans les Comptoirs françois établis tant dans le Levant qu'en Barbarie, l'on se contente de se barricader quand la peste se déclare; avec ces précautions, les Européens, quoique souvent au milieu du foyer où elle fait les plus grands ravages, n'en font jamais attaqués: il n'y a non plus aucun danger à recevoir les comestibles de la main des pestiférés. Le blé, l'orge, le pain, les fruits, les légumes, la viande, pourvu qu'il n'y ait ni poils ni plumes, ne communiquent point la contagion. C'est ainsi que, dans mes différentes courses, je me suis garanti de la peste. Lorsqu'elle existoit chez une nation que je visitois, je ne pénétrois jamais sous les tentes des Arabes, je faisois dresser la mienne à une portée de fusil des leurs, & je tenois à l'écart ceux qui venoient me visiter ou m'apporter du laitage, des fruits, le courcouçon, &c. Lorsque je craignois d'avoir touché quelque Arabe, aussi-tôt je changeois de vêtement, quand je le pouvois, ou bien je

trempois les miens dans l'eau, & je les exposois à l'air. Je me lavois exactement, & je me frottois le corps avec du vinaigre des quatre voleurs.

Quant aux symptomes par lesquels la peste se déclare, ils sont très-difficiles à saisir, & souvent cette affreuse maladie a fait de grands progrès, avant même qu'on se doutât de son existence. Tantôt le malade est attaqué d'un grand mal de cœur, de beaucoup de difficulté à respirer, & de violens maux de tête : d'autres fois c'est une fièvre ardente qui, en peu de jours, le conduit au tombeau ; il se déclare aussi avant, mais plus souvent après la mort, des taches livides par tout le corps. En général les symptomes les plus constans consistent dans une fièvre lente ou ardente, & dans les bubons qui paroissent aux cuisses, aux aînes, & au cou. Lorsque ces bubons crèvent heureusement, le malade guérit ; mais ce genre de guérison est bien rare. J'ai cependant connu des Arabes qui avoient eu la peste trois & quatre fois.

C'est encore un préjugé assez généralement reçu, que les pays chauds sont le foyer de la peste, & que les grandes chaleurs en développent les principes. Je vous avoue, mon cher Docteur, que j'ai été fort surpris de voir arriver le contraire, & d'entendre un proverbe en langue Franque dicté par l'expérience. *Saint Jean venir*, disent les Turcs, *Gandouf andar*. Quand la Saint-Jean arrive, la peste

s'en va. En effet , la fin du mois de juin , qui est ici l'époque des grandes chaleurs , est aussi la fin de la contagion. Si elle ne cesse pas entièrement , au moins elle diminue beaucoup , & je ne doute pas qu'avec de grandes précautions , l'on ne vienne à bout de l'éteindre tout-à-fait : mais les Mufulmans font si opiniâtres à refuser les moyens qu'on leur indique , qu'ils tiennent enfermés leurs tapis , leurs vêtemens , même ceux des pestiférés , quoique imprégnés des principes de l'épidémie. Lorsqu'en automne ils viennent à s'en fervir , la peste , suspendue pendant deux ou trois mois d'été , recommence avec plus de force , & s'appaise pendant l'hiver , quand les froids font un peu vifs. C'est ainsi que l'ignorance propage chez les Orientaux , une maladie que la prudence écarte des nations éclairées. Il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison sur les quarantaines. Si , par hasard , ils s'y foumettent , les imprudences qu'ils commettent les rendent inutiles. J'ai rencontré un chef Arabe qui craignoit beaucoup la peste. Il m'interrogea sur les moyens de l'éviter. Je lui expliquai ceux que nous prenions ; il parut s'y foumettre. Etant repassé chez lui peu après , je le vis très-satisfait de ces précautions qui sûrement , vu la manière dont il les employoit , ne l'auroient pas beaucoup garanti , si la contagion étoit venue dans son voisinage. Quand il arrivoit chez lui quelque Arabe de considération , il commençoit

par l'embrasser , & l'envoyoit ensuite en quarantaine sous une tente séparée : si on lui apportoit des lettres , il les recevoit , & les trempoit lui-même dans le vinaigre , souvent après les avoir lues. Il me fut impossible de lui faire entendre raison. Il ne concevoit pas qu'il pût y avoir du danger à toucher un homme qui se porte bien.

Les animaux ne sont point attaqués de la peste ; du moins je n'en ai vu aucun exemple ; mais l'on croit qu'ils peuvent la communiquer ; la laine & les poils sont très-dangereux après la mort de l'animal ; en est-il de même lorsqu'il est en vie ? Je n'ai pas eu occasion d'en faire l'observation.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X X V I I I.

Au même.

J E vous ai entretenu plusieurs fois, mon cher Docteur, des mœurs des peuples qui habitent la Barbarie; pour achever le tableau, je vais vous tracer celles de ces Chefs arabes qui commandent aux Tribus errantes, & dont l'autorité n'est pas moins despotique, quoiqu'elle ne s'étende souvent que sur un très-petit nombre de sujets. Je ne peux mieux remplir cet objet, qu'en mettant sous vos yeux l'histoire des Chefs d'une de ces nations. La Mazoule ayant, avec la Compagnie d'Afrique, des rapports journaliers, j'ai été instruit très-fidèlement, tant par les gens du pays, que par d'anciens commis de la Compagnie, de beaucoup de particularités intéressantes sur les Chefs qui ont gouverné ce pays.

Les Maures qui l'habitent vivoient d'abord, comme les Nadis leurs voisins, sans loix & sans frein, n'ayant d'autre dépendance qu'un léger tribut qu'ils payoient au Bey de Constantine. Ils faisoient alors beaucoup d'excursions qui troubloient le commerce, & portoient le désordre dans les Comptoirs françois. Pour se mettre à l'abri de leurs hostilités,

la Compagnie fit représenter au Divan d'Alger ; que puisqu'elle étoit lismataire , c'est-à-dire , que puisqu'elle payoit les droits convenus pour la tranquille possession du pays , il étoit juste qu'Alger la garantît des vexations des Maures de la Mazoule. Le Divan promit d'y remédier en donnant un *Schick* (un Chef) à ces différentes nations , qui répondroit de tout le mal que les Maures de la Mazoule feroient à la Compagnie ; mais qu'il falloit que la Compagnie fît les avances nécessaires pour obliger ces nations à se soumettre au pouvoir d'un seul ; qu'il falloit encore assigner à ce *Schick* certains revenus pris sur les différens objets de commerce. Tout fut accordé.

Le Divan donna au Bey de Constantine le droit de nommer un *Schick* à la Mazoule. Il choisit *Belhabesh* , un des principaux du pays , & le mit en possession de sa place à la tête d'un camp considérable. La loi du Divan étoit alors que ce *Schick* ne seroit reconnu tel que du consentement du Gouverneur de la Calle ; mais après la mort d'*Abdallah* , qui succéda à *Belhabesh* , le Bey de Constantine s'attribua seul ce droit. Ce premier *Schick* , après avoir soumis quelques nations rebelles , eut un règne assez tranquille.

Abdallah lui succéda. Ce monstre , élevé & nourri dans le crime , ne signala que par les plus horribles forfaits un règne de plus d'un demi-siècle. Il ne

manquoit pas de courage , mais c'étoit celui des *Cartouche* & des *Mandrin*. Il ne s'en servoit que pour dépouiller ses voisins , & se révolter contre le Bey de Constantine , auquel il refusa très-souvent de payer tribut. D'une ambition démesurée , il étoit si jaloux de son autorité , que tout ce qui y portoit le moindre ombrage étoit à l'instant sacrifié. Deux de ses frères en furent les malheureuses victimes. Ils vivoient d'abord avec lui dans une union paisible : mais *Abdallah* s'imagina qu'ils avoient intrigué auprès du Bey de Constantine , pour avoir le gouvernement de la Mazoule. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à s'en défaire. Ses frères furent heureusement instruits des projets de ce furieux ; ils s'éloignèrent au plutôt. Quelque temps après, *Abdallah* paroissant entièrement revenu de ses soupçons , écrivit à l'un des deux pour l'engager à venir vivre avec lui : il lui jura par tout ce que la religion , le sang & l'amitié ont de plus sacré , qu'il le traiteroit comme un frère chéri , & qu'il reconnoissoit combien ses soupçons avoient été injustes. Celui-ci , séduit par ces vives protestations , se rendit auprès du *Schick* son frère : il en fut accueilli avec la plus tendre affection. Tous deux , en s'embrassant , versèrent des larmes de joie. Ce ne furent , pendant plusieurs jours , que festins & divertissemens. Cependant le frère d'*Abdallah* ne se livroit qu'avec réserve à la confiance que celui-ci

vouloit lui inspirer. Il n'osoit sortir du *Douare*. *Abdallah* lui en fit un jour de tendres reproches, & à force de caresses, l'engagea à faire une promenade avec lui. Ce frère, trop confiant, se laissa séduire par ces protestations d'amitié. Ils sortent ensemble, suivis de quelques cavaliers; mais à peine à quelques portées de fusil du *Douare*, *Abdallah* ordonne de tirer sur lui. Cet infortuné se sauve vers une mosquée, lieu sacré & privilégié, même pour les plus grands crimes. *Abdallah* ne respecte plus rien; il en arrache son frère innocent, & le fait massacrer sous ses yeux.

Il lui en restoit encore un autre, réfugié du côté de Tunis. *Abdallah* fait un voyage dans ce pays. Il lui envoie des présens, & l'engage à le venir voir. Celui-ci crut n'avoir rien à craindre en se rendant à ces instances. Il arrive; mais tandis qu'ils se donnent réciproquement le baiser de paix, *Abdallah* tire un poignard de dessous son *bermus*, & égorge son frère sur ses propres genoux.

D'après ces traits de cruauté, vous jugez aisément, mon cher Docteur, tout ce dont ce monstre étoit capable. Il se baignoit dans le sang sans aucun remords; tout étoit sacrifié à ses passions. Livré aux plus grands excès de la débauche, il la porta jusqu'à jouir, par force, de ses propres filles. Ayant un jour fait violence à une jeune Mauresque, qu'il avoit attachée à un arbre, sa brutalité satisfaite, il

poignarda cette malheureuse de ses propres mains, pour avoir osé résister à ses instances. A l'âge de quatre-vingts ans, il avoit épousé une jeune femme de quinze. Celle-ci interrogée par ses compagnes sur les plaisirs qu'elle pouvoit éprouver avec le vieil *Abdallah*, leur témoigna combien un mari de cet âge la dégoûtoit. Malheureusement elle en est entendue. Il fort furieux de sa tente, & plonge impitoyablement un poignard dans le sein de cette infortunée qui embrassoit ses genoux.

Presque toujours ses crimes étoient dirigés par une politique des plus fines, quand il se croyoit obligé d'y avoir recours. Vous en jugerez par l'anecdote suivante, qui m'a été racontée à la Calle. *Abdallah* joignoit à tous ses vices une fordide avarice. Malheur à celui de ses sujets qu'il soupçonnoit être riche ! il falloit ou qu'il déclarât & abandonnât ses richesses, ou qu'il pérît sous les coups, & dans les plus affreuses tortures. Un des principaux de la nation avoit amassé de grandes richesses par son industrie & son travail : *Abdallah* les convoita ; mais comme le possesseur étoit très-consideré, il n'osa faire un coup d'éclat. Il lui tendit un piège bien difficile à éviter. *Mon ami*, lui dit-il, *tu fais combien j'ai de confiance en tes conseils ; je t'ai toujours regardé comme mon père, & mon meilleur ami. Les Chrétiens de la Calle m'ont trompé dans le commerce ; j'ai eu patience ; mais leur mauvaise foi, leurs injustices*

augmentent de jour en jour : ne serois-tu pas d'avis que je les punisse, que je tombe sur leurs troupeaux, & que j'arme contre eux les nations voisines. C'est mon dessein. *Abdallah*, entier dans ses volontés, ne consultoit jamais les autres, que pour leur ordonner d'être de son avis. Cet Arabe courtifan trouve que rien n'est plus juste que la résolution du *Schiek*. *Abdallah* ajoute qu'il veut, pour le lendemain, assembler son conseil, & mettre la chose en délibération : mais en attendant il lui ordonne le plus grand secret. Le lendemain les principaux Arabes se réunirent sous la tente d'*Abdallah*, qui leur tint ce discours : *Vous savez tout le bien que nous recevons des Chrétiens de la Calle, & combien ils s'efforcent de rendre le commerce florissant : vous savez par quels sermens je me suis engagé à les protéger & à les défendre. Que mérite un homme assez audacieux pour m'engager à violer mes sermens, & à trahir les Chrétiens ?* Tous ensemble répondirent : la mort. *Abdallah* nomme l'Arabe opulent, qui fut massacré avant d'avoir eu le temps de se justifier. Je vous rapporte ces traits, mon cher Docteur, non pas comme ceux d'un simple particulier livré à la scélératesse, mais comme appartenant aux mœurs de la nation, & même comme un titre d'éloges chez ces peuples barbares.

Tant de cruautés donnèrent au *Schiek Abdallah* une grande réputation. Il l'augmenta encore, & termina une vie aussi pleine d'atrocités, par un

voyage à la Mecque. Il mourut à son retour à moitié chemin, âgé de plus de quatre-vingts ans. On lui dressa une mosquée, où il est honoré comme un saint.

Abdallah avoit deux fils, *Aly-Bey* & *El-Bey*. L'aîné, *Aly-Bey*, avoit souvent essayé de se défaire de son père, au moins de le chasser de sa place. Il réussit enfin à s'en emparer; mais ses succès furent de peu de durée. *Abdallah* reprit sa première autorité; & comme il aimoit ce fils rebelle, il se contenta de l'envoyer dans les prisons de la Calle. A son départ pour la Mecque, *Abdallah* remit son fils au pouvoir du Bey de Constantine, & céda toute son autorité à *El-Bey*, son second fils.

Celui-ci, sans mœurs, sans probité, ne se montra pas moins cruel & sanguinaire que son père. Avant la contagion actuelle, il venoit souvent à la Calle, où il s'enivroit avec les soldats & les manœuvres. Sa figure est douce & prévenante, mais son cœur est celui d'un tigre. Je ne vous citerai de lui que ce seul trait, pour ne point davantage fouiller ma plume par le récit de nouvelles horreurs. Une négresse, esclave d'*El-Bey*, s'étoit abandonnée à un Maure. Elle en étoit enceinte. *El-Bey* en fut instruit. Il fit saisir cette infortunée, & ordonna qu'on lui écrasât les mamelles entre deux grosses pierres. Après quoi, il lui ouvrit lui-même le ventre, & en retira l'enfant. L'on m'a assuré qu'il avoit assisté en riant à ce

ſpectacle d'horreur. Incrédule par libertinage, il ſe moque de la loi de Mahomet, & ſe livre tout entier aux excès de la plus infame débauche. Je l'ai vu à *Bonne* après ſa diſgrace, continuer le même genre de vie, & ſans ceſſe environné des compagnons de ſon libertinage.

Cependant *Aly-Bey*, renfermé dans les priſons de Conſtantine, ſollicitoit vivement le Bey de cette ville de lui accorder le gouvernement des Maures de la Mazoule, auquel il avoit droit par ſa naiſſance. Il appuya cette demande en promettant de payer des tributs bien plus conſidérables que ceux que payoit ſon frère. Ses offres furent enfin acceptées. Le Bey de Conſtantine, à la tête d'un camp conſidérable, vint fondre ſur le *Douare d'El-Bey*, qui n'eut que le temps de prendre la fuite. Dès ce moment *Aly-Bey* fut reconnu pour *Schiek*. Ces révolutions arrivèrent peu après mon arrivée en Afrique. Je vous ai entretenu aſſez au long, dans mes différentes Lettres, de ce Chef actuel, pour vous donner une idée de ſon caractère & de ſes mœurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X I X.

Au même.

DES hommes aussi cruels que ceux que je viens de vous dépeindre, une fois armés de la verge meurtrière du despotisme, sont des monstres bien dangereux. Il semble qu'ils ne soient revêtus de l'autorité suprême que pour faire servir leurs propres sujets d'instrumens à leurs passions, pour s'enrichir de leurs dépouilles, & s'abreuver de leur sang. Vous avez vu les mœurs communes à ces petits Souverains, d'après ce que je vous ai dit de quelques-uns d'entre eux. Il me reste à vous parler de leur gouvernement, & de l'étendue de leur autorité.

Avant d'entrer dans aucun détail à ce sujet, il est bon de nous arrêter un instant sur les gouvernemens de Tunis & d'Alger. Ces deux Etats confondus par la plupart des Historiens & des Géographes, sont cependant très-différens. Tunis est un Etat monarchique, qui passe successivement de père en fils. Le Bey, quoique indépendant du Dey d'Alger, envoie néanmoins tous les ans une espèce de tribut à ce Souverain, dont il appréhende la puissance. En effet, jamais les Algériens ne se sont présentés devant Tunis sans en être revenus victorieux. Alger est

une république, dont le gouvernement est électif ; & très-tumultueux. Lorsqu'il s'agit de nommer un Dey, la Régence, composée des principaux chefs de la milice, s'assemble, & en fait l'élection, qui ordinairement tombe sur un des principaux ministres. A peine nommé, le nouveau Dey monte sur le trône, & chacun vient lui rendre hommage : mais si quelqu'autre s'est formé un parti puissant parmi les troupes, s'il a assez de courage pour assassiner le Dey régnant, & le remplacer sur le trône, l'autorité souveraine reste entre ses mains, à moins qu'un autre, aussi hardi que lui, ne la lui enlève par les mêmes moyens. C'est ainsi que l'on a vu, à l'élection du *Dey* actuel, six *Deys* successivement placés sur le trône, & assassinés en vingt-quatre heures. Quoiqu'ils ne régnèrent que quelques momens, ils furent tous enterrés avec les honneurs dus au rang suprême. Il n'est pas un seul soldat, parmi la milice Turque, qui ne puisse aspirer à la couronne. Il n'en faut pas d'autre exemple que le *Dey* actuel, qui fut d'abord simple soldat & Cordonnier au *Collo*. Quoique d'une aussi basse condition, il gouverne ses Etats avec des principes dignes des premiers Rois de Rome. En un seul mot il déclare ses volontés, & jamais il ne revient sur ce qu'il a décidé. C'est ainsi qu'il traite, même avec les Souverains de l'Europe, de la paix ou de la guerre. Fatigués de jeter des bombes inutiles sur
Alger,

Alger, les Espagnols lui proposent la paix & un traité de commerce. Le Dey qui, de son côté, ne s'ennuyoit pas de faire des esclaves, leur accorda leurs demandes, mais à des conditions dures, qu'aucune négociation ne put adoucir. *Si ton Roi ne veut point la paix*, répondit-il froidement à l'Ambassadeur, *eh bien ! qu'il fasse la guerre*. Ce n'est qu'avec une fierté impérieuse & souvent insultante, qu'il traite les Consuls des Puissances Européennes, sans aucun égard pour le Souverain qu'ils représentent. *Qu'ai-je besoin de ton Roi*, disoit-il un jour à l'un d'eux ; *il m'envoie des Ambassadeurs & des présens. Je ne lui demande & ne lui envoie rien ; il achète mon amitié, je me soucie peu de la sienne*. Le Dey d'Alger est conséquent à ces principes. S'il arrive qu'un bâtiment soit insulté, la cargaison pillée, en vain l'on en demande réparation au Dey. *Ce qui est mangé est mangé*, dit-il ; *quand tu as plumé une poule, & que le vent en a dispersé les plumes, comment voudrois-tu les rassembler ?* Tout Chrétien qui passe devant le palais de ce Souverain est obligé d'ôter son chapeau & d'avoir un air très-respectueux. Un Consul, pour y avoir manqué, fut un jour reconduit chez lui à coups de bâton. Un Officier de Marine éprouva le même traitement pour s'être avisé de fredonner une chanson, tout en passant chemin. L'air avantageux & petit-mâitre ne va point du tout dans ce pays.

Alger est presque imprenable par sa position. Bâti
Part. I. ○

sur le penchant d'une montagne, il faut, pour y arriver par terre, passer dans des gorges effrayantes, où une poignée d'hommes feroit en état de massacrer une armée considérable. Du côté de la mer, l'entrée du port est défendue par trois fortes batteries de canon, dirigées par des renégats ou des esclaves Chrétiens. Quant au bombardement, les Algériens le craignent peu. Outre qu'ils n'ont rien à perdre, ils savent aussi bien vivre sous une tente, qu'entre quatre murailles; d'un autre côté, le Dey, avide de richesses, voit avec plaisir les maisons s'écrouler. Il les fait rebâtir pour son compte, si le propriétaire ne peut en faire la dépense. Aussi est-ce là le principe d'une réponse que le Dey fit un jour à un Envoyé d'Angleterre. Celui-ci venoit porter plainte & demander raison d'une insulte faite à un vaisseau du Roi. Il terminoit sa harangue par faire entendre au Dey que le Roi d'Angleterre pourroit bien venir bombarder Alger. Le Dey, qui l'avoit écouté jusques-là sans lui rien répondre, l'interrompant : *Combien en coûtera-t-il à ton maître pour bombarder Alger? Telle somme,* répond l'Ambassadeur. — *Eh bien, qu'il m'en envoie seulement la moitié, & je fais raser Alger.* Cet Envoyé ne put obtenir d'autre réponse.

Revenons actuellement au gouvernement intérieur du pays. Une poignée de Turcs, indépendans du Grand-Seigneur, donnent la loi à toute la Barbarie, & la donnent en despotes. La Régence d'Alger nomme

des *Beys* dans les différentes places fortes du royaume. Ils y jouissent du pouvoir le plus absolu. Tels sont ceux de *Constantine*, de *Mascara*, de *Tremecen*, &c. mais ils sont obligés de venir tous les ans ou tous les deux ans apporter eux-mêmes des tributs considérables au Dey d'Alger. S'ils déplaisent à ce Souverain, il profite de cette circonstance pour leur faire couper la tête, sans autre forme de procès. C'est ainsi que ce terrible Despote fait trembler devant lui ceux-là même qui, un instant auparavant, inspiroient la même frayeur à des milliers de Maures & d'Arabes.

Ces *Beys* ont à leurs ordres une bonne milice Turque qui fait respecter leur autorité, & soutient celle des *Kaïdes* & des *Schiéks* qu'ils nomment dans les villes & les *Douares* de leur département. Ces derniers sont ordinairement choisis parmi les renégats, les esclaves des *Beys*, ou les Maures. Chacun d'eux peut, dans son gouvernement, se conduire comme il lui plaît. Pourvu qu'il paie ses supérieurs, on ne lui demande jamais compte de sa conduite. Le plus petit de ces chefs a autant d'autorité, est autant despote dans son *Douare* que le Dey à Alger. Il peut dépouiller les Maures, les assassiner, enlever leurs troupeaux, détruire leurs maisons, se livrer aux plus grands excès d'injustice & de cruauté; tant qu'il paiera, le Gouvernement supérieur ne se mêlera en rien de ses actions. Il entre même dans

la politique des Turcs de fomentier des divisions, des guerres intestines parmi tous ces petits Chefs arabes. Ils conçoivent bien que si ces Barbareſques, guidés par l'intérêt commun, venoient à se réunir, leurs forces combinées briferoient aisément la chaîne de leur esclavage; mais c'est un troupeau d'hommes lâches & vils qui se laissent conduire en aveugles, tremblant sans cesse sous la main qui les opprime.

D'après un si mauvais gouvernement, est-il étonnant que la Barbarie soit presque inculte & déserte? Sans cesse le cultivateur est dans la crainte d'être dépouillé soit par son propre chef, soit par une nation voisine. D'un autre côté, les guerres continuelles diminuent la population, privent les campagnes de bras nécessaires à leur culture, & font un vaste désert du plus beau pays de la terre. Aussi ces contrées sont si peu peuplées, que dans les lieux les plus habités, c'est beaucoup quand un Voyageur peut rencontrer deux ou trois *Douares*, dans lesquels souvent il n'y a pas cent hommes. Il n'est pas rare de faire trois & quatre journées sans trouver d'autres êtres vivans que quelques bêtes féroces, quelquefois moins à craindre que les Maures.

Il n'existe, parmi ces peuplades errantes, aucune loi criminelle ou coactive, aucune qui venge le crime ou punisse l'injustice. La vengeance est le droit de chaque particulier, & le plus fort est toujours celui qui a raison. Dans les villes il n'en

est pas tout-à-fait de même. L'on peut y réclamer l'autorité du *Bey* ou du *Kaïde*. La peine du Talion y est assez généralement admise ; mais la punition du coupable dépend presque toujours de la volonté de l'accusateur ; il peut faire grâce & pardonner : aussi quand l'accusé a de l'argent, tel coupable qu'il soit, il est rarement puni autrement que par la bourse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN DES LETTRES.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA NUMIDIE.



RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA NUMIDIE.

RÈGNE ANIMAL.

QUADRUPÈDES.

LE LION.

DE tout temps les Lions de la Numidie ont été renommés. Ils faisoient les honneurs des Cirques Romains, & les guerriers les plus redoutables ont toujours attaché beaucoup de gloire à entrer en lice avec ce terrible animal. Emblème de la force & du courage, sa dépouille étoit l'attribut des héros de l'antiquité. Jamais Hercule n'a eu d'autre vêtement que la peau du lion de Némée. Malgré le laps des temps, il n'a rien perdu de sa première réputation;

& quoique Marmol, cité par M. de Buffon, prétende que les Lions qui habitent aux environs des villes & des bourgades de Barbarie, ayant connu l'homme & la force de ses armes, aient perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, & enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans qui leur font, à coups de bâton, quitter prise & lâcher indignement leur proie; malgré cette assertion, plus que douteuse, le Lion n'est pas moins la terreur des hommes & des animaux. L'on peut s'en convaincre par le tableau fidèle que j'en ai tracé dans la douzième Lettre, par la terreur qui s'empare de tous les êtres vivans dès qu'il s'annonce par ses rugissemens au milieu des ténèbres, enfin par les soins que l'on prend pour écarter ce redoutable ennemi. Je ne connois qu'un seul trait, de la vérité duquel je suis sûr, qui prouve que l'on ait osé lui résister, encore n'est-il question que d'un jeune Lionceau. Il s'étoit jetté sur une vache dans un Douare près de la Calle. Un jeune Maure s'élançe sur l'animal féroce, veut l'arracher de sa proie, l'étouffer, pour ainsi dire, entre ses bras; mais il ne peut lui faire quitter prise. Son père arrive armé d'une espèce de hache. Il veut en frapper le Lion, le coup tombe sur la main du fils, & lui abat trois doigts. L'on eut beaucoup de peine à faire lâcher prise au jeune Lion. J'ai vu ce Maure

traité par M. Gay, alors Chirurgien à l'hôpital de la Calle.

Les Lions qui vivent dans les gorges de l'Atlas & au milieu des forêts de la Numidie, sont rarement à craindre pour les hommes, & même pour le bétail renfermé dans les Douares. Beaucoup d'autres animaux féroces qui habitent avec eux ces profondes solitudes, leur servent de nourriture. Les sangliers, les loups, les renards, les chacals, &c. très-multipiés dans ces contrées, n'échappent que bien difficilement à la griffe redoutable du roi des forêts. La Panthère, l'Once; le Lynx, les Singes, &c. doués de la faculté de grimper aux arbres, ont un moyen sûr de se sauver, quand ils s'aperçoivent à temps du danger; car le Lion a deux manières de chasser. Quand il n'est pas bien affamé, il reste caché dans les broussailles, attend que quelque gibier paroisse, s'élançe dessus avec une légèreté & une vitesse inexprimables, & manque rarement sa proie; mais quand il est pressé par la faim, cette chasse paisible ne lui convient plus. Impatient & furieux, il abandonne sa retraite, fait retentir les forêts de sa tonnante voix, glace d'effroi tous les êtres vivans; aucun animal ne se croit en sûreté dans sa tanière; tous fuient en désordre, sans savoir souvent éviter l'ennemi commun dont ils deviennent la proie. Voici une remarque que j'ai eu occasion de faire, & qui doit donner la plus haute idée de l'empire

despotique du Lion dans les forêts de la Numidie. Lorsque la nuit a couvert la terre de ténèbres, cette tranquillité silencieuse qui l'accompagne est interrompue par les cris de divers animaux féroces : les Chacals sur-tout glapissent en troupes nombreuses, les Loups hurlent dans le lointain ; ce n'est souvent qu'une confusion de cris qu'il est difficile de distinguer : mais à peine les échos ont-ils répété les longs rugissemens du roi des animaux, que ceux-ci n'osent plus se faire entendre. La seule voix du Lion retentit dans ces vastes déserts, & impose silence à tous les habitans des forêts. Saïsis d'épouvante, ils craindroient de se trahir par leurs cris, & d'attirer vers eux un ennemi qu'ils n'osent attendre pour le combat, malgré le signal éclatant qu'il en donne à tous les animaux. Il n'en est aucun qui ne le craigne & ne fuie loin de sa présence. Le Lion est donc le seul des animaux qui n'ait d'autre ennemi que l'homme armé ; encore n'est-il pas épouvanté à sa vue. S'il est affamé, il l'attaque ; s'il est rassasié, il passe avec une fierté imposante, imprimant bien plus de terreur qu'il n'en éprouve.

Le Lion est plus furieux, plus à craindre dans le désert de *Saara* que dans les vallées de l'*Atlas*. Les chaleurs excessives de ces plaines sablonneuses excitent dans ses veines une fermentation, une espèce de rage qu'il n'éprouve pas dans les forêts : d'ailleurs, comme il mange beaucoup, qu'il trouve difficilement

de quoi se nourrir dans ces brûlantes solitudes, il est presque toujours affamé, & son appétit est la mesure de sa fureur. Alors rien ne l'épouvante. Il fond sur les caravanes, attaque indifféremment les hommes & les chameaux, se choisit une victime; & presque toujours victorieux, il se retire au loin pour dévorer sa proie. Quelquefois les Lions s'attroupent; ils suivent d'assez près, même pendant le jour, les plus nombreuses caravanes, les inquiètent dans leur route, les épouvantent, les tiennent en garde toute la nuit par leurs longs rugissemens, & finissent par les attaquer, malgré les feux & les coups de fusils continuels: le plus sûr moyen que l'on ait d'écarter ces cruels ennemis, est de leur sacrifier quelque bête. L'on attache à un arbre, ou, au défaut, on lie par les pieds une mule, un chameau, que l'on abandonne à ces animaux affamés. Dès qu'ils sont rassasiés ils restent tranquilles, & laissent les voyageurs continuer en paix leur chemin. Un vieil Arabe nommé *Batallah*, Drogman à la Calle, & qui avoit souvent chassé aux Lions, m'a assuré que lorsqu'ils étoient en troupe, ils n'attaquoient jamais, plusieurs ensemble, un seul ennemi; mais que si le premier étoit vaincu, un autre le remplaçoit; que lui-même avoit été un jour assailli par trois Lions, qu'il les avoit tués tous trois l'un après l'autre. Les Arabes aiment le merveilleux, particulièrement dans les exploits, &

J'avoue que ce récit m'a paru très-douteux, surtout au sujet de ces trois Lions tués par un seul homme. Il est vrai que cet Arabe avoit été un très-grand chasseur, & que pour rendre ce fait vraisemblable, il me disoit qu'après avoir lâché son coup de fusil sur le premier Lion, les deux autres, épouvantés, lui avoient laissé le temps de recharger avant qu'ils revinssent à l'attaque.

LA PANTHÈRE ET L'ONCE.

LA PANTHÈRE, plus sanguinaire, plus terrible, mais bien moins noble que le Lion, habite les mêmes forêts. Quoiqu'elle soit, par la force, inférieure au Lion, il paroît néanmoins qu'elle lui résiste, & que ces deux cruels animaux se livrent quelquefois des combats sanglans. L'on m'a assuré que plusieurs ouvriers, étant un jour sortis de *la Calle* pour aller couper, dans une forêt voisine, du bois de construction, avoient rencontré un Lion & une Panthère (1) qui s'entre-déchiroyent. Tous deux se tenoient droits, réciproquement entrelacés, chacun la griffe enfoncée dans le corps de son

(1) L'on m'a dit *un Tigre*, mais c'est par l'abus général d'appeller *Tigre* tout animal qui a la peau mouchetée. Je présume que c'étoit une Panthère; l'Once étant trop foible & trop petit pour résister au Lion.

adverfaire, se déchirant l'un l'autre avec leurs redoutables mâchoires. Immobiles en cette position, combattant à forces égales, leur sang ruisselloit en abondance. Il est à présumer que ce combat ne se feroit terminé que par la mort des deux combattans; mais les ouvriers y mirent fin par une décharge générale de leurs fusils, & rapportèrent en triomphe à la Calle la peau de ces deux animaux. Quoi qu'il en soit, je soupçonne, ou que ce Lion, trop jeune, n'avoit pas encore acquis toutes ses forces, ou que, trop vieux, il en avoit perdu une grande partie: car il est bien difficile de croire que la Panthère, quoique très-bien armée, puisse se battre avec le Lion à forces égales.

L'on chasse la Panthère à peu près comme le Lion, avec cette différence qu'elle se fait plus craindre du chasseur, & que, moins délicate que le Lion, quelques quartiers de bête morte, même à demi-putréfiée, suffisent pour l'attirer. L'on suspend cet appât à un arbre, & à quelques pas de-là l'on établit une cabane: mais le chasseur n'ose y paroître les premiers jours, de peur qu'il ne prenne fantaisie à la Panthère de lui rendre une visite. Il a soin, chaque jour, de renouveler l'appât, afin que ce cruel animal, accoutumé à trouver sa proie au même endroit, se dispense de la chercher ailleurs, & s'habitue à la vue de la cabane. Alors le chasseur s'y renferme; & dès qu'il apperçoit la Panthère,

il tâche de la blesser mortellement du premier coup de fusil. Si elle a la force de se relever, elle cherche par-tout l'ennemi qui l'a blessée, & se venge avant d'expirer. Dans tous les cas, le chasseur reste immobile dans sa cabane jusqu'au lendemain matin. Alors il se retire, craignant toujours, malgré sa victoire, de rencontrer l'ennemi qu'il a terrassé. Il revient quelques jours après, accompagné d'un Chien dressé qui fuit la piste de l'animal. Si la Panthère respire encore, le chien est la première victime de sa rage, & le chasseur, averti par les cris douloureux de son messager, se hâte de battre en retraite. Un Maure chasseur, qui me faisoit ces récits, ajouta qu'un jour, poursuivi lui-même par une Panthère expirante, ne s'étoit sauvé qu'en laissant, dans sa course, ses habits sur un buisson. L'animal féroce assouvit sa fureur en les déchirant en mille morceaux. Il expira sur ces lambeaux.

Avec des mœurs aussi féroces, l'on ne doit pas douter que la Panthère n'attaque l'homme. Aussi ce fait m'a été confirmé par plusieurs Arabes, qui m'ont assuré qu'ils craignoient beaucoup plus la Panthère que le Lion, tant pour eux que pour leurs troupeaux. Cet animal a les mœurs du tigre. Sa rage consiste à s'abreuver de sang; & lorsqu'il en est foul, à le voir couler, à s'y baigner, pour ainsi dire; jamais sa fureur n'est assouvie; il paroît même recevoir un nouvel aliment des victimes multipliées

multipliées qu'il égorge. S'élançait-il au milieu d'un troupeau nombreux ; si on ne lui donne pas la chasse, il n'y laisse aucun animal en vie. Il ne respire que le sang, le carnage, & la mort. Il attaque tous les animaux, excepté le Lion, & il n'en est aucun sur lequel il ne remporte la victoire. Extrêmement léger à la course, il les surpasse tous en vitesse ; ses mouvemens sont si souples, si prompts, qu'il est difficile de lui échapper. Les buissons, les fossés, même les rivières peu larges ne peuvent l'arrêter dans sa course. Il franchit tout avec légèreté ; & si l'animal qu'il poursuit se sauve sur un arbre, la Panthère, malgré le volume de son corps, y est aussi-tôt que lui. Par ce moyen elle déclare la guerre aux habitans de la terre & des airs. L'oiseau trop jeune encore pour s'échapper de son nid, quoique placé au sommet de l'arbre le plus élevé, devient la proie de la cruelle Panthère. Ses pattes sont armées d'ongles longs, durs & pointus ; ses mâchoires sont terribles, & garnies de dents aiguës, fortes & nombreuses. La soif du sang se lit dans son regard ; son ceil est toujours étincelant de colère & de rage : mais lorsqu'oubliant sa férocité, l'on ne fait attention qu'à la belle robe dont la Nature l'a ornée, l'on trouve peu d'animaux plus élégamment habillé. Son poil est fin, lisse, & court ; sa peau est parsemée de taches noires arrondies en anneaux ou en rosettes sur un fond

légèrement fauve. Il en résulte un ensemble qui a je ne fais quoi de doux, de gracieux à la vue; aussi les Anciens prétendoient-ils que la Panthère, en cachant au troupeau son regard féroce, & ne laissant voir que sa belle robe, le charmoit au point de l'attirer à elle, & de le dévorer à son aise (1). Nous sommes loin de croire ces fictions; mais au moins faut-il avouer que la Nature, qui a imprimé sur la figure de cet animal le caractère de la férocité, paroît avoir voulu le dédommager en lui permettant de se faire admirer par la beauté & l'élégance de son vêtement. Cet animal a la queue forte, tachetée de noir en-dessous, & terminée par des anneaux noirs & blancs. Il est de la grandeur & de la force d'un de nos plus gros chiens; mais il a les pattes courtes & fortes.

L'Once, dit M. de Buffon (2), differe de la Panthère en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi, & d'une couleur grise ou blanchâtre; & le Léopard differe de la Panthère & de l'Once, en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif & brillant, quoique plus ou moins foncé, avec des taches plus petites, & la plupart disposées par groupes, comme si chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.... le Léopard a

(1) Solinus, c. 21.

(2) Hist. Nat. tom. IX, pag. 156, édit. in-4°.

les mêmes mœurs & le même naturel que la Panthère. Il est plus grand que l'Once, plus petit que la Panthère.

D'après cette distinction, que M. de Buffon a établie entre ces trois animaux, que les anciens Naturalistes ont si souvent confondus, il s'ensuit que le *Léopard* ne vient point en Barbarie, ou du moins qu'il y est très-rare. Parmi un grand nombre de *peaux tigrées* que j'ai eu occasion d'examiner dans le pays, aucune ne m'a paru appartenir au *Léopard*. Il est aisé de reconnoître, parmi les auteurs qui l'y citent, que leurs descriptions conviennent à la *Panthère* de M. de Buffon. Quant à l'*Once*, il y est très-commun : ses mœurs sont aussi sanguinaires que celles de la *Panthère*; mais comme il est beaucoup plus petit & moins fort, il n'est pas autant à craindre. Il s'approche des troupeaux avec plus de timidité; on l'en tient aisément écarté, & on le chasse ouvertement à coups de fusil. Il est donc borné à chercher sa nourriture parmi les animaux d'une force inférieure. Il attaque & combat les *Sangliers* & les *Loups*; il dévore les *Renards*, les *Chacals*, poursuit sur les arbres les *Chats sauvages* & les *Singes*, & ne laisse pas encore d'exercer un empire assez étendu dans les forêts, où il n'a guère d'autre ennemi que la *Panthère* & le *Lion*; mais il échappe facilement à ce dernier, en se sauvant sur les arbres. L'*Hyène* lui livre aussi la guerre, mais l'*Once* a bien des moyens pour éviter un combat d'où,

quand il s'y engage, il sort rarement victorieux. Il craint l'homme, & n'approche qu'en tremblant des lieux qu'il habite, autour desquels il rode secrètement, afin de surprendre quelque animal domestique.

Le *Tigre* ne se trouve pas en Barbarie, ni même dans le désert de *Saara*. Comme bien des lecteurs pourroient confondre encore cet animal avec le Léopard ou la Panthère, je ne crois pas inutile de rapporter ici la description qu'en donne M. de Buffon. *Le vrai Tigre*, dit-il, *le seul qui doit conserver ce nom, est un animal terrible, & peut-être plus à craindre que le Lion : sa férocité n'est comparable à rien, mais on peut juger de sa force par sa taille. Elle est ordinairement de quatre à cinq pieds de hauteur sur neuf, dix, jusqu'à treize de longueur, sans y comprendre la queue : sa peau n'est pas tigrée, c'est-à-dire, parsemée de taches arrondies. Il a seulement sur un fond de poils fauves, des bandes noires qui s'étendent transversalement sur tout le corps, & qui forment des anneaux sur la queue dans toute sa longueur. . . . Heureusement pour le reste de la Nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve à Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'Eléphant & le Rhinocéros (1).*

(1) Hist. Nat. tom. IX.

LE LYNX ET LE CARACAL.

LE *Lynx* ou *Loup-Cervier*, dont les Anciens ont raconté tant de merveilles, est un animal férocé qui tient de la nature du Chat ; mais il est beaucoup plus fort & plus gros. Celui que l'on rencontre en Barbarie a le poil lisse, sans taches, les pattes courtes, les yeux vifs & brillans, d'où, sans doute, l'on a prétendu qu'il voyoit même à travers les corps opaques. Il grimpe aux arbres, & y poursuit sa proie avec une très-grande légéreté : mais il n'ose guère attaquer que les Chats sauvages, les Bélettes ; les Lièvres, & les animaux foiblement armés. Comme il saute avec vitesse, il saisit souvent les oiseaux au vol, sur-tout ceux qui l'ont pesant & qui s'élèvent peu. D'autrefois, placé sur un arbre, il s'élance sur sa proie avec une rapidité incroyable. Quand il n'est pas bien affamé, il se contente de sucer le sang de l'animal qu'il a tué ; & quoique rassasié, il ne fait grâce à aucun, dès qu'il trouve à exercer ses inclinations sanguinaires. Cependant il ne porte point sur sa figure le caractère de la férocité ; son regard est doux, & l'ensemble de ses traits n'a rien que d'agréable. Il vit dans les forêts de la Numidie, & s'approche fréquemment des lieux habités.

Le *Caracal*, que les Arabes nomment *Gat-el-kallah*, le Chat aux oreilles noires, est beaucoup plus gros

& plus long que nos Chats domestiques. Il ressemble au Lynx : il a, comme lui, les oreilles terminées par une petite touffe de poils noirs ; mais ses traits annoncent davantage un caractère de férocité. Son poil est d'un roux foncé ; il a le museau un peu effilé, & de couleur noire. Comme cet animal a les yeux perçans, l'odorat très-fin, l'on a prétendu qu'il étoit, pour la chasse, d'intelligence avec le Lion, dont la vue est plus courte & l'odorat moins parfait ; qu'il éventoit le gibier, & qu'en reconnaissance de ce service, le Lion lui abandonnoit le reste de sa proie, quand il étoit rassasié ; d'où vient qu'on la nomme *le Guide* ou *le Pourvoyeur du Lion*. Cette fiction n'a été imaginée que parce que *le Caracal* étant très-inférieur en forces aux grands animaux, n'osant attaquer que les plus foibles, est obligé, souvent, pour trouver de quoi se nourrir, de s'attacher à la suite d'un de ces animaux redoutables qui règnent dans les forêts : mais comme il auroit trop à craindre des dents de la Panthère, ou des griffes de l'Once, qui n'épargnent aucun animal, & grimpent facilement aux arbres, il préfère suivre, mais de loin & en tremblant, les pas du Lion qui lui permet, ainsi qu'aux autres animaux, de profiter de ses restes.

L'HYÆNE.

IL n'est peut-être aucun animal dont l'aspect soit plus ignoble que celui de l'Hyæne. Son regard est farouche & sauvage, son œil féroce, ses inclinations cruelles, basses & dégoûtantes. Elle déchire impitoyablement les animaux qu'elle rencontre, les attaque tous, excepté le Lion & la Panthère, contre lesquels au moins elle ose se défendre. Les hommes ne sont pas à l'abri de sa dent carnassière. Elle vit seule, éloignée de toute espèce de société; jamais on ne l'a vue, comme bien d'autres animaux, s'attrouper avec ses semblables. Lorsque la nuit a ramené sur la terre le silence & les ténèbres, l'Hyæne alors sort de sa retraite, livre combat à tous les êtres vivans qu'elle rencontre, cherche les charognes, s'approche des lieux habités, sent de très-loin l'odeur infecte des cadavres. Avec une griffe immonde, elle ouvre les sépulcres, se rassasie des corps à demi putréfiés, & se plaît au milieu de l'infection des tombeaux. Lorsqu'elle ne peut satisfaire son appétit carnassier, elle devient frugivore, se nourrit de racines, principalement des rejettons du *petit palmier en éventail* (1). Ses pieds larges & armés de fortes griffes sont très-propres à remuer

(1) *Chamærops humilis*. L.

la terre. *C'est peut-être le seul de tous les quadrupèdes*, dit M. de Buffon, *qui n'ait que quatre doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière. Elle a, comme le Blaireau, une ouverture sous la queue qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps* (1). Elle est de la grandeur du Loup; mais elle a les pattes plus courtes, & le corps plus ramassé. Elle porte une crinière. Son poil est roide, luisant, d'une couleur brune très-foncée. Cet animal a toujours été un de ceux auxquels l'ignorance & la superstition ont prêté des vertus magiques. Les Arabes ne sont pas encore revenus de cette erreur. Ils s'imaginent que sa cervelle peut être employée efficacement dans les fortilèges. Aussi ont-ils grand soin, lorsqu'ils tuent un de ces animaux, d'en enterrer la tête dans quelque lieu secret.

L E L O U P.

DANS nos forêts d'Europe, le Loup y jouit presque seul des droits de la souveraineté. C'est l'animal le plus redoutable que nous y connoissons : il y règne en despote. L'appareil imposant avec lequel souvent on lui déclare la guerre, sa tête mise à prix comme celle d'un tyran que l'on craint, les chiens les plus vigoureux dressés pour l'attaquer &

(1) Hist. Nat. tom. X.

le combattre, tout cela a beaucoup ajouté à la réputation du Loup. Il est vrai qu'il ne craint, chez nous, que les hommes & leurs pièges. Il attaque impunément les mules, les chevaux & les bœufs: s'il n'ose combattre, au moins n'appréhende-t-il pas le sanglier; mais quand, pressé par la faim, & attiré par les cris des troupeaux, il approche des bergeries ou des habitations, ce n'est qu'avec les plus grandes précautions, & en employant les ruses & l'adresse. Il fait combien l'on en veut à sa tête; malgré cela, il exerce quelquefois des ravages cruels; tue les chiens, égorge les troupeaux, & ne se retire du combat que couvert de blessures & de sang. Il est loin d'avoir, en Barbarie, une réputation aussi étendue. Il occupe presque le dernier rang parmi les animaux carnassiers, & les a tous pour ennemis. Obligé de se tenir caché pendant le jour, lâche & timide, à peine ose-t-il sortir de sa tanière lorsque la nuit est arrivée. Il ne cherche sa proie qu'en tremblant, & devient souvent celle d'un animal plus fort ou plus courageux que lui. Malgré son appétit dévorant, il n'ose approcher des troupeaux: il n'est pas un seul Arabe qui ne soit armé de fusils. Il seroit donc impossible au Loup de pénétrer dans un Douare, & même de roder autour sans payer de sa vie l'imprudence d'une entreprise qu'il n'est pas assez courageux pour conduire à sa fin. S'il rencontre une vache, une brebis égarée, il la lui

fait souvent disputer avec d'autres animaux dont il n'ose attendre l'attaque. Ainsi le Loup, trop foible en forces, se méfiant trop de son propre courage, est réduit à vivre dans des craintes continuelles, & à périr souvent de faim. Les Arabes m'ont assuré que jamais les Loups ne se réunissoient en troupes, comme ils le font quelquefois en Europe, lorsqu'ils sont pressés par la faim, & qu'il s'agit d'une entreprise difficile. Il est vrai qu'il est plus rare en Barbarie qu'en Europe, & que les griffes de la Panthère & du Lion sont plus puissantes contre cet animal, que nos chasses de grand appareil, & que toutes les embûches que nous lui dressons.

LE RENARD ET LE CHACAL:

Il en est du Renard à-peu-près comme du Loup. Il a bien plus d'ennemis en Barbarie qu'en Europe, mais plus fin, plus adroit, plus hardi que le Loup, il s'approche des Douares, & trouve souvent moyen d'enlever quelque volaille. D'ailleurs, ayant un appétit bien moins dévorant, il trouve plus facilement à le satisfaire. Comme l'on chasse peu dans ces contrées, où l'on réserve la poudre & le plomb pour se défendre des hommes, les campagnes sont abondantes en Cailles, en Perdrix, dont les œufs ou les petits, ainsi que le menu gibier, servent à nourrir le Renard. Cet animal n'est pas très-commun

en Numidie, mais il est remplacé par le *Chacal*, dont les mœurs, les inclinations sont à-peu-près les mêmes.

Le *Chacal* ou l'*Adivé* que l'on rencontre en Barbarie, est d'une couleur rousse foncée, & à-peu-près de la même grandeur que le Renard. Il a le museau plus effilé, & tient de la nature du Loup. Il mange beaucoup, & il est presque toujours affamé. Le besoin de satisfaire sa voracité lui inspire du courage & de la hardiesse : mais comme il conçoit la faiblesse de ses forces en comparaison de celles de tant d'autres animaux qui lui font la guerre, il a l'adresse de les multiplier en s'attroupant avec ses semblables, & de pouvoir, par ce moyen, livrer combat à des ennemis contre lesquels il ne pourroit se défendre s'il étoit seul. Cette armée de *Chacals*, réunis par des intérêts communs, & animés par le besoin le plus pressant, celui de la faim, cause quelquefois de grands dégâts. Elle parcourt les campagnes, s'approche des lieux habités, fond sur la volaille, & même sur les brebis. La vue de l'homme n'épouvante pas les *Chacals* ; néanmoins ils ne pénètrent dans sa demeure que dans les cas extrêmes : mais toutes les nuits ils rodent dans les environs, & glapissent continuellement. Leur cri ressemble à-peu-près à l'aboïement du chien ; il est fort désagréable à entendre. C'est un son aigre, perçant, une espèce de gémissement triste & lugubre. Les *Chacals* recherchent les cadavres avec autant d'avidité

que le fait l'Hyène ; & à mesure qu'ils fouillent dans les tombeaux , & qu'ils sentent l'odeur infecte du corps qu'ils déterrent , ils pouffent des cris plus lugubres encore que les premiers , occasionnés probablement par l'impatience , par l'avidité , ou par la joie de toucher au moment de satisfaire leur voracité. Les Chacals sont très-nombreux en Numidie , & s'attroupent tous les soirs. Je n'ai presque point passé de nuit au milieu des campagnes , qu'ils n'aient troublé mon repos par leurs cris continuels.

LE CHAT SAUVAGE, LE CHAT-TIGRE ;
ET L'ICHNEUMON.

LE CHAT, auquel nous accordons le second rang parmi nos animaux domestiques , tout indigne qu'il est de cet honneur , a été tiré des forêts , où il vit dans un état sauvage , tout entier livré à la férocité de son caractère. A raison de son extrême habileté à saisir les fouris & les rats , nous lui avons ouvert nos demeures , nous l'avons admis à notre familiarité ; malgré cela il conserve le fond de ce caractère qui le porte à la trahison & au meurtre. C'est un hypocrite qui , sous les dehors de la douceur , médite les ruses & le carnage. Dans les forêts il vit , comme chez nous , de la chasse qu'il livre aux mulots , aux fouris & aux rats. Il est sur-tout terrible

pour les oiseaux dont il va chercher les petits jusqu'au plus haut des arbres. C'est-là qu'il se tient le plus souvent, tant pour trouver sa proie avec plus de facilité, que pour éviter beaucoup d'ennemis qui lui déclarent la guerre. Le Chat sauvage est plus gros, plus fort & plus subtil encore que notre Chat domestique, dont l'éducation change beaucoup le physique, quoiqu'elle influe peu sur ses inclinations. Il y a quelques Chats domestiques dans les villes de Barbarie, mais je n'en ai jamais rencontré dans les *Douares* des Arabes.

L'on rencontre dans les mêmes forêts une autre espèce de Chat, connue sous le nom de *Chat-Tigre*, que M. de Buffon nomme *Serval*. Il ressemble à la Panthère par sa peau couverte de taches noires & blanches; mais il a la figure, les inclinations, les habitudes du Chat. Il est beaucoup plus gros, plus féroce: comme lui, il vit sur les arbres, fait la guerre aux oiseaux, aux Ecureuils, aux Bélettes, & même aux Chats. Cet animal est assez commun dans les forêts. Son cri approche beaucoup du miaulement du Chat. On le chasse à cause de sa peau, presque aussi belle que celle de l'Once ou de la Panthère.

L'*Ichneumon*, la *Mangouste* de M. de Buffon, est beaucoup plus commun en Egypte, où il vit dans un état de domesticité, qu'en Barbarie. Il a les mêmes inclinations que le Chat; les Egyptiens s'en

servent pour détruire les fouris & les rats. Cet animal recherche avec passion les œufs des Crocodiles, & même les jeunes Crocodiles. Comme l'on veut en tout du merveilleux, l'on a débité qu'il entroit dans la gueule du Crocodile tandis qu'il dormoit, & qu'il lui rongeoit les intestins. A peine cet animal est-il de la grosseur du Chat. Il a le museau très-allongé, le poil noir & blanc avec une légère teinte de roux, la queue forte, les jambes courtes, beaucoup de souplesse, de vivacité dans les mouvemens, des yeux étincelans, un caractère très-irritable, ne craignant ni les Chiens, ni les Chats, ni les Serpens dont il se nourrit. La vue d'un animal vivant le met en colère; il est rare qu'il ne soit pas le premier à l'attaquer.

L' O U R S.

LE climat brûlant de l'Afrique ne convient point à l'Ours, qui ne se plaît qu'au milieu des neiges & des glaces. Cependant, comme le mont Atlas s'élève très-haut dans le royaume d'Alger vers celui de Maroc, & que plusieurs montagnes sont couvertes d'une neige presque continuelle, les Ours bruns y habitent. Ils sont très-carnassiers. Quelquefois ils descendent dans les plaines. Pendant mon séjour chez *Aly-Bey* à la Mazoule, un Arabe rapporta la peau d'un Ours qu'il avoit tué à la chasse. L'opinion

que l'Ours lance des pierres quand il est poursuivi, est admise chez les Arabes, comme parmi le peuple de l'Europe. Cet Arabe me montra une blessure qu'il avoit reçue à la jambe étant poursuivi, disoit-il, à coups de pierres par l'Ours qu'il avoit tué. Ce rapport ne me convainquit point, étant très-possible que ce chasseur, poursuivi par l'Ours, ait frappé le pied contre quelque pierre, & se soit blessé en fuyant un ennemi trop à craindre pour laisser de sang-froid le chasseur qui l'attaque.

LE SANGLIER.

LES SANGLIERS sont très-sensibles au froid ; ils aiment beaucoup à vivre dans les pays chauds. Aucun peut-être ne leur convient mieux que la Barbarie. Outre que la chaleur du climat leur est très-favorable, ils y trouvent encore une nourriture abondante. Les forêts ne sont presque composées que de lièges, les rochers sont couverts d'yeufes. Il en résulte une quantité prodigieuse de glands que l'on fait être le mets le plus délicat pour les Sangliers. Ils se nourrissent aussi des bulbes d'asphodèles, qui dominant par-tout dans les plaines, dont on trouve souvent la terre bouleversée par ces animaux. Ils sont si abondans, qu'on les rencontre en troupes par-tout dans les broussailles, dans les forêts, & particulièrement dans les lieux humides & ombragés.

Ils paroissent avoir perdu en Barbarie la finesse de leur odorat, ou plutôt moins craindre les hommes qu'en Europe, puisqu'ils se laissent approcher d'assez près, & que j'en ai rencontré quelquefois des troupes de cinq à six. Sans paroître épouvantés à ma vue, ils continuoient leur route avec tranquillité. Aussi est-il très-aisé de leur donner la chasse; il n'est pas même à craindre qu'ils reviennent sur le coup du chasseur. Ils sont moins féroces, moins défiants qu'en Europe. Ils servent à la nourriture des grands animaux carnassiers, contre lesquels ils ne peuvent se défendre.

L E H É R I S S O N .

LE HÉRISSON qui vit en Barbarie m'a paru un peu différent du nôtre. Il est plus court, plus ramassé, & a le museau plus effilé. Il habite les brouffailles & les bois, fait sa demeure aux pieds des arbres, dont les creux servent à le loger. Il se nourrit de racines sauvages, d'insectes, de vers & de fauterelles. Souvent il rode autour des lieux cultivés, pénètre dans les vergers, s'y repaît de fruits tombés, & regagne tranquillement son habitation. Il est peu d'animaux plus heureux, plus tranquilles que celui-ci. Naturellement frugivore, quoiqu'il ne rejette point la viande, il n'a pas besoin de répandre le sang pour satisfaire son appétit. Il
trouve

trouve par-tout de quoi se nourrir ; souvent l'arbre qui ombrage sa retraite fournit seul à ses besoins. Amateur de la paix & du repos, il se plaît dans la solitude, & fuit les combats, pour lesquels en effet la Nature ne lui a donné ni forces ni armes. Mais comme sa foiblesse même pourroit lui attirer beaucoup d'ennemis, il est pourvu d'armes défensives qui le mettent à l'abri des insultes des animaux les plus furieux. Avec les piquans, qui remplacent les poils sur sa peau, il ne craint ni la dent du Lion, ni la griffe de la Panthère, ni la voracité du Loup. Dès qu'il se voit en danger, il se roule en boule, dresse ses piquans, & attend paisiblement l'ennemi, qu'il fatigue & rebute en rendant toutes ses attaques inutiles.

LE P O R C - É P I C.

LE PORC-ÉPIC, deux & trois fois plus gros que le Hérisson, porte les mêmes armes défensives. Au lieu de poils, il a de longs piquans d'une substance presque aussi légère que les grosses plumes des oiseaux ; on les prendroit même pour des tuyaux de plumes sans barbe. Ils sont remplis d'une substance moëlleuse, aigus des deux bouts, un peu plus obtus à l'extrémité qui tient à la peau. Leur couleur est alternativement blanche & noire. Lorsque l'on irrite cet animal, il dresse ses piquans ; mais il est

faux qu'il les lance contre son ennemi ; c'est une de ces erreurs imaginées par amour pour le merveilleux, & accréditées par l'ignorance. Il paroît que le Porcépic est sujet à la mue, puisque l'on rencontre dans les forêts de ces piquans détachés de la peau de l'animal. Il vit, comme le Hérifson, de fruits, de racines & de graines : mais il est beaucoup plus sauvage ; il n'habite que l'intérieur des forêts, & ne s'approche jamais des endroits cultivés. Son odeur est forte & défagréable.

LE CERF, LA GAZELLE ET LE BUBALE :

J'AUROIS eu peine à me persuader que le Cerf ; timide & sans défense, eût peu se multiplier dans les forêts de la Numidie, si plusieurs fois je n'eusse trouvé son bois rameux, & si des Arabes ne m'eussent assuré en avoir vus & chassés ; mais il n'y est pas commun. Il a de trop cruels & de trop nombreux ennemis pour terminer ses jours tranquillement, & voir sa postérité se propager. Souvent en une seule nuit la mère & les petits sont égorgés par la dent sanguinaire de la Panthère ou du Lion, malgré les précautions d'une mère alarmée & soigneuse à choisir, pour elle & sa jeune famille, le lieu le plus secret, le plus inaccessible. Le Cerf ne peut opposer que sa légèreté aux attaques des bêtes féroces. Pour peu qu'il ait d'avance, je n'en connois point qui puisse

l'attraper à la course ; mais souvent , tandis que , sans défiance , il broute paisiblement l'herbe de la prairie , la redoutable Panthère , cachée parmi les broussailles , fond sur lui & le dévore.

Que les animaux carnassiers s'entre-déchirent réciproquement , que les forêts retentissent de leurs cris de guerre , & que les déserts de la Numidie soient arrosés de leur sang , nous ne voyons là que des monstres affamés qui ne respirent que le carnage & la mort , & nous ne sommes pas fâchés que l'animal féroce qui en poursuit un plus foible , soit dévoré par un plus fort ; mais que ces animaux innocens & pacifiques , qui , sans faire mal à aucun être vivant , cherchent , parmi l'herbe des champs , la nourriture qui leur convient , que ces animaux sans défense soient attaqués & dévorés par des ennemis sanguinaires auxquels ils ne peuvent opposer que des gémissemens & des larmes inutiles , ce spectacle nous révolte , & nous nous intéressons vivement au sort pitoyable de l'innocence opprimée ; telle est cependant la destinée du Cerf , telle est celle de la tendre & douce Gazelle , dont le seul regard est capable d'attendrir le cœur le plus féroce. Ses yeux sont noirs , grands , remplis de vivacité & de feu. Ses mouvemens sont légers & pleins de graces : elle a les jambes hautes & fines , le poil d'un fauve tendre , doux & luisant. Ses cornes sont légèrement cannelées , courbées en arrière , & composées d'anneaux.

Elle a la grandeur & le port du Chevreuil. La Gazelle s'appriivoise aisément ; elle a beaucoup d'intelligence, plaît & amuse par sa vivacité & ses graces. Il y en avoit une à la *Calle* très-familière. Elle venoit aux heures des repas dans la salle à manger, & aimoit beaucoup à recevoir des mains de chaque personne, du pain, quelques feuilles de salade & d'autres herbes qu'on lui présentoit : mais sa vie fut de courte durée. Les Gazelles marchent en troupes, & habitent les confins du désert de *Saara*. Les animaux timides & foibles aiment à se réunir, & quoiqu'ils n'en soient pas plus en état de se défendre, cependant ils paroissent moins appréhender l'ennemi commun lorsqu'ils sont en grand nombre, que lorsqu'ils le rencontrent seul à seul. L'espoir qu'il ne se choisira qu'une victime, & que le reste sera épargné, rend le danger moins effrayant. En effet, qu'un troupeau de Brebis, de Chèvres ou de Vaches soit attaqué ou effrayé, son premier mouvement n'est pas de se séparer & de fuir : mais tous se pressent les uns contre les autres, & ne forment qu'un seul corps, qui s'avance pesamment en masse & sans ordre. Chez les animaux, comme parmi les hommes, la foiblesse est le principe de toute société.

Le *Bubale* est un de ces animaux sur lequel nous avons peu de notions, & dont les Anciens n'ont parlé que d'une manière très-obscur. Il est à

peu-près de la grandeur d'un jeune veau, d'une couleur fauve, le poil lisse & court. Ses cornes sont noires, épaisses, très-proches l'une de l'autre, composées d'anneaux, persistantes, courbées en arrière. Il a la tête étroite, alongée, la queue longue, terminée par une touffe de poils rudes. Ses jambes sont maigres & longues. Il est de la classe des animaux ruminans. M. Desfontaine en a rapporté un empaillé & très-bien conservé.

L E T A U R E A U.

LE TAUREAU, si fier, si terrible en Europe, quand il conserve toutes ses forces, est docile & soumis en Barbarie. Les Arabes n'ont pas besoin, pour le dompter, de lui faire subir de cruelles mutilations. Ils n'ont recours à aucun acte de férocité pour engraisser ou soumettre leurs animaux : si ce n'est point chez eux un acte de pitié, c'en est un au moins de frugalité. Peu leur importe de manger une viande plus ou moins délicate, pourvu qu'ils satisfassent aux besoins de la Nature. Cette modération dans le Taureau de Barbarie, fait que les Arabes ne le séparent point du troupeau, & l'on est étonné d'en voir quelquefois deux ou trois cens avec autant de Vaches brouter tranquillement l'herbe de la prairie, & se rendre, sans résistance, à la voix de leur maître. Que l'homme est grand à la

tête d'un aussi nombreux troupeau qu'il conduit & dirige à sa volonté ! D'où vient donc cette différence de mœurs dans les Taureaux de Barbarie & d'Europe ? Il me semble qu'elle ne peut être attribuée qu'à l'état d'esclavage où nous tenons cet animal. En Barbarie les Taureaux sont toujours au milieu des champs accoutumés à vivre à côté de la Génisse. Chez nous, au contraire, ceux de ces animaux que l'on destine à multiplier leur espèce, sont presque toujours renfermés, séparés de leurs femelles, très-bien nourris, rarement conduits au travail. Comment cet animal, plein de force & de vigueur, ne chercheroit-il pas, échappé de son étable, à jouir des courts instans de sa liberté ? Quelle révolution dans tous ses sens ! quel feu dévorant circule dans ses veines à la vue d'une Génisse ! Si pendant cette fièvre ardente, dans ce délire du plaisir, il apperçoit un rival, avec quelle fureur il s'élançe sur lui ! C'est dans ces sortes de combats que le Taureau déploie toutes ses forces ; c'est alors qu'il est dangereux & terrible : mais ces accès lui prennent rarement lorsqu'il jouit d'une liberté continuelle.

Malgré l'abondance & la fertilité des pâturages de la Numidie, les Bœufs & les Vaches y sont toujours maigres, plus foibles, plus petits qu'en Europe. Leur chair a très-peu de suc ; elle est sèche & coriace. Il est vrai que ces animaux souffrent beaucoup pendant les grandes chaleurs, qu'ils

n'ont alors d'autres nourritures que les mauvaises herbes des marais ; mais pendant plus de huit mois de l'année, la Nature les dédommage amplement de la mauvaise nourriture de l'été : au reste, l'expérience prouve qu'il faut à ces animaux un climat tempéré, que les grandes chaleurs les font dégénérer.

Les Vaches ne donnent qu'un mauvais lait, & en très-petite quantité. Le beurre qui en résulte est d'une très-médiocre qualité. Le lait des Vaches se perd quand elles quittent ou qu'on leur ôte leurs veaux. Les Arabes, jaloux d'avoir de nombreux troupeaux, tuent rarement les jeunes veaux. Comme ils ne leur coûtent d'autres soins que de les conduire aux pâturages avec le reste du troupeau, ils préfèrent les laisser croître pour en tirer un meilleur parti.

LES CHÈVRES ET LES BREBIS.

LES CHÈVRES, réunies en troupeaux nombreux dans les montagnes de l'Atlas, y trouvent une abondante nourriture, mais elles n'y paissent pas le thym, le serpolet, la lavande, & d'autres plantes odoriférantes, comme les Chèvres habitantes des montagnes de la Provence ; leur chair est plus sèche, leur lait moins abondant, & d'une qualité inférieure ; malgré cela, il vaut mieux que celui des Vaches, & les Arabes le préfèrent pour le beurre & le

fromage. Ils se servent aussi de celui des Brebis. Les Chèvres de Barbarie ont, en général, le poil noir, long & luisant, qualités très-estimées dans les fabriques.

Les Brebis forment, en Barbarie, les troupeaux les plus considérables. La finesse, la beauté de leurs laines, la fertilité des pâturages, tout engage les Arabes à multiplier ces animaux, qui les nourrissent de leurs chairs, de leur lait, & les enrichissent de leurs toisons. Heureux, si, bornés à ces occupations pastorales, ils savoient vivre en paix les uns avec les autres; & si, par un contraste singulier, leurs mains ne portoient point des armes meurtrières au lieu d'une simple houlette!

L'on rencontre fréquemment dans les troupeaux des Béliers à quatre cornes. Ils m'ont paru plus grands, plus forts, plus vigoureux que les autres. Quant aux Brebis, outre l'espèce ordinaire, il y en a une seconde, distinguée par une très-grosse queue. Elle est commune dans le royaume de Tunis; elle vient aussi dans le Levant. Les unes ont cette queue également grosse par-tout; dans d'autres, elle est un peu pointue: cette Brebis est très-estimée pour la beauté de sa laine, mais sa chair est bien inférieure à celle des autres: cependant les friands apprécient beaucoup la queue, qui n'est qu'un peloton de graisse. Le *Docteur Shaw* cite une troisième espèce de Brebis qui vient dans le voisinage du *Saara*. Elle

est presque aussi haute que notre Dain, & lui ressemble assez, excepté la tête. La chair en est sèche, & la laine grossière, approchant du poil de chèvre, ce qui vient probablement de la chaleur du climat, de la rareté de l'eau, & du mauvais pâturage du pays (1).

LE CHAMEAU.

LES vastes déserts de l'Afrique & de l'Asie seroient impraticables; ces espèces d'îles séparées des pays habités par des sables brûlans & stériles, n'auroient jamais été connus sans le secours du Chameau. Il est le seul, parmi nos bêtes de somme, en état de supporter la marche longue & pénible des caravanes, le seul que les chaleurs excessives & les travaux forcés ne peuvent abattre, le seul qui puisse se passer de boire & de manger pendant plusieurs jours de suite sans cesser de travailler, le seul enfin à qui, fort souvent, une heure de repos suffit en vingt-quatre heures, encore ne quitte-t-il point les fardeaux de sept ou huit cens livres dont il est chargé. La Nature l'a conformé de manière à ce qu'il puisse supporter de semblables travaux. Outre les quatre estomacs qui lui sont communs avec les animaux ruminans, il a encore une espèce de poche particulière,

(1) Voyage en Barbarie du Docteur Shaw, tome I, page 312.

dans laquelle il fait provision d'eau pour cinq ou six jours & plus. Elle s'y conserve sans se corrompre. Il l'en tire au besoin pour rafraîchir ses organes altérés. Un peu de foin, quelques poignées de noyaux de dattes, d'orge ou de fèves, suffisent pour le soutenir pendant plus de vingt-quatre heures. Dès qu'il trouve de la verdure, il en fait également provision pour toute sa journée. L'on conçoit combien un tel animal est précieux pour les Arabes du désert. C'est le plus riche présent que le Ciel ait pu leur faire. Outre ces premiers avantages, le lait des Chameaux, très-abondant, est une nourriture excellente pour les Arabes; ils en mangent aussi la chair, & se servent de son poil pour faire des cordes & des étoffes. L'on prétend que cet animal aime beaucoup la musique, que le son des instrumens charme sa route, lui fait oublier ses fatigues, & ranime ses forces. Il en est peu qui aient plus de docilité & de courage. Au commandement de son maître, il s'agenouille afin qu'on le charge avec plus de facilité; & quand il a le fardeau qui convient à ses forces, il se relève de lui-même, jette des cris de mécontentement lorsque l'on augmente sa charge, qu'il refuse quelquefois de porter: mais sa docilité & son caractère de douceur se changent en une espèce de fureur au retour de chaque printemps, qui est le moment où les Chameaux s'accouplent. Ils sont alors très-difficiles à dompter, & méconnoissent

même la voix de leur maître. Ils attendent la nuit pour approcher de leurs femelles, qui ne mettent bas leurs petits que le printemps suivant.

Il semble que cet animal n'ait reçu l'existence que pour souffrir. Dès l'instant qu'il est en état de travailler jusqu'au moment de sa mort, il ne jouit pas d'un seul jour de repos. Il est toujours en marche, toujours chargé. Aussi est-il plein de difformités. Il est souvent couvert de plaies; sur sa poitrine & sur ses jambes il se forme des tumeurs, des callosités qu'il conserve toute sa vie. Il meurt au milieu du travail, après avoir vécu tout entier pour l'homme, très-peu pour lui-même.

LE CHEVAL.

LES CHEVAUX de Barbarie, connus en France sous le nom de *Chevaux-Barbes*, ont en général la taille médiocre, la tête haute, les jambes fines, le poil roux, le pas très-sûr, beaucoup de vigueur & de souplesse dans tous leurs mouvemens; mais ils ont beaucoup perdu de leur ancienne réputation, par la négligence des Arabes à multiplier & conserver les belles races. Comme ils préfèrent les Jumens aux Chevaux, ils prennent peu de soins de ces derniers; les maltraitent cruellement, & souvent les accablent de travaux. Quand ils ont quelques courses à faire, telles longues qu'elles soient, ils ne vont presque

jamais qu'au galop. A la fin de la journée les Chevaux ont la bouche en sang, & le ventre ouvert par les longues fiches de fer qui servent d'éperons aux Arabes. Ces animaux ne mangent jamais que le soir, & encore souvent ne leur donne-t-on que de l'herbe hachée, ou des feuilles de roseaux. Malgré cela, il est incroyable avec quelle force ils supportent la fatigue. Ils ne sont point ferrés : ce seroit un mal qu'ils le fussent, ayant souvent à gravir contre des rochers escarpés qu'ils montent & descendent quelquefois au galop avec une facilité étonnante. Ils passent la nuit en plein air, sans litière, droits sur leurs jambes, renfermés dans les Douares, ou attachés par les pieds à un piquet vis-à-vis les tentes. Jamais ils ne sont ni frottés, ni étrillés. Quoiqu'aucun de ces animaux ne soit mutilé, ils sont presque aussi doux & aussi faciles à manier que nos Chevaux hongres d'Europe : mais transportés en France, ils deviennent indomptables, quoiqu'ils passent d'un climat brûlant, dans un climat très-tempéré. La raison de ce changement ne me paroît pas facile à trouver.

Dans les grands travaux, les Arabes préfèrent les Mules aux Chevaux. Ils s'en servent même pour monture; & il faut avouer qu'en Barbarie les Mules sont très-précieuses pour le travail & pour la marche. Elles supportent plus long-temps la fatigue; & si en voyage elles ne vont pas toujours aussi

vîte que les Chevaux, au moins elles achèvent de plus longues courfes.

LE CHIEN.

LE CHIEN perd, en Barbarie, une partie de ces qualités fociales qui le rendent ami de l'homme. Ce n'est plus cet animal domestique, doux, caressant, fidèle, plein d'ardeur pour les intérêts de son maître, toujours disposé à le défendre, même aux dépens de sa vie. Chez les Arabes il est cruel, sanguinaire, toujours affamé, jamais rassasié. Son regard est féroce, sa physionomie ignoble, & son aspect désagréable. Les Maures veulent bien le souffrir dans un coin de leur tente, mais voilà tout ce qu'ils lui accordent. Jamais ils ne le caressent; jamais ils ne lui jettent aucune nourriture. C'est à ce traitement, je crois, qu'il faut attribuer l'indifférence des chiens pour leur maître. La seule distinction qu'ils lui accordent, est de ne pas aboyer après lui quand il entre : mais qu'il soit absent ou présent, ils n'en font ni plus tristes, ni moins gais. Ils ne suivent leur maître qu'autant qu'il les y a accoutumés; & paroissent si peu jaloux de cette faveur, qu'ils aiment autant rester en place que de marcher à sa suite. Fort souvent ils n'appartiennent à personne. Ils se choisissent une tente pour abri; on les y laisse, mais l'on ne s'inquiète point d'eux.

Ils vont chercher leur nourriture là où ils peuvent. Les ordures, les charognes, les immondices, tout leur est bon, pourvu qu'ils assouvissent leur faim. Ils sont maigres, décharnés, & n'ont presque point de ventre. Entre eux ils se battent rarement, mais ils se réunissent contre l'étranger qui approche des tentes Arabes, s'élançant vers lui avec fureur, & le dévoreroient, s'il n'avoit soin d'écarter cette troupe affamée. Heureusement ces chiens sont lâches, faciles à prendre l'épouvante. La seule vue d'un bâton les empêche d'approcher; & pour peu qu'on les menace, ils sont bientôt dispersés. Il est bon cependant d'être toujours sur ses gardes. Si l'on étoit dans l'impossibilité de se défendre, ou que l'on eût le malheur de tomber, l'on courroit risque d'être dévoré. Ces Chiens sont très-avides de chair humaine: ils mangent les cadavres qu'ils peuvent rencontrer, ce qui arrive rarement, vu l'extrême attention des Arabes à enterrer leurs morts; mais lorsqu'ils ont assassiné un Chrétien, ils le dépouillent & abandonnent son corps aux chiens. Ces animaux, malgré la famine qui règne presque toujours parmi eux, malgré la sécheresse & la grande chaleur du climat, ne sont point sujets à la rage, comme nos Chiens d'Europe. Cette maladie n'existe pas en Barbarie, du moins aucune des personnes que j'ai interrogées sur cet article, n'a pu m'en citer d'exemples.

Tous les Chiens de Barbarie, j'entends ceux qui

vivent sous les tentes des Arabes, font de la même espèce, sans mélange. Ils sont blancs, quelquefois marqués de grandes tâches rouffes. Ils ont les oreilles droites, le museau un peu alongé, les pattes courtes, le poil lisse & ras. Ils sont un peu plus gros que le Renard. M. de Buffon cite les Epagneuls & les Barbets comme originaires de Barbarie & d'Espagne. Le fait peut être vrai, mais je n'ai presque point rencontré de Chiens Barbets, encore moins d'Epagneuls dans les tentes des Arabes. Les Barbets sont plus communs dans les villes & les Comptoirs François. J'ignore s'il existe en Barbarie des Chiens sauvages, vivant dans les forêts, loin des habitations des hommes ; mais j'en ai vus de la race des Mâtins que l'on avoit trouvés dans *l'île de la Galite* (1). Ils étoient destinés à la garde du moulin

(1) *Les îles de la Galite* sont des rochers très-dangereux ; à six lieues environ de l'île de Tabarque. Les gros bâtimens n'osent en approcher ; à deux lieues ouest il y a des sèches très-redoutés où plusieurs navires ont péri sans ressource. Ces îles servent de retraite aux *Trapanais* (*), qui viennent en contrebande pêcher le corail dans les mers de Barbarie. Ils y trouvent du bois, des sources d'eau, & y vivent de pêche & de chasse. D'ailleurs ces îles sont inhabitées. Dans les naufrages, lorsque les gens de l'équipage se sauvent & peuvent gagner la Galite, ils ont soin d'allumer de grands

(*) Habitans de *Trapano*, ville située sur la côte occidentale de Sicile.

de la Calle. Ils remplissoient leurs fonctions avec une grande fidélité, & étoient très-attachés à leurs maîtres. L'on m'a assuré qu'il y avoit beaucoup de Chiens dans cette île inhabitée, ainsi qu'un grand nombre de Chèvres sauvages : d'où vient que les Anciens appelloient la Galite *Ægimuros*, abondante en Chèvres (1). Quant aux Chiens sauvages, je soupçonne qu'ils viennent de quelque bâtiment échoué parmi ces dangereux écueils.

L E S S I N G E S.

CE ne sont pas toujours les animaux les plus féroces qui font les plus nuisibles à l'homme. Les Chenilles, les Sauterelles & les Vers font souvent plus de dégâts dans ses vergers que n'en fera le Loup au milieu des bergeries, que n'en feront le Lion ou la Panthère parmi un grand troupeau ; les Arabes appréhendent souvent beaucoup plus ces armées de Singes qui ravagent leurs moissons, dévorent leurs fruits, que l'animal féroce qui, par hasard, leur enlève un Bœuf ou une Vache. Les Singes habitent ordinairement les forêts les plus

feux qui se voient des Comptoirs de Tabarque, & même de la Calle, d'où l'on envoie, lorsqu'il est possible, des chaloupes à leur secours.

(1) Plin. Liv. V, ch. 7.

épaisses ; ils se tiennent presque toujours sur les arbres , sautent d'une branche à l'autre avec la plus grande légèreté. Réunis en troupes nombreuses , ils passent leur temps en gaîté continuelle. La joie & les plaisirs règnent toujours parmi eux , sans que rien puisse troubler la sérénité de leurs jours. Ils jouissent en liberté des bienfaits de la Nature , aiment leurs femelles avec passion , & ne trouvent jamais d'obstacle à la satisfaction de leurs desirs. Par amour pour la liberté , ils vivent loin des habitations des hommes ; mais la nuit ils s'en approchent en grandes troupes , se dispersent dans les vergers & les lieux cultivés , pillent , détruisent tout autant par malice que pour se nourrir. Pendant ces incartades , plusieurs d'entre eux , postés à une certaine distance , font sentinelle , & à la moindre apparence de danger , ils poussent un cri , & toute la troupe disparoît en un clin-d'œil : mais elle ne tarde pas à revenir. Des Arabes des environs du *Collo* m'ont assuré qu'ils avoient les plus grandes peines à garantir leurs possessions des ravages de ces sortes de Singes. Il les faut garder jour & nuit ; & pour peu qu'ils les perdent de vue , tout est détruit dans l'instant. Comme ces Singes sont petits & sans queue , à ce qu'ils m'ont dit , j'imagine que ce sont autant de *Pithèques* , dont je parlerai plus bas. Tous les Singes sont frugivores ; ils vivent aussi d'insectes , de sauterelles , de scarabées , &c. Ils n'aiment pas la viande. Les

fruits font la nourriture qu'ils préfèrent. Ils craignent beaucoup la présence de l'homme : mais leur premier mouvement de frayeur une fois dissipé, dès qu'ils s'en voient à une certaine distance, & sur les plus hautes branches des arbres, alors ils deviennent impudens, & paroissent défier l'homme par la hardiesse avec laquelle ils le regardent. On ne les fait vivans qu'en leur tendant des pièges. Ils font d'abord très-affectés de leur captivité ; mais bientôt leur gaîté naturelle l'emporte, ils se familiarisent avec leur maître, & se vengent, quand ils le peuvent, des coups qu'ils en reçoivent, par les espiégeries qu'ils lui font.

Les Singes que l'on trouve en Barbarie font les espèces suivantes : 1°. le *Pithèque*, petit Singe qui n'a pas plus d'un pied ou un pied & demi de haut. Il est sans queue ; sa face est aplatie. Lorsqu'on le tourmente, qu'il est effrayé ou irrité, il grince les dents, & agite les mâchoires avec une grande vitesse. Ce Singe est très-doux. Il s'apprivoise facilement ; il est même susceptible d'une espèce d'attachement pour son maître. Ce Singe est très-commun à *Stora*, du côté du *Collo*, & à *Bugie*. Nous ne le connoissons guère que d'après les descriptions que nous en avoient laissées les anciens Naturalistes : mais M. Desfontaine en a rapporté plusieurs des côtes d'Afrique, & a donné, sur ce Singe, les notions les plus exactes & les plus intéressantes dans différens Mémoires présentés à l'Académie.

2°. *Le Magot* est au moins une fois plus grand que le Pithèque. Sa face n'est point aplatie, mais elle forme une espèce de museau alongé. Il varie par son poil d'un gris plus ou moins foncé. Il n'a point de queue. Ses mœurs sont plus sauvages que celles du Pithèque ; il mord très-souvent pour peu qu'on le tourmente, & sur-tout quand il n'est pas encore bien familier : il conserve toujours un caractère rempli de méchanceté & de malice. Il habite les mêmes lieux que le précédent.

3°. *La Mone*, Singe à longue queue, est encore une espèce très-commune en Numidie. Il est peu de personnes qui ne connoissent la figure de cet animal, qui, avec le *Magot*, sert à amuser le peuple au milieu des rues. *Elle a la face brune avec une espèce de barbe mêlée de blanc & de jaune, le poil de dessus la tête & du cou mêlé de jaune & de noir, celui du dos mêlé de roux & de noir, le ventre blanchâtre, aussi bien que l'intérieur des cuisses & des jambes* (1).

M. de Buffon cite une quatrième espèce de Singe qui se trouve en Mauritanie, & dans les terres de l'ancienne Carthage. Il l'appelle le *Callitriche*. *Il est d'un beau verd sur le corps, d'un beau blanc sur la gorge & le ventre, & il a la face d'un beau noir.*

(1) Hist. Nat. tome XIV, page 258.

LE PHOQUÉ ou VEAU-MARIN.

CET animal singulier ressemble à un enfant au maillot. Il ne peut jouir que très-imparfaitement de l'usage de ses bras & de ses jambes, qui sont presque entièrement renfermés dans son corps; il n'en sort que les mains & les pieds. Ses cinq doigts sont réunis par une membrane, & forment des espèces de nageoires. Poisson quand il est dans la mer, il devient reptile lorsqu'il est sur terre. Il se traîne comme les serpens : ses pieds ne lui servent qu'à s'accrocher aux rochers & à faciliter ses mouvemens : mais si la Nature a privé le Phoque de la perfection de quelques membres, par comparaison avec les autres animaux, elle l'a, d'un autre côté, amplement dédommagé en lui permettant de vivre également sur terre, comme dans la mer, & en le rendant insensible aux fortes impressions du froid & du chaud. Il vit sur la glace aussi bien que sous la zone torride. Dans la mer il se nourrit de poissons, sur terre il broute l'herbe. L'on en rencontre très-souvent le long des côtes de Barbarie. Ils dorment sur les rochers exposés au soleil : il est difficile de leur donner la chasse. Au moindre danger, ils se précipitent dans la mer. Il est rare qu'un coup de fusil les blesse au point de les empêcher de fuir. Il est peu d'animaux plus durs de mort.

*De quelques autres Animaux qui se trouvent en Numidie
& en Europe.*

IL me reste bien peu de choses à dire sur quelques autres quadrupèdes qui vivent en Numidie comme en Europe, & qui n'offrent rien de particulier. La *Bélette* rode autour des tentes Arabes, épie le moment favorable pour tomber sur les poules, égorger les jeunes poulets, & en manger les œufs. Elle se tient, pendant le jour, cachée parmi les brouffailles, & n'osant approcher des lieux habités, elle donne alors la chasse aux oiseaux aquatiques, les poursuit parmi les roseaux, & cherche à découvrir leurs nids : elle mange aussi les Rats, les Souris, les Couleuvres & Lézards.

Les *Rats* & les *Souris* sont d'autant plus communs & incommodés dans les habitations fixes, que, comme je l'ai fait observer, les Arabes n'élèvent point de Chats : mais les hordes errantes qui changent fréquemment de place, sont peu tourmentées par ces animaux. Le long des rivières & des étangs il y a beaucoup de *Rats - d'eau*, & quantité de *Mulots* dans les champs cultivés, & où l'on sème l'orge & le bled.

Les *Lièvres*, les *Lapins*, & beaucoup d'autres gibiers, offrent aux chasseurs des plaisirs multipliés. Ils seroient bien plus communs, s'ils n'avoient pour

ennemis tous les animaux carnassiers. La Barbarie est la patrie du *Furet*, l'ennemi mortel des Lapins, & que l'on dresse en Europe exprès pour cette chasse : *Strabon* prétend qu'il a été transporté d'Afrique en Espagne, & que de-là il est passé dans une grande partie de l'Europe.

LES OISEAUX.

TANDIS que des guerres cruelles ensanglantent les forêts de la Numidie, & que les animaux féroces portent par-tout le carnage & la mort, les habitans des airs ont aussi leurs combats, & la plaine aérienne est un autre champ de bataille qui retentit au loin des cris de joie des vainqueurs, & des gémissemens douloureux des vaincus. L'*Aigle* exerce sur les Oiseaux le même empire despotique que le Lion sur les animaux terrestres : son bec, ses ongles, & la vigueur de ses muscles font les titres de sa royauté. L'on rencontre en Barbarie les espèces suivantes.

1^o. LE GRAND AIGLE ou L'AIGLE ROYAL. Il paroît rarement dans les plaines. Son séjour ordinaire est sur les montagnes les plus élevées de l'Atlas, où il vit solitairement dans le creux des rochers. Son empire est cruel, mais il est silencieux. L'on prétend qu'il ne crie jamais : il ne quitte la solitude que pour chercher un ennemi digne de lui : il rejette la chair morte, & n'en veut qu'aux grands oiseaux. Non content de régner

dans les airs, il daigne quelquefois descendre sur notre globe, & faire sentir son pouvoir à quelques quadrupèdes, aux lièvres, aux lapins, aux jeunes agneaux qu'avec une ferre redoutable & meurtrière il enlève au milieu des airs, & dévore en sûreté sur le sommet d'un rocher isolé. Sa couleur est d'un fauve obscur.

2°. L'AIGLE COMMUN plus petit, moins vigoureux que le précédent, est aussi moins délicat sur le choix de sa nourriture. Il attaque indifféremment tous les oiseaux, &, quand le besoin le presse, il tombe sur les cadavres. On le rencontre plus fréquemment dans les plaines, où de temps en temps il fait entendre un cri aigre & perçant. Sa couleur varie du brun au noir.

3°. LE PETIT AIGLE est presque roux, tacheté de noir. Il a une espèce de cri plaintif fort désagréable. On le voit souvent perché sur les arbres dans les lieux marécageux, le long des rivières & des étangs. Il attaque particulièrement les oiseaux aquatiques : mais comme il digère vite, qu'il a besoin de manger souvent, & qu'il ne trouve pas toujours de quoi se rassasier, il a recours alors aux insectes & aux reptiles. Je lui ai souvent trouvé dans l'estomac des grenouilles, des lézards, des fauterelles, & plusieurs autres insectes. Il vole bien plus près de terre que les deux espèces précédentes.

4°. L'AIGLE DE MER, ou LE BALBUZARD de M. de Buffon, d'un naturel moins vorace, moins féroce que les véritables Aigles, fait son nid sur les arbres les plus élevés, proche les rivières & les lacs. Il ne vit presque que de poissons.

5°. LE GRAND AIGLE DE MER, ou L'ORFRAIE de M. de Buffon, vole fréquemment sur les bords de la mer où il cherche à saisir les poissons, quoiqu'il vive également de gibier. Il est presque aussi grand que le grand Aigle. On l'apprivoise assez facilement. J'en ai vu un à la Calle qui, sans être renfermé, se laissoit approcher & caresser sans effroi.

LE CRUEL VAUTOUR, par la férocité de ses mœurs, est bien digne d'habiter la Barbarie, où la Nature semble avoir réuni tous les monstres de l'Univers. Quoique le Vautour soit bien armé, & très-vigoureux, il n'ose attaquer les autres oiseaux qu'autant qu'ils lui sont très-inférieurs en forces. Son défaut de courage met au moins des bornes à ses cruautés, & il préfère souvent se nourrir de cadavres infectes, plutôt que de livrer combat à des êtres vivans : mais quand il veut faire la guerre, il se joint à d'autres Vautours; la chasse se fait en commun, & l'on se partage le gibier, non sans le disputer.

LE MILAN, non moins cruel, est aussi lâche que le Vautour ; mais on lui passe plus aisément sa lâcheté, vu l'infériorité de ses forces. Il ne fait la guerre qu'aux petits oiseaux, aux jeunes poulets, aux colombes, &c. Du haut des airs où il paroît immobile, il fond avec rapidité sur la proie qu'il s'est choisie ; mais au moindre danger il fuit avec un cri de frayeur.

LA BUSE, qui est, parmi nous, l'emblème de la stupidité, n'ose quitter l'arbre sur lequel elle est perchée pour aller chercher sa proie ; mais elle attend, pour la saisir, qu'elle vienne s'offrir à ses regards. Sa foiblesse ne lui permet que d'attaquer les plus petits oiseaux.

L'ÉPERVIER habite les grandes forêts ; il vole dans les plaines pour y saisir les Cailles & les Perdreaux. J'en ai rencontré une variété dont le plumage fauve étoit tacheté de noir.

L'AUTOUR se retire dans les gorges des montagnes. Ses mœurs sont aussi sanguinaires que celles du Tigre. Il aime le carnage, & ne se plaît qu'à mettre à mort tous les êtres vivans qu'il rencontre, & qu'il peut combattre.

LE FAUCON, dont nous tirons un si grand parti pour la chasse, vit aussi dans les rochers stériles & inhabités de la Numidie.

Tous ces oiseaux chassent pendant le jour ; mais en voici d'autres qui n'osent paroître que lorsque le soleil est retiré. Le *grand Duc*, le *Hibou* ou *moyen Duc*, le *Chat-huant*, la *Chouette*, la *petite Chouette* ou la *Chevèche*, à l'approche de la nuit, sortent des fentes des rochers, du creux des vieux arbres, remplissent l'air de leurs lugubres cris, & déclarent la guerre aux Chauves-fouris, aux Rats, aux Mulots & aux Insectes.

LE HOU-BAARA ou LA PETITE OUTARDE HUPPÉE. Cet oiseau habite vers les confins du désert. Il vit de vers, d'insectes, & souvent des jeunes pousses des plantes. C'est une espèce d'Outarde qui ne diffère de l'*Outarde commune* que par la belle huppe qui orne sa tête. Elle a autour du cou un collier ou une espèce de grosse cravatte composée de plumes longues & souvent hérissées. Elles sont blanches avec des raies noires ; celles du corps sont fauves, tachetées d'un brun obscur. Cet oiseau est de la grosseur d'un Coq ordinaire, mais il a le corps plus allongé. Il a trois doigts aux pieds, sans orteil.

LE RHAAD ou SAF-FAF est une autre espèce d'Outarde d'Afrique de la même grosseur que la précédente, mais elle en diffère en ce qu'elle n'a point le cou orné de l'espèce de cravatte dont j'ai

parlé plus haut. Sa tête est noire, & les plumes de sa huppe font d'un bleu foncé. Le ventre est blanc, le dos & les aîles de couleur fauve avec des taches brunes. Cet oiseau vole par troupes.

Il y en a une autre espèce qui paroît n'être qu'une variété de la précédente. Elle est de moitié plus petite, n'a point de huppe, & offre quelques variétés dans le plumage.

LA PINTADE ou LA POULE DE NUMIDIE. Quoique son plumage n'ait point l'éclat de celui des oiseaux d'Amérique, néanmoins il plaît à l'œil par sa simplicité & la variété des couleurs. Sur un fond gris-bleu sont placées des taches rondes & blanches très-régulières, qui forment comme autant de perles : mais la Pintade n'a pour elle que l'élégance de son plumage : elle se tient mal ; sa queue est tombante, son cou alongé ; elle paroît bossue ; ses aîles courtes & la disposition de ses plumes forment une espèce d'élévation au haut du dos. Elle n'est guère plus grosse que notre Poule commune. Un attribut particulier à cet oiseau est d'avoir au-dessus de la tête, une très-grosse callosité en forme de casque. Cet oiseau ne vit que de grains. Il vole dans les lieux ensemencés en troupes plus ou moins nombreuses. Il est très-commun, sur-tout du côté de *Constantine*.

LA GÉLINOTE se plaît particulièrement dans les forêts; mais elle ne fait point son nid au haut des arbres. On la trouve à terre parmi les bruyères & les lentiques. Toutes celles que j'ai rencontrées en Afrique ne m'ont paru différer en rien de notre Gélinote d'Europe.

LE GANGA ou LA GÉLINOTE DES PYRÉNÉES, vulgairement appelée par les Arabes *Kattah*, est remarquable par deux longues plumes étroites qu'il porte à la queue. Il a le bec court & gros, à peu près comme celui de la Perdrix. Ses pattes, velues en devant jusques sur les doigts, sont presque nues par-derrière. Ses doigts sont au nombre de trois, avec un ergot; son plumage est très-varié. C'est un fond gris parsemé de taches, souvent en demi-lune, rouges, blanches, noires, &c. Les couleurs de la femelle sont plus uniformes que celles du mâle. Cet oiseau a un collier assez semblable à celui de la Perdrix rouge. Il est granivore, & vole par troupes de six, huit, & davantage dans les plaines cultivées. Son vol est pesant, & près de terre. Le *Ganga* s'apprivoise très-facilement. J'en ai conservé deux pendant plusieurs mois. Ils étoient presque toujours blottis, & ne quittoient cette position que pour manger. Je les avois laissés en liberté dans ma chambre. Je n'ose pas assurer que cet oiseau n'ait point de cri, mais je ne l'ai jamais entendu.

LA PERDRIX ROUGE DE BARBARIE. Elle diffère peu de celle d'Europe ; elle est un peu plus petite que la grise. Le tour de ses yeux, son bec & ses pattes sont d'un beau rouge. Elle porte un collier formé par un grand cercle noir ; les autres plumes du cou sont brunes avec quelques taches blanches. Elle habite les hauteurs, les broussailles, & se réunit en troupes plus nombreuses que la grise.

LE FRANCOLIN. Il est à peu-près de la grosseur de la Perdrix. Son plumage est beau & remarquable par ses nuances. Il a un collier d'un jaune d'orange. Il fait son séjour ordinaire dans les broussailles. C'est encore une oiseau granivore.

LES CAILLES, LES PIGEONS, LES RAMIERS, LES TOURTERELLES se rencontrent en Barbarie aussi-bien qu'en Europe. Ils habitent, excepté les Cailles, les forêts & les bois. Ils sont de passage. La *Caille* paroît au mois de novembre ou à la fin d'octobre. Elle passe l'hiver, & disparoît au printemps. L'on trouve en Barbarie une espèce de Caille qui n'a point d'orteil, & dont les couleurs sont beaucoup plus claires que celles de la Caille ordinaire.

LE CORBEAU. Ceux que j'ai vus sont de la grosseur d'un Coq-d'Inde. Ils habitent les lieux élevés, & les montagnes de l'Atlas, Il y a, du côté de Constantine

& vers le désert de Saara, un Corbeau dont le bec & les pieds sont rouges. Il est un peu plus gros que notre Corbeau commun.

LE GEAI. Cet oiseau se retire dans l'épaisseur des bois, où le chêne, le liège, l'yeuse fournissent à sa nourriture par leurs fruits abondans. Il mange aussi des jujubes, des arbutus, &c. Le Geai de Barbarie a, comme celui d'Europe, les ailes terminées par des nuances de bleu & de blanc presque rangées en quadrille : mais il en diffère par quelques variétés dans les couleurs des plumes de sa tête. Il est de la grosseur d'un pigeon.

L'ÉTOURNEAU, vulgairement **LE SANSONNET**, est très-commun en automne, &c. Il se nourrit d'insectes, de fruits, de graines. Il vole en troupes quelquefois si nombreuses, qu'ils ressemblent de loin à un nuage épais & noir.

LE LORIOT, de la grosseur du Merle, n'habite guère la Barbarie que pendant l'hiver. Il a les ailes tachetées de noir. Les autres parties sont d'un beau jaune. Il vit également d'insectes & de fruits. Il est rare d'en rencontrer des troupes.

LA GRIVE COMMUNE se rend en Barbarie dans le mois d'octobre, où elle reste tout l'hiver. Elle y

vit de baies de forbier , d'arboûse , & de fruits mols.

LE GREEN-THRUSH est une autre espèce de Grive, nommée par M. de Buffon *la Grive bassette de Barbarie*. Elle diffère de la Grive ordinaire par ses pieds, qui sont beaucoup plus forts & plus courts, & par la variété de ses couleurs. Elle a la tête, le cou & le dessus du corps d'un verd clair ; sa poitrine est couverte de taches noires sur un fond blanc ; le jaune domine vers le croupion. Son bec est le même que celui de la Grive ordinaire.

LE MERLE se plaît dans les brouffailles formées par les myrthes, les arboûsiers, les lauriers, &c. dont la couleur toujours verte paroît lui inspirer de la gaité, & dont les baies servent à le nourrir ; quand les fruits lui manquent, il vit d'insectes. Sa couleur est d'un noir luisant. L'on m'a assuré que le *Merle solitaire* habitoit les mêmes lieux ; je ne l'ai point rencontré.

LE MOINEAU & ses différentes variétés sont très-communs en Barbarie, principalement dans les lieux habités. Le *Moineau aux dattes*, ou le *Dattier*, se tient particulièrement dans les lieux où l'on cultive les palmiers. Il s'y réunit en troupes nombreuses qui ravagent les dattes. La couleur dominante de la

tête, du cou & du corps, tant en dessus qu'en dessous, est d'un gris tirant sur le roux; le devant de la tête & la gorge sont noirs. Il a le bec court, épais à la base, avec quelques moustaches. L'on prétend que son chant est très-doux & agréable.

LE PINÇON. Il habite les bois, & réjouit, par son chant, le voyageur solitaire. Je ne l'ai trouvé que dans le printemps, & je n'ai pu savoir s'il vivoit en Barbarie pendant les autres saisons.

L'ALOUETTE. Elle m'a paru habiter en toute saison les côtes d'Afrique. L'on rencontre fréquemment aux environs de Biserte, une espèce d'Alouette cendrée.

LE ROSSIGNOL. Qu'il est agréable d'entendre les chants harmonieux de ce charmant oiseau, dans des contrées où l'oreille est si souvent offensée par les cris des animaux de proie & des bêtes féroces !

LE MOTTEUX, vulgairement CUL-BLANC, ne diffère en rien de celui d'Europe. Il se tient ordinairement sur les mottes de terre, & dans les fillons nouvellement remués pour y chercher les vermicifaux dont il fait sa nourriture.

LE COUCOU. Cet oiseau choisit pour sa retraite les plus épaisses forêts. Dès que l'hiver approche, il se dépouille de ses plumes, en forme un nid dans

le creux d'un arbre, & passe ainsi la mauvaise saison avec d'abondantes provisions. Les plumes lui reviennent au printemps; il quitte sa retraite, s'accouple, & va déposer ses œufs, non dans un nid fait à dessein, mais dans celui des autres oiseaux. Il ne pond qu'un ou deux œufs au plus dans des nids séparés, & ne s'occupe nullement du sort de sa postérité. Il abandonne aux oiseaux étrangers le soin de l'élever. Il se nourrit d'insectes, de chenilles, & sur-tout d'œufs d'oiseaux, dont il est très-friand.

LA HUPPE est remarquable par une touffe de plumes d'environ deux pouces de haut, placées longitudinalement sur sa tête. Ces plumes sont rouffes, terminées par une tache noire; quelques-unes sont marquées de blanc. La couleur des ailes de son corps est un mélange de roux, de gris & de blanc; mais la couleur rouffe étoit celle qui dominoit le plus dans les huppes que j'ai vues en Barbarie. Elle vit d'insectes & de vers. Elle ne fréquente les lieux humides & marécageux, que pour y chercher sa nourriture; elle se retire ensuite dans les bosquets & les lieux ombragés où elle fait son nid. D'après ce qu'en rapporte M. de Buffon, cet oiseau s'apprivoise très-aisément, & a, pour son maître, une affection, qui l'attriste lorsqu'il en est éloigné.

LE GUÉPIER. Cet oiseau a été ainsi nommé à cause des guêpes dont il fait sa nourriture, quoiqu'il

ne dédaigne pas les autres insectes. Quand ils lui manquent, il vit de grains & de fruits. Il forme en terre, sur les côteaux, des trous qui lui servent de nids. Je n'ai point remarqué que les Guépriers allassent par troupes en Barbarie, comme ils y vont en Grèce, particulièrement dans l'île de Candie, où ils sont très-communs. Leurs couleurs sont belles & éclatantes. C'est un mélange de bleu, de jaune & de noir de différentes nuances. Le Guéprier de Barbarie est presque de la grosseur d'un Pigeon.

L'HYRONDELLE. Ces oiseaux paroissent en Barbarie dans le mois de mai, & disparaissent dans le courant du mois d'août, au moment des plus fortes chaleurs. C'est ce que j'ai eu occasion de remarquer à la Calie. J'ignore où ils vont.

LE PIC-VERT. Il n'habite que les forêts, où il vit en solitaire. La Nature ayant borné sa nourriture aux insectes & aux larves qui vivent sous l'écorce des arbres, cet oiseau est sans cesse occupé à visiter les trous, & avec un bec ferme & pointu, à fendre & déchirer l'écorce pour y trouver de quoi vivre. Alors, à l'aide d'une langue effilée & longue, enduite d'une humeur gluante, il amène, du fond de leurs retraites, les petits insectes, les fourmis, &c. Le Pic-vert fait son nid dans le creux des vieux arbres, souvent à une très-grande profondeur.

LE MARTIN-PÊCHEUR. Celui que j'ai rencontré en Barbarie est le même que ce joli petit oiseau qui fréquente en Europe le bord des rivières & de la mer. Il ne vit que de poissons, sur lesquels il fond avec beaucoup d'adresse & de subtilité, se tenant sans cesse en embuscade sur une branche d'arbre, ou sur la pointe d'un rocher. Il bâtit son nid sur le rivage avec des brins de bois, des arêtes de poissons, &c. rassemblés grossièrement avec un peu de terre. Il paroît que cet oiseau étoit l'*Alcyon* des Anciens, d'après le rapprochement qu'en a fait M. de Buffon.

LA CIGOGNE. Elle paroît sur les côtes d'Afrique en automne, dans le mois d'octobre ou de novembre. Amie de l'homme, elle aime à habiter les mêmes lieux avec lui. C'est dans les cheminées, sur les tours, dans les grands bâtimens, qu'elle place son nid. Les Arabes respectent cet hôte, qu'ils regardent comme l'assurance de leur bonheur, & de celui de toute leur famille. C'est un crime que de violer envers lui les droits de l'hospitalité. Cependant, comme l'on vient à bout de tout avec de l'argent, j'ai aisément levé les scrupules d'un Arabe chasseur, en lui promettant une piastre pour chaque Cigogne. Il m'en apporta deux. Cet oiseau vit de serpens, de lézards, &c. Il est à peu-près de la grosseur du Héron, monté comme lui sur deux longues jambes.

LE HÉRON. Il est peu de pêcheurs plus patient que celui-ci. Il reste des heures entières seul sur le bord des étangs & des rivières, ses longues pattes enfoncées dans l'eau, sans que le mauvais temps puisse lui faire abandonner son poste. Il guette le poisson pour le saisir au passage. Il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, &c.

LE HÉRON DE MADAGASCAR. C'est le nom que M. de Buffon a donné à cet oiseau, lorsque je le lui ai présenté. Son plumage est par-tout d'un très-beau blanc. Il a sur la tête une grande tache d'un roux clair. Il n'est pas beaucoup plus gros qu'un fort Pigeon, mais il est plus long. Les Arabes l'appellent l'*Oiseau du bœuf*, ou le *Pic-bœuf*, parce que, comme il est toujours à la suite des troupeaux, ils prétendent qu'il cherche sur le dos des bœufs les insectes dont il fait sa nourriture. J'en ai disséqué plusieurs, & je ne leur ai trouvé dans l'estomac que des végétaux & quelques débris d'insectes. Cet oiseau vit en société. L'on en rencontre des troupes de huit, dix, & plus.

LA SPATULE. Elle est de la grosseur du Héron, mais moins élevée sur les jambes. Son plumage est blanc. Elle vit de poissons, habite les bords de la mer, & fait son nid sur la sommité des grands arbres voisins. Cet oiseau est remarquable par son

bec qui s'arrondit en spatule à son extrémité, & forme comme une double cuiller.

LA BÉCASSE paroît en octobre jusqu'au printemps ; elle fait son nid à terre. Elle ne diffère en rien de celle d'Europe. La *Bécassine* paroît dans le même temps.

LE CHEVALIER. Cet oiseau vit le long des marais & des étangs, où il est occupé à la chasse des vermicieux. Son plumage est un mélange confus de gris & de blanc. Il a de longues pattes griffées, la tête petite, le cou ainsi que le bec alongés.

LE CHEVALIER A PIEDS ROUGES. Celui-ci ne diffère du précédent que par la couleur de ses pattes qui sont du plus beau rouge. Il y a aussi quelques variétés dans son plumage.

LE COURLIS ressemble beaucoup aux *Chevaliers* ; mais il a les pattes plus courtes. Son plumage est plus foncé, agréablement mélangé de blanc, de gris & de noir. Cet oiseau, ainsi que les deux précédens, sont bons à manger.

L'ÉCHASSE. Ce nom lui vient de ses longues pattes, sur lesquelles elle peut à peine se soutenir. Elles sont jaunes, d'un pied de haut. Son bec est noir, long de deux pouces ; sa tête blanche en

devant, noire sur le derrière. Elle a le cou blanc, le dessous tacheté de noir. Son ventre est blanc, ses ailes noires, & sa queue courte & griffâtre. Elle a les mêmes inclinations, & habite les mêmes lieux que les précédens.

LE VANNEAU. Bien avant le lever de l'aurore, ces oiseaux en troupes nombreuses couvrent les champs, & livrent la guerre aux vermisseaux. Ils sont gais, folâtres, légers; ils courent plutôt qu'ils ne volent: ils ont un petit cri perçant peu agréable; malgré cela ils divertissent le voyageur du matin, dissipent, en partie, pour lui les horreurs des ténèbres, & font diversion aux idées mélancoliques qu'inspire la vue d'une nature solitaire & silencieuse.

LA POULE D'EAU, les SARCELLES & les MACREUSES sont très-abondantes sur les lacs & les étangs.

LES CANARDS y sont également nombreux & très-variés; la plupart de ceux que j'avois apportés ayant été détruits à la quarantaine de Marseille, je suis forcé de renoncer à les décrire, ne pouvant le faire que d'après des notes imparfaites.

LE GOELAND. Cet oiseau voltige continuellement au-dessus de la mer, dans laquelle il plonge

pour y faire le poisson qui se joue à la surface de l'eau. On en voit des troupes nombreuses dans les temps orageux ; ils annoncent ordinairement les tempêtes, d'où vient qu'on les appelle *Oiseaux de tempête*. L'espèce la plus commune est d'un blanc de lait, avec une couleur cendrée au-dessus du corps, un peu plus grosse que notre Pigeon : mais j'en ai vu dont le plumage étoit marqueté d'un gris sale tirant sur le noir. Ils étoient presque aussi gros qu'un Dindon.

LE FLAMMANT ou PHÉNICOPTÈRE. Ce bel oiseau est presque aussi gros que le *Héron* : son plumage est aussi blanc que celui du Cigne, mais ses ailes sont d'un rouge éclatant, qui tranche très-agréablement sur un fond blanc. Son bec est un peu crochu. Il vit en société sur le bord des rivières, où il se nourrit de poissons. On le rencontre dans les environs de Bonne & de Tunis.

L'AUTRUCHE. Ces déserts arides, ces brûlantes solitudes du *Saara*, sont habités par un animal aussi étonnant à nos yeux que la terre même où il vit. L'Autruche n'a que deux jambes comme les oiseaux, mais ses pieds, ses jambes & ses cuisses ressemblent à ceux des quadrupèdes. Son corps est couvert de plumes ; mais ces plumes paroissent, par leur finesse & leur légèreté, être plutôt un duvet destiné

à couvrir sa nudité, que des instrumens propres à l'élever dans les airs; elle a une queue & des ailes non pour voler, mais pour conserver l'équilibre que son corps pesant, porté sur deux longues jambes, perdrait facilement, si, dans sa course précipitée, elle ne se servoit de ses ailes comme de deux balanciers qui dirigent ses mouvemens. Son cou est nud, très-long, ayant la peau d'un rouge de sang. Sa tête & sa bouche ne ressemblent ni au bec des oiseaux, ni à la gueule des quadrupèdes. En un mot, l'Autruche est un être qui arrête court le Naturaliste au milieu de ses divisions systématiques. Il faut établir pour elle une classe particulière, dans laquelle il n'y aura qu'un genre & une seule espèce.

Les Autruches vivent en troupes nombreuses, mais elles se tiennent très-éloignées des lieux habités. Elles sont si légères à la course, que le meilleur cheval est incapable de les suivre. Quand on les chasse, il faut les poursuivre long-temps, les harceler, les fatiguer. Alors elles se rendent. On peut même les prendre en vie. Malgré l'amour violent qu'elles ont pour la liberté, elles supportent l'esclavage avec assez de douceur, & sont très-faciles à apprivoiser. J'en ai vu deux à *Bonne* qui, quoique nouvellement captives, ne témoignent aucun regret, aucun ennui. Elles se laissoient approcher & toucher à volonté.

Les Autruches ne pondent qu'une seule fois l'année;

dans la faison la plus brûlante, au mois de juillet & d'août; c'est alors que le sable échauffé par les rayons du plus ardent soleil, est propre à faire éclore les œufs que l'Autruche y dépose. Elle ne les couve pas; mais elle s'écarte peu de l'endroit où elle les a placés; elle y revient souvent. L'on prétend même qu'elle se pose dessus de temps en temps. Les Autruches perdent tous les ans ces belles plumes, qui sont un objet de commerce si considérable; mais qui n'ont de prix qu'autant qu'elles sont prises sur l'animal vivant. Qui croiroit que c'est au milieu des sables brûlans de la Lybie, qu'il faut aller chercher le plus bel ornement de la coëffure des femmes de l'Europe!

ANIMAUX AMPHIBIES.

LES REPTILES.

TESTUDO. TORTUE.

— *CORIACEA*. (Lin.) *Pedibus pinniformibus muticis* ;
Testa coriacea , cauda angulis septem exaratis.

TORTUE CORIACE. Pieds en forme de nageoires ; fans ongles ; coquille coriace ; queue avec sept angles.

Cette Tortue est très-commune dans la Méditerranée. Son écaille, au lieu d'être divisée en écuffons, ressemble à un cuir dur & très-épais, formant plusieurs angles sur le dos.

— *GRÆCA*. (Lin.) *Pedibus subdigitatis , testa postlice gibba , margine laterali obtusissimo , scutellis planiusculis*.

TORTUE DE GRÈCE. Pieds presque digités ; coquille en bosse à la partie postérieure, une bordure latérale très-obtuse ; petits écuffons un peu plans.

C'est principalement sur terre & le long des bords des rivières de la Numidie , que l'on rencontre cette Tortue. Les Maures en ont peur , & s'imaginent que ce sont autant de malins esprits envoyés par des Magiciens. Ils fuient à l'aspect de cet animal. J'ai souvent été témoin des combats très-amufans que les mâles se livrent entre eux lorsqu'ils sont en fureur. Ils se précipitent les uns contre les autres avec colère. Ils ne se font , & ne peuvent se faire d'autre mal que d'entre-choquer fortement leurs écailles , trop dures pour que ce choc puisse les briser.

L E S S E R P E N S .

LES Couleuvres & les Serpens sont très-communs & extrêmement variés en Barbarie. J'avoue que j'ai peu d'observations sur ces animaux , ne m'étant point muni d'esprit-de-vin pour les conserver : j'ai été obligé très-souvent d'en abandonner qui me paroissent très-intéressans : j'ai cependant , à la fin , mais trop tard , trouvé un moyen de conserver les plus gros , en les dépouillant comme on dépouille une anguille , & en remplissant leur peau d'un sable fin : mais pour cela il faut avoir soin de couper leur peau circulairement & à moitié vers la tête. On sépare la tête du corps auquel néanmoins elle tient encore par la partie de la peau que l'on n'a point

coupé ; en retournant la peau avec précaution, l'on vient à bout de la détacher du corps de l'animal. Quant à la tête, il en faut enlever le plus de chair qu'il est possible, en prenant bien garde néanmoins de porter les doigts sur-tout à la mâchoire, où se trouve le réservoir de leur venin. Il faut aussi nettoyer exactement les instrumens qui ont servi à cette dissection. On peut remplir les vuides avec du coton trempé dans du camphre pulvérisé, de l'alun, de la cendre, &c. L'on coud l'ouverture de l'anus, & l'on remplit la peau avec du sable fin. Cela fait, l'on coud la partie de la peau que l'on avoit coupée au-dessous du cou. Par ce moyen la peau des Serpens se conserve très-bien sans se corrompre, sans se retrécir ; & quand elle est bien sèche, l'on peut, en ouvrant l'anus, en faire sortir le sable, & la remplir d'une matière plus légère, de coton, d'étoupes, &c. J'ai cru devoir indiquer ce procédé, qui peut être très-utile aux Voyageurs, & ménager l'esprit-de-vin.

LE ZURREICHE est un serpent d'environ quinze pouces de long, qui vient du côté du *Saara*. Son corps est tout couvert d'écailles larges ; il est très-mince & s'élançe avec tant de rapidité, qu'il est très-difficile à saisir. Il paroît que ce serpent est le *Jaculus* des Anciens.

LE LEFFAH est un autre serpent très-dangereux, qui n'a pas tout-à-fait un pied de long. Les Arabes le craignent beaucoup. Le D. Shaw croit qu'il est le même que celui que Lucain appelle *Torrída dipsas*. Son nom arabe signifie *brûler*, parce qu'en effet son venin excite dans les veines un feu dévorant qui donne la mort à ceux qui en sont attaqués.

L A C E R T A. L É Z A R D.

— *AGILIS.* (Lin.) *Cauda verticillata longiuscula; squamis acutis, collari subtus squamis constructo.*

LÉZARD VERT. Queue verticillée, un peu alongée; écailles aiguës; un collier placé sous les écailles.

Ce Lézard est très-fort. Il a environ un pied de long sur un pouce de large. Son corps est d'un jaune verdâtre. J'en ai conservé un pendant plus de huit jours. Lorsque j'approchois de lui, il se retiroit dans un angle, & sembloit me menacer avec la gueule ouverte, & en formant une espèce de sifflement. Si je l'attaquois avec un bâton, il faisoit l'instrument & le secouoit avec une force étonnante. Je le nourrissois de viandes, de reptiles & d'insectes. Il ne refusoit rien; il s'emparoit avec avidité, & comme en colère, de la proie que je lui présentois, me l'arrachoit des mains par une forte

secouffe de tête, & l'avaloit toute entière. La corde qui le retenoit s'étant rompue, il se refugia dans un poulailler, où je fus témoin d'une scène assez plaisante. Une poule l'ayant apperçu réfugié derrière une borne, l'examina d'un peu loin, tourna autour de lui, & alla rejoindre d'autres poules. Elle revint peu après avec plusieurs autres, qui formèrent un cercle autour du Lézard. N'osant approcher, elles l'examinèrent de loin en alongeant le cou avec un air d'inquiétude. Pendant ce temps-là, le Lézard ouvroit la gueule & les menaçoit. Il fit un mouvement, qui jetta la frayeur parmi cette troupe timide; elle se mit à fuir, se dissipa, & ne revint plus. Ce Lézard fut tué d'un coup de pierre. Je l'ouvris, & je trouvai dans son estomac, qui régnoit depuis le gosier jusqu'à l'anus, toute la nourriture qu'il avoit prise depuis trois jours, entre autres un petit Lézard en entier, sans avoir souffert aucune décomposition : mais je n'y retrouvai point un os de cuisse de poulet que je lui avois donné quatre ou cinq jours auparavant.

— *ALGIRA.* (Lin.) *Cauda verticillata longiuscula,*
corpore lineis utrinque duabus flavis.

LÉZARD D'ALGER. Queue verticillée, un peu longue; deux lignes jaunes de chaque côté du corps.

Ce Lézard est très-commun. Il n'a que trois à quatre pouces de long. Il a le dessus du corps brun

avec quatre lignes jaunes : son ventre est d'un blanc jaunâtre. Il est très-agile & difficile à saisir.

— *CHAMÆLEON.* (Lin.) *Cauda tereti brevi incurva, digitis duobus tribusve coadunatis.*

LÉZARD CAMÉLÉON. Queue arrondie, courte, recourbée, deux ou trois doigts réunis.

Cet animal singulier vit sur les arbres & dans les buissons. Ses mouvemens sont très-lents. Tantôt son corps s'allonge & s'amincit ; d'autrefois il se gonfle & se raccourcit. Il lance très-souvent sa langue longue, étroite, un peu gluante pour saisir les petits insectes dont il se nourrit. Il n'est guère possible de lui assigner de couleur constante, puisqu'il se colore de celles qui l'environnent : cependant celle qui domine, & qu'il reprend toutes les fois qu'il change de couleur, est d'un gris sale. J'en ai conservé un sur lequel j'ai observé les faits suivans. Toutes les fois que je le plaçois devant une muraille blanche, peu-à-peu la couleur grise de l'animal s'éclaircissoit, & devenoit d'un blanc de craie : si je le transportois sur une étoffe jaune, sa couleur devenoit grise, & passoit à celle d'un jaune obscur : le rouge, quoique très-faillant, ne s'imprimoit sur le Caméléon que par une teinte confuse de jaune & de rouge ; le verd ne tranchoit pas non plus, mais la peau du Caméléon étoit grise, avec une légère teinte de

de verd. Les autres couleurs, telles que le noir, le violet, le pourpre, n'y occasionnoient d'autre changement que de rendre sa couleur grise plus obscure : en un mot, il m'a paru qu'il n'y avoit que le blanc, le gris & le jaune qui tranchassent le plus sur le Caméléon. Cet animal aime beaucoup la liberté. Il est très-difficile de le conserver long-temps en captivité.

— *CHALCIDIS.* (Lin.) *Cauda tereti longa, pedibus pentadactylis brevissimis.*

LÉZARD CHALCIDIQUE. Queue arrondie, longue; pieds à cinq doigts très-courts.

Ce Lézard ressemble beaucoup à un Serpent. Il est d'une couleur luisante, grisâtre. Son corps est rond. Il a quatre petits pieds dont il ne paroît pas se servir pour marcher; mais il rampe comme les Serpens. Il n'a pas un pied de long. Sans ses oreilles, qui le rangent parmi les Lézards, ce seroit un vrai Serpent. On prétend que sa morsure est très-dangereuse. Il est très-commun dans les prairies des environs de la Calle.

— *VULGARIS.* (Lin.) *Cauda tereti mediocri, pedibus unguiculatis, palmis tetradactylis, dorso linea duplici fusca.*

LÉZARD COMMUN. Queue arrondie, de moyenne grandeur; pieds onguiculés, avec quatre doigts, deux lignes brunes sur le dos.

Ce Lézard est un des plus communs. Il est le même en Barbarie qu'en Europe.

— *PALUSTRIS.* (Lin.) *Cauda lanceolata mediocri, pedibus muticis, palmis tetradactylis.*

LÉZARD DES MARAIS (vulgairement *Salamandre aquatique*). Queue lancéolée, de moyenne grandeur; pieds sans ongles, quatre doigts.

Cette espèce de Salamandre vit dans les étangs; où elle se nourrit de petits poissons.

— *SALAMANDRA.* (Lin.) *Cauda tereti brevi, pedibus muticis, palmis tetradactylis, corpore poroso nudo.*

LÉZARD SALAMANDRE. Queue arrondie, courte; pieds sans ongles; quatre doigts; corps poreux & nu.

L'on a débité bien des fables sur cet animal, comme, par exemple, qu'il pouvoit vivre longtemps dans un brasier ardent. M. de Maupertuis y a fait des observations plus vraies. Il a trouvé, dans plusieurs Salamandres qu'il a ouvertes, des œufs, & en même temps des petits vivans. Ce phénomène le rapproche du Puceron, qui est vivipare dans la belle saison, & ovipare dans l'automne. Les Provençaux nomment ce Lézard *Tarente*. Ils sont si effrayés à la vue de cet animal, qu'ils ne dorment pas tranquilles dans une maison où ils ont vu une Salamandre, jusqu'à ce qu'ils soient venus à bout de la tuer.

I N S E C T E S.

SCARABÆUS MARGINATUS * (nobis), *scutellatus*,
muticus clypeo rhombico; *elytris connatis*, *punctatis*,
glabris, *lateribus marginatis*.

SCARABÉ A ÉTUIS SAILLANS, avec un écuillon;
sans arêtes, bouclier rhomboïdal; étuis réunis,
ponctués; glabres, terminés par un large rebord.

Cet insecte est parfaitement noir. Sa tête est recouverte par un bouclier arrondi, sans rugosités. Ses étuis n'ont point d'ailes en dessous. Ils dépassent le corps par une bordure très-faillante, que je regarde comme le caractère essentiel de cet insecte. Ils sont relevés en bosse, marqués de plusieurs lignes longitudinales, formées par une suite de petits points qu'il est difficile d'appercevoir sans le secours de la loupe. Ce Scarabé a beaucoup de rapports avec le *Scarabæus Hemisphericus*, dont Pallas nous a donné la figure dans son Livre intitulé : *Icones Insectorum*, Tab. 6, fig. 23. Mais celui dont il est ici question est de moitié plus petit. Son bouclier est presque glabre; il a, outre cela, un écuillon entre les deux

* Cet insecte a été gravé dans le Journal de Physique.
Août 1787, pag. 111.

étuis, attribut qui ne se trouve pas dans celui de Pallas.

Cet insecte habite les lieux sablonneux. Il forme, sous la bouze de vache, dont il se nourrit, un trou, souvent d'un pied de profondeur. C'est au fond de cette retraite qu'il se tient ordinairement. Dès qu'il est sur le point de pondre ses œufs, il dépose au fond de son trou d'amples provisions de bouche pour les jeunes larves; il y place ses œufs, & bouche avec du sable l'entrée de sa demeure. C'est dans ce séjour ténébreux & pendant l'hiver que les Larves subissent leurs différentes métamorphoses. Ces insectes, parvenus à leur état de perfection, attendent la belle saison pour abandonner leur retraite, à moins que les provisions ne viennent à manquer; mais dans ce cas ils n'ont pas besoin d'aller loin, leur trou étant, comme je l'ai dit plus haut, placé sous une bouze de vache. Comme il leur seroit difficile de remonter par une ouverture perpendiculaire, lorsqu'ils veulent sortir, ils forment une nouvelle issue, en traçant, à travers le sable, un chemin oblique. La forme de leurs premières pattes, la mobilité de leur tête, l'espèce de bouclier dont elle est recouverte, leur facilitent le moyen de sortir de leur tombeau.

SCARABÆUS RHINOCEROS (Lin.) *Scutellatus*,
thorace inermi, capite cornu simplici, clypeo bifido,
elytris punctatis.

SCARABÉ RHINOCÉROS, portant un écuillon ; thorax fans arêtes ; tête avec une corne fimple ; bouclier divisé en deux ; étuis ponctués.

— *NASICORNIS*. (Lin.) *Scutellatus*, *thorace prominentia triplici*, *capitis cornu incurvato*, *antennis heptaphyllis*.

SCARABÉ MOINE, portant un écuillon ; trois éminences au thorax ; corne de la tête recourbée, antennes à fept feuillets.

J'ai trouvé une variété de ce Scarabé qui n'avoit que deux fortes éminences au thorax, & une corne plus mince & plus courte.

— *SACER* (Lin.) *exscutellatus*, *clypeo sexdentato*, *thorace inermi crenulato*, *tibiis posticis ciliatis*, *vertice subbidentato*.

SCARABÉ SACRÉ, fans écuillon ; bouclier à fix dents ; thorax fans arêtes, crenelé ; pattes de derrière ciliées, avec deux dents au fommet.

Je ne peux m'empêcher de donner ici quelques détails fur ce célèbre Scarabé, que les Egyptiens avoient en fi grande vénération, & dont ils avoient fait l'emblème de *Neitha* ou de leur Minerve, comme Horapollon nous l'apprend dans fes Hiéroglyphes (1). Cet infecte, que l'on croyoit être de deux sexes &

(1) Liv. I, ch. 12.

produire sans accouplement, étoit un hiéroglyphe inventé pour désigner *Minerve créatrice*, que les Egyptiens regardoient comme mâle & femelle. *Ælien* (1) nous apprend que ce même Scarabé étoit encore l'emblème d'un soldat, parce que ceux qui alloient à la guerre avoient coutumè de le faire graver sur leurs anneaux.

Mais écartons de cet insecte tout ce merveilleux que lui a prêté l'obscur antiquité; laissons les Egyptiens en faire un emblème sacré, & les empiriques lui attribuer une foule de vertus chimériques; il ne fera pas moins intéressant pour le Naturaliste qui aura le courage de le suivre parmi les boufes de vache, où il fait sa principale demeure. Cet insecte est très-commun sur les côtes de Barbarie, où j'ai suivi ses opérations dans le plus grand détail.

Errant d'abord sur le sable, dans les lieux exposés au soleil, ce n'est qu'après la fécondation que ce Scarabé se fixe parmi les boufes de vache. Dès ce moment, il n'est plus occupé que du soin de mettre en sûreté le précieux dépôt de sa postérité. Pour cet effet, il creuse un crottin, dépose ses œufs dans l'intérieur, & les recouvre de fiente, nourriture propre pour les larves. Il ne se contente pas de leur avoir choisi une retraite sûre & abondante

(1) De animalibus, Liv. X, ch. 15.

en nourriture ; pendant long-temps il roule encore ce paquet sur une terre légère & sablonneuse. Il en forme , par ce moyen , une espèce de boulette de la grosseur d'une petite orange , qui insensiblement est recouverte d'une couche terreuse d'environ deux lignes d'épaisseur.

Cet insecte est infatigable au travail. Il n'y a pour lui de tranquillité & de repos , que lorsqu'il a trouvé dans le sable un lieu propre à y déposer son fardeau. Il le traîne par-tout avec lui , à l'aide de ses deux pattes de derrière. Quand celles-ci sont fatiguées , il fait usage de sa tête & de ses pattes de devant ; mais il ne tarde pas à revenir à son premier moyen. Si , tandis qu'il quitte un instant sa boulette , on la lui enlève , aussi-tôt l'inquiétude s'empare de lui , il s'agite vivement , rode de tous côtés , & ne cesse ses recherches que lorsqu'il a recouvré son précieux fardeau. J'ai souvent pris plaisir à lui donner de semblables inquiétudes , & j'ai vu avec surprise qu'il se dirigeoit presque toujours du côté où j'avois jetté sa boulette. Si je la portois à la main , l'insecte me suivoit comme un animal privé , & je suis parvenu plusieurs fois à avoir à ma suite plusieurs de ces Scarabés dont je tenois en main les boulettes.

Lorsque cette boulette est suffisamment durcie , séchée extérieurement & encroûtée , alors l'insecte creuse dans le sable un trou de huit à dix pouces

de profondeur, il y dépose sa future famille, & devient lui-même habitant de ce ténébreux séjour, où il termine son existence. Il est à remarquer que cette opération ne regarde que les femelles, auxquelles la Nature a accordé, pour cet objet, une plus longue vie qu'aux mâles, qui meurent peu après l'accouplement.

Les larves naissent vers la fin de l'automne, passent l'hiver sous cette première forme, & ne deviennent insectes parfaits qu'au printemps. J'ai cependant rencontré plusieurs fois, même au milieu de l'hiver, des insectes parfaits avec des larves, sans pouvoir décider s'ils appartenent à la dernière génération, ou s'ils étoient les auteurs de la nouvelle famille.

Il suffit de voir travailler ce Scarabé, pour comprendre l'usage des divers instrumens dont l'a fourni la Nature. Ses deux premières pattes sont larges, aplaties, armées, le long de l'avant-bras, de quatre dents fortes & obtuses. C'est avec ces instrumens qu'il fend les crottins, les éparpille, ou se cramponne, lorsque ses deux dernières pattes sont employées à traîner un fardeau beaucoup plus gros & plus pesant que lui. S'il veut pénétrer dans le fable ou dans un crottin, il emploie le bouclier à cinq ou six dents qui recouvre sa tête, & s'en sert comme d'une palette pour soulever les fardeaux & écarter les obstacles. Pendant ces pénibles opérations, sa tête

& ses antennes se trouvent à l'abri sous la largeur de ce bouclier qui débordé de toutes parts. Les deux dernières pattes de cet insecte sont beaucoup plus longues & plus grêles que celles de devant. Aussi leur usage est-il bien différent, étant particulièrement destinées à saisir & traîner des fardeaux.

SCARABÆUS HISPANICUS. (Lin.) *Exscutellatus*, thorace mutico, clypeo cornuto emarginato, elytris striatis, femoribus secundis remotissimis.

SCARABÉ D'ESPAGNE. Sans écusson; thorax sans arêtes; bouclier cornu, échancré; étuis striés; les secondes cuisses très-écartées.

Cet insecte est d'un beau noir luisant. Il habite les lieux sablonneux, dans l'intérieur des terres.

— *TAURUS.* (Lin.) *Exscutellatus*, thorace inermi, occipite cornibus binis reclinatis.

SCARABÉ TAUREAU. Point d'écusson; thorax sans arêtes; sur le devant de la tête deux cornes recourbées.

Ce Scarabé se rencontre fréquemment dans les mêmes trous avec le *Scarabé sacré*. La femelle n'a point de cornes.

— *SABULOSUS.* (Lin.) *Scutellatus muticus niger opacus*, tuberculis rugosis, antennis basi pilosis.

SCARABÉ DES SABLES, ayant un écusson, sans

arêtes, noir, couvert de tubercules ridées; antennes avec des poils à leur base.

J'ai trouvé cet insecte avec les précédens, dont les mœurs me paroissent être les mêmes. Il n'est cependant pas aussi commun que les autres espèces.

SCARABÆUS FULLO. (Lin.) *Scutellatus muticus*,
antennis heptaphyllis, *corpore nigro*, *pilis albis*,
scutello macula duplici alba.

SCARABÉ FOULON, ayant un écusson, sans arêtes; antennes à sept feuillets; corps noir couvert de poils blancs; écusson marqué de deux taches blanches.

Ce Scarabé se plaît dans les forêts de liège. Il a près d'un pouce & demi de long.

— *ÆRUGINOSUS.* (Lin.) *Scutellatus muticus auratus*, *supra viridis.*

SCARABÉ CUIVREUX, ayant un écusson, point d'arêtes; doré, verd en dessus.

C'est sur les fleurs à fleurons & à demi-fleurons que j'ai trouvé cet insecte.

H I S T E R. E S C A R B O T.

— *MAJOR.* (Lin.) *Totus ater*, *elytris substriatis*,
thoracis marginibus subtus pilosis.

ESCARBOT DE BARBARIE, parfaitement noir; étuis presque striés; les bords du thorax velus en dessous.

Cet insecte a près d'un demi-pouce de long. Sa tête & ses pattes sont quelquefois tellement cachées sous les rebords de son bouclier & de ses étuis, que l'on n'apperçoit de cet insecte qu'une écaille ronde. Il habite les lieux secs, & se nourrit d'immondices.

GYRINUS. TOURNIQUET.

— *NATATOR.* (Lin.) *Substriatus.*

TOURNIQUET NAGEUR. Presque strié.

Cette espèce ne m'a paru différer en rien de celle qui est gravée dans *l'Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*, de M. Geoffroy, pag. 194, pl. 3, fig. 3.

CURCULIO. CHARANSON.

— *CRACCÆ.* (Lin.) *Longirostris niger, ovatus, rostro subulato, abdomine pallido.*

CHARANSON DE LA VESCE. Noir, ovale, avec une trompe longue, en forme d'alène; le ventre pâle.

Cet insecte n'a pas plus d'une ligne de long. Il se nourrit sur plusieurs espèces de vesce.

— *ALGIRUS.* (Lin.) *Longirostris subcylindricus, laevis fuscus, punctis prominulis adspersus.*

CHARANSON D'ALGER à longue trompe, corps

presque cylindrique, lisse, brun, couvert de points faillans.

Il vit le long des eaux sur les plantes aquatiques.

CURCULIO BARBARUS. (Lin.) *Brevirostris, ater, thorace subspinoso, elytris angulo duplici crispato.*

CHARANSON DE BARBARIE à courte trompe, d'un noir obscur; thorax presque épineux, deux angles crispés sur les étuis.

Celui que j'ai trouvé a une trompe de près de trois lignes; ses étuis sont hérissés de tubercules de diverse grosseur.

CERAMBYX. CAPRICORNE.

CERAMBIX ATER, elytris rugosis integris, antennis corpore longioribus. (Geoffroy, p. 201.)

PETIT CAPRICORNE NOIR. Etuis ridés, entiers; antennes plus longues que le corps.

Ce Capricorne est très-commun dans les forêts. Il ne m'a paru différer en rien de celui qu'a décrit M. Geoffroy. Lorsqu'on le saisit, il rend un son assez aigu par le frottement du corcelet avec le haut des étuis.

— *CANTHARINUS.* (Lin.) *Thorace submutico, corpore rufo, oculis femoribusque nigricantibus, elytris mollibus, antennis longioribus.*

CAPRICORNE ROUX. Thorax presque sans épines; corps roux; les yeux & les cuisses noirâtres, étuis mols plus longs que les antennes.

D I T I S C U S. D I T I Q U E.

— *PICEUS*. (Lin.) *antennis perfoliatis, corpore levi, sterno carinato, postice spinoso.*

DITIQUE HYDROPHILE. Antennes perfoliées, le corps lisse, le sternum en carène, la partie postérieure épineuse.

Il ne diffère en rien de celui d'Europe.

— *STICTICUS*. (Lin.) *Pallens, elytris griseis puncto oblongo laterali nigro impresso.*

DITIQUE DE NUMIDIE, pâle, les étuis gris, marqués sur les côtés d'un point noir, oblong.

Cet insecte habite particulièrement les ruisseaux qui coulent entre les rochers. Il a environ huit lignes de long. Son thorax est d'un blanc pâle, & ses étuis d'une couleur grise avec un point noir, allongé sur les bords.

C A R A B U S. C A R A B O T.

— *GRANULATUS*. (Lin.) *Apterus, elytris longitudinaliter convexè punctatis.*

CARABOT CUIVRÉ. Point d'ailes; étuis convexes, ponctués dans leur longueur.

Sa couleur est d'un jaune de cuivre un peu matte; on le trouve sur le sable, dans les lieux arides, où il court très-vîte.

CARABUS COMPLANATUS. (Lin.) *Pallidus elytris fasciis duabus undulatis nigricantibus.*

CARABOT APPLATI, d'une couleur pâle, avec deux bandes ondulées & noires sur les étuis.

T E N E B R I O. T É N É B R I O N.

— *GIGAS.* (Lin.) *Apterus niger, thorace aequali; colæoptris levibus truncatis.*

TÉNÉBRION GÉANT. Point d'aîles; noir; le thorax égal; les étuis lisses & tronqués.

— *SPINOSUS.* (Lin.) *Apterus niger laevis, pedibus ferrugineis, antennis brevissimis.*

TÉNÉBRION ÉPINEUX. Point d'aîles; noir, lisse; les pieds couleur de rouille; les antennes très-courtes. J'ai trouvé ces deux espèces dans les bois.

S T A P H Y L I N U S. S T A P H Y L I N.

— *HIRTUS.* (Lin.) *Hirsutus niger, thorace abdomineque postice flavis.*

STAPHYLIN HÉRISSE. Noir, hérissé; le thorax & le ventre jaunes à leur partie inférieure.

J'ai trouvé cette espèce le long des bords de la mer.

— *ERYTROPTERUS*. (Lin.) *Ater*, *elytris pedibusque rufis*.

STAPHYLIN COULEUR DE ROUILLE. Les étuis & les pieds roux.

Ce Staphylin habite parmi les cadavres & les immondices.

B L A T T A. *B L A T T E*.

— *AFRICANA*. (Lin.) *Cinerea*, *thoracis clypeo villoso*.

BLATTE D'AFRIQUE, cendrée, le bouclier du thorax velu.

Cette Blatte est d'un gris matte; elle a l'extrémité du thorax bordé de blanc, & quelques poils légers sur tout le corps.

M A N T I S. *M A N T E*.

— *ORATORIA* (Lin.) *Thorax laevis*, *elytris viridibus*, *alis macula nigra antice rufescentibus*.

MANTE PRIE-DIEU. Thorax lisse, étuis verts; ailes roussâtres, avec une tache noire à leur extrémité.

Celles que j'ai examinées n'avoient point la tache noire aux extrémités des ailes dont parle ici Linné. Je les ai toujours trouvées avec des ailes à réseau, d'une couleur rousse très-légère. Les cuisses de devant étoient marquées de petits points noirs

intérieurement. C'est la même espèce que celle que l'on trouve dans la Provence & le Languedoc, & sur laquelle j'ai eu occasion de faire plusieurs observations curieuses, imprimées dans le Journal de Physique, mois de novembre 1784, tome XXV, page 334.

MANTIS RELIGIOSA. (Lin.) *Thorace lævi subcarinato elytrisque viridibus immaculatis.*

MANTE DÉVOTE. Thorax lisse, presque en carène; les étuis verts & sans taches.

Elle ne diffère de la précédente que par une bordure jaune qui règne autour de ses étuis & de son c o celet.

J'ai trouvé plusieurs autres espèces de Mantes que je ne ferai qu'indiquer ici d'une manière un peu générale, & d'après les notes que j'en ai conservées, ces insectes étant du nombre de ceux que j'ai perdus à la quarantaine de Marseille.

1°. Une Mante dont les étuis & les autres parties du corps étoient d'un gris cendré, les aîles de même couleur & en réseau. Cette espèce n'étoit pas plus grande que le mâle de la *Mante-prie-Dieu*, de laquelle elle ne m'a paru différer que par la couleur. Peut-être n'ai-je trouvé que des mâles.

2°. Une Mante dont les étuis, d'un beau verd, étoient couverts de grandes taches d'un blanc jaunâtre.

jaunâtre. Même grosseur & même port que la *Mante-prie-Dieu*.

3°. *MANTIS SPHINX*. (nobis) *ferruginea*,
thorace subulato brevi, elytris dimidio abdomine
brevioribus.

MANTE SPHINX, couleur de rouille, thorax court, en forme d'alène; étuis de moitié plus petits que le corps.

Cette Mante n'a pas un pouce de long. Tout son corps & ses étuis sont d'une couleur de rouille très-foncée. Son corcelet s'élargit à son insertion avec le ventre, & diminue insensiblement vers la tête. Il est plus court que celui des autres Mantes, en proportion avec les autres parties du corps; son ventre est plat, élargi; cet insecte tient toujours recourbée en demi-cercle, la partie qui n'est point couverte par les étuis; de sorte que quand cette Mante est droite, elle imite assez bien la position du *Sphinx*. Ses étuis sont deux écailles presque ovales, qui vont à peine jusqu'à la moitié du ventre. Elle ne vole jamais. J'aurois pu prendre cette Mante pour une larve; mais, outre que je ne l'ai jamais rencontrée sous une autre forme, une femelle que je conservois sous un bocal a pondu des œufs.

Comme cette Mante est foible, elle ne chasse qu'aux petits insectes; mais les espèces précédentes attaquent même les grosses Sauterelles. On les trouve

toutes dans les prés. J'ai rencontré ce même insecte aux environs de Marseille.

GRYLLUS. GRILLON, SAUTÉRELLE.

Il paroît que les pays chauds sont les contrées les plus favorables aux Sauterelles. Aussi ces insectes, si nuisibles à nos moissons, forment, en Barbarie, vers la fin du printemps, des nuées si épaisses dans les campagnes & les prairies, que le voyageur est souvent incommodé par leur fuite tumultueuse : mais la végétation est si abondante dans ce pays, les terres ensemencées si peu multipliées, que ce nombre prodigieux de Sauterelles ne fait pas ordinairement des dégâts aussi considérables qu'on pourroit l'imaginer. Il en faut excepter les années où elles s'avancent par troupes, & parcourent une grande étendue de pays, en n'épargnant ni les moissons, ni les prairies. Je n'ai pas vu ce phénomène, qui paroît ne pas arriver souvent ; mais voici ce qu'en raconte le Docteur Shaw, témoin oculaire de ces désastres.

« Les Sauterelles, dit-il, que je vis en 1724 & » 1725, étoient beaucoup plus grandes que nos » Sauterelles ordinaires : leurs ailes étoient tachetées » de brun, & leurs corps & jambes d'un beau jaune. » Elles commencèrent à paroître sur la fin de mars, » le vent ayant été *sud* quelque temps auparavant.

» Vers le milieu d'avril, elles s'étoient si prodigieu-
 » sement augmentées, qu'au plus fort du jour elles
 » formoient des espèces de nuées qui obscurcissoient
 » le soleil. Environ la mi-mai, leurs ovaires étant
 » pleins, elles commencèrent à se retirer les unes
 » après les autres dans les plaines de *Meltijah* &
 » autres lieux voisins, pour y poser leurs œufs. Le
 » mois suivant, l'on commença à voir de jeunes Sau-
 » terelles; & il est remarquable que dès qu'elles étoient
 » écloses, elles se joignoient ensemble & formoient une
 » troupe ferrée qui couvroit plusieurs centaines de
 » verges en quarré. Prenant ensuite leur route en
 » droiture, elles grimperent sur les arbres, les murs, &
 » les maisons, & dévorèrent toute la verdure qu'elles
 » trouvèrent en chemin, enforte que rien ne leur
 » échappa. Pour les arrêter, les habitans du pays
 » creusoient des fossés à travers leurs champs &
 » leurs jardins, & les remplissoient d'eau, où bien
 » ils rangeoient sur une même ligne une grande
 » quantité de bruyère, de chaume & d'autres ma-
 » tières combustibles, en y mettant le feu à l'ap-
 » proche des Sauterelles: mais toutes ces précautions
 » ne servirent de rien. Les fossés furent bientôt
 » comblés, & les feux éteints par les essaims sans
 » nombre qui se succédoient les uns aux autres.
 » Celles qui marchaient à la tête s'avançoient sans
 » rien craindre; & celles qui suivoient serroient les
 » premières de si près, qu'il leur étoit impossible

» de reculer. Un jour ou deux après qu'un de ces
» grands corps eut passé, d'autres Sauterelles nou-
» vellement écloses leur succédoient, & venoient
» glaner après les premières. Elles rongeoient les
» petites branches & l'écorce des arbres dont les
» autres avoient déjà dévoré le fruit & les feuilles.

» Ces Sauterelles ayant ainsi vécu pendant près
» d'un mois, détruisant tout ce qu'elles pouvoient
» rencontrer de verdure, se trouvèrent enfin par-
» venues à leur grandeur naturelle, & changèrent
» leur état rampant en se défaisant de leur peau. Pour
» faciliter cette métamorphose, elles s'attachèrent
» par les pieds de derrière à quelque buisson, branche
» d'arbre ou coin de pierres, & faisant ensuite un
» mouvement semblable à celui des chenilles quand
» elles marchent, on voyoit d'abord paroître leur
» tête, & puis le reste du corps : toute la trans-
» formation s'achevoit en sept ou huit minutes,
» après quoi elles demeuroient, pendant un court
» intervalle, dans un état de langueur ; mais
» aussi-tôt que le soleil & l'air avoient durci leurs
» ailes, & séché l'humidité qui y restoit, elles
» reprenoient leur première voracité, devenant
» même plus fortes & plus agiles qu'auparavant.
» Elles ne subsistoient pourtant pas long-temps dans
» cet état, & se dispersoient bientôt, comme leurs
» mères, après avoir mis bas leurs œufs. Comme
» leur vol & leur marche étoient toujours du côté

» du nord , il y a apparence qu'elles périssent dans
 » la mer , qui , à ce que les Arabes disent , sert de
 » tombeau à toute sorte d'insectes ailés (1) ».

Heureusement les Sauterelles ont une foule d'en-
 nemis auxquels elles servent de nourriture. Quoique
 naturellement *herbivorus* , elles se livrent entre elles
 des combats continuels , & les vaincues sont tou-
 jours dévorées , au moins en partie , par les victo-
 rieuses. Elles sont encore la proie des Serpens , des
 Lézards , des Grenouilles , des Singes même quand
 ils ne trouvent pas mieux , & de plusieurs oiseaux
 carnassiers. J'en ai trouvé dans l'estomac du petit
 Aigle , de la Chouette & du Hibou. Les Maures ,
 peu délicats sur le choix de leur nourriture , ne
 sont point difficulté d'en manger. Ils vont à la
 chasse des Sauterelles , comme nous allons à la
 pêche des Grenouilles. Ils les font frire dans un
 peu d'huile & de beurre , & les vendent publique-
 ment à Tunis , à Bonne , à Constantine , &c. L'on
 ne sera plus surpris , d'après cela , de voir un de
 nos prophètes , *Jean-Baptiste* , se borner à ce seul
 aliment , & au miel sauvage , dont le goût est très-
 délicat.

GRYLLUS NASUTUS (Lin.) *Capite conico , antennis*
erufiformibus , corpore viridi.

Truxalis Nasutus. Fabricius.

(1) Voyages de Shaw , tome I , page 331.

GRILLON A ANTENNES PRISMATIQUES. Tête conique, antennes en forme d'épée, corps verd.

Cet insecte est remarquable par sa tête conique, plus allongée, plus longue que le corcelet, & par ses antennes très-grosses, triangulaires, terminées en pointe, & creuses comme la lame d'une épée. Elles sont placées très-proches l'une de l'autre; l'insecte les réunit très-souvent; elles semblent alors être une continuation de la tête qui, en cet état, a la forme d'un pain de sucre.

J'en ai trouvé deux belles variétés, si toutefois ce ne sont pas deux espèces distinctes. L'une a les bords des ailes vertes, environnés d'une lisière blanchâtre. L'autre est grise par tout le corps. Ses ailes sont marquées dans leur longueur de plusieurs lignes faillantes. Il y a, dans leur milieu, une espèce d'enfoncement où l'on apperçoit plusieurs lignes confuses formées par des points noirs & allongés. Le mâle est de la même couleur, mais de moitié plus petit. La larve de ces insectes paroît pendant l'hiver. Elle est d'une couleur terreuse ou jaunâtre. On la trouve fréquemment dans les prairies avec les Mantes & les différentes espèces de Sauterelles.

— *SUBULATUS*. (Lin.) *Thoracis scutello abdomine longiore.*

GRILLON A CORCELET ALLONGÉ. (Geoffroy.)
L'écusson du thorax plus long que le ventre.

— *NUMIDICUS* (1) (nobis.) *Thorace carinato, alis minimis squameis, cauda non armata.*

GRILLON DE NUMIDIE. Thorax en forme de carène; ailes petites, en écailles; queue sans épée.

Cet insecte est, dans ce genre, le plus gros que j'ai rencontré. Il approche beaucoup du *Gryllus Elephas* figuré dans Roëfel; mais il en diffère par des caractères bien tranchés. L'*Eléphas* n'a point d'ailes; il est plus gros, plus ramassé; son corps est hérissé en plusieurs endroits de pointes & de tubercules. Celui-ci n'est pas aussi gros; mais il est beaucoup plus long. Son corps est très-lisse, d'un beau verd. A l'insertion des anneaux, de la tête, du corcelet & des pattes, l'on remarque, quand il se développe, des taches de feu d'un rouge vif; mais ces taches sont peu visibles quand l'insecte est en repos & sans mouvement. Il n'a que deux petites ailes très-courtes, ovales, écailleuses, sortant de dessous le corcelet comme deux petites écailles. La femelle n'a point de sabre à la queue; mais son dernier anneau est terminé par quatre espèces de dents semblables aux *ergots* des oiseaux. Les mâles ont le même attribut; il est aisé cependant de les distinguer des femelles, celles-ci étant presque une fois plus grosses.

(1) Mal gravé dans le Journal de Physique. Août 1787, page 111.

La larve de cet insecte paroît vers la fin de septembre. Elle est d'une couleur terreuse, jaunâtre. C'est par cette couleur & par le défaut d'ailes qu'elle diffère de l'insecte parfait ; elle est encore facile à reconnoître par son extrême foiblesse, & par son épiderme, qui alors ne paroît que membraneux ; il ne devient écailleux que lorsque l'insecte est arrivé à son dernier degré de perfection. A mesure que cette larve grossit, elle change de peau ; sa couleur jaunâtre prend des teintes plus foncées ; & sur le point d'achever sa dernière métamorphose, qui arrive dans le courant d'avril ou de mai, elle verdit un peu, & le rudiment de ses ailes commence à paroître. Lorsque le froid est vif, elle se retire dans le sable, où elle reste sans mouvement & sans appétit ; mais dès que le temps se radoucit, alors elle reparoît dans les campagnes, s'attache aux boutons des arbres & aux jeunes plantes qu'elle dévore avec avidité.

J'ai parlé plus haut de la différence qu'il y avoit entre le mâle & la femelle. Celle-ci pond ses œufs dans le courant de juillet & d'août. Elle s'enfonce dans le sable perpendiculairement jusqu'au corcelet, développe ses anneaux pour rendre son corps plus éfilé, & pénétrer avec plus de facilité dans ce sol mouvant. Elle a, dans cet état, près de six pouces de long, dont quatre sont tout-à-fait enfoncés dans le sable. Elle rend ses œufs en masse, sous la forme

d'un paquet cylindrique, arqué d'environ un pouce de long sur un demi-pouce de large. Ils sont tous ferrés, collés ensemble par une glue noirâtre qui forme, avec le sable dont elle est mêlée, un mastic très-tenace. La femelle reste dans cette position pendant plus de huit jours, & expire enfin sur sa famille.

Environ deux mois après, lorsque le sable, échauffé par le soleil, a développé le germe des œufs, les jeunes larves paroissent; mais avant de sortir de leur retraite, elles attendent que leurs forces puissent fournir à leurs excursions. Elles ont soin de choisir, pour leur première sortie, un temps doux & un beau soleil.

D'après la manière dont cette Sauterelle pond ses œufs, & le lieu où elle les dépose, son organisation ne doit plus étonner. Le fabre ou le long dard dont sont pourvues les autres Sauterelles femelles, lui auroit été inutile pour s'enfoncer dans un sable mobile: mais si son corps étoit moins effilé, si elle n'avoit point la faculté de développer ses anneaux, de les retrécir, & de former de son corps une espèce de pivot, elle ne pourroit déposer ses œufs à une profondeur suffisante pour les garantir des injures de l'air, & la chaleur, qui doit les faire éclore, seroit bien moins concentrée. L'on conçoit encore combien de longues ailes l'auroient gênée dans ses opérations.

Cette remarque m'a conduit à observer beaucoup d'autres Sauterelles d'une espèce différente, & j'ai reconnu que leur organisation étoit presque toujours relative à la manière dont elles pondoient leurs œufs. Il en est dont les ailes sont aussi longues que le corps, & dont le ventre est terminé par un long dard. Celles-ci déposent leurs œufs en terre, un à un, à plus ou moins de profondeur. Elles répandent dessus une liqueur gluante. A chaque œuf qu'elles pondent, leur dard, composé de deux parties creusées intérieurement, s'entre-ouvre, & chaque œuf glisse le long de la future : d'autres ont les ailes de la longueur du corps, souvent même plus longues, mais elles sont privées d'aiguillon. Les voilà donc forcées de déposer leurs œufs sur la terre nue, ce qu'elles font en effet. Elles les rendent en masse avec une glue abondante, propre à les fixer & à les garantir des injures de l'air. Les œufs enterrés produisent, en Barbarie, des larves dès la fin de l'automne, tandis que ceux qui restent exposés à l'air n'éclosent qu'au printemps.

Ces observations pourroient devenir très-utiles aux cultivateurs, & leur fournir peut-être les moyens de détruire, au moins en partie, ces insectes voraces. Si la terre étoit remuée peu après le temps de leur pondaison, si elle l'étoit à une profondeur convenable, la plupart de ces œufs exposés à l'air, à la pluie & au froid, ne pouvant plus recevoir la

chaleur qui leur est nécessaire pour éclore, périroient infailliblement, ou les jeunes larves, cachées dans le sein de la terre jusqu'à ce qu'elle se couvre de verdure, & que l'atmosphère soit échauffée par le soleil du printemps, forcées d'abandonner trop tôt leur retraite, supporteroient difficilement la faim & le froid : elles seroient encore dévorées par une foule d'autres animaux que le défaut de nourriture, dans la mauvaise saison, rend moins difficiles sur le choix. Je reviens à notre insecte, dont j'ai trouvé la variété suivante.

• *GRYLLUS NUMIDICUS CRUENTATUS. Corpore maculis sanguineis cooperto.*

GRILLON DE NUMIDIE ENSANGLANTÉ. Tout le corps couvert de taches couleur de sang.

Cette variété est couverte par-tout de grandes taches rouges nuancées. On croiroit, au premier aspect, que cet insecte est ensanglanté & déchiré par les blessures. Il n'a que les pattes & les antennes un peu vertes. Il m'a paru, par des observations constantes, que cette variété n'étoit pas un changement de couleur dans le *Gryllus Numidicus*, mais qu'elle appartenoit à un individu séparé, que les espèces vertes ne devenoient point rouges : comme cependant je n'ai pu m'assurer si cette variété se perpétuoit sans mélange, je n'ai pas osé en faire deux espèces différentes.

— *GRYLLOTALPA.* (Lin.) *Thorace rotundato, alis caudatis elytris longioribus, pedibus anticis palmatis tomentosiss.*

GRILLON COURTILLIÈRE. Thorax arrondi; ailes en queue, plus longues que l'étui; pieds de devant velus, en forme de mains.

Cet insecte m'a paru beaucoup plus petit que celui que l'on trouve en Europe, & que les Jardiniers connoissent sous le nom de *Taupe-Grillon*. Il vit sous terre dans les prairies & les lieux cultivés.

— *CAMPESTRIS.* (Lin.) *Thorace rotundato, cauda bifida stylo lineari, alis elytro brevioribus, corpore nigro.*

GRILLON DES CHAMPS. Thorax arrondi; queue à deux filets linéaires en forme de stylet; ailes plus courtes que l'étui, corps noir.

Voici la description d'un autre Grillon peu commun, & que je n'ai jamais trouvé que dans les forêts; mais je n'oserois décider s'il est larve ou insecte parfait, quoique je l'aie toujours rencontré dans le même état. Il a le corcelet arrondi, la partie antérieure enveloppe la tête; la postérieure est relevée, élargie, ridée, avec trois angles obtus; de dessous ce corcelet sortent deux étuis ou ailes, croisés l'un sur l'autre, ovales, en forme d'écaille, bordés de jaune, qui dépassent à peine de deux lignes. Cet insecte

à la tête & le thorax verts, le ventre brun & nu; les anneaux du ventre bordés d'un jaune clair. Sa queue est un sabre recourbé. Ses antennes sont filiformes, beaucoup plus longues que le corps. Il rend un son clair & agréable par le frottement de ses étuis & de ses ailes. Il s'est conservé dans ma collection en assez bon état. Il tient ordinairement son sabre recourbé sous le ventre.

CICADA. CIGALE.

— *PLEBEIA*. (Lin.) *Scutelli apice bidentato, elytris anastomosibus quatuor, lineisque sex ferrugineis.*

CIGALE DE PROVENCE. Deux dents au sommet de l'écusson; quatre étuis en anastomoses, avec six lignes noirâtres.

Cette Cigale se tient sur les arbres & dans les buissons.

— *HÆMATHODES*. (Lin.) *nigra, immaculata, abdomine incisuris sanguineis.*

CIGALE DE PRÉS, noire, sans taches, avec des espèces d'incisions couleur de sang sur le ventre.

Cette Cigale, au moins celle que j'ai trouvée, est de moitié plus petite que la précédente. Je n'y ai point remarqué les taches de sang dont parle Linné; le reste de la description y convient bien.

Cette espèce est très - commune dans les prés où son chant continuel & perçant se fait entendre, sur-tout dans le haut du jour. En général sa couleur est d'un brun noir ; mais lorsqu'elle sort de sa chrysalide, son corcelet, sa tête & ses ailes sont d'un très - beau verd. Elle perd cette couleur en moins d'une demi-heure, à mesure qu'elle se sèche, & que ses ailes se développent.

LIBELLULA. DEMOISELLE.

— *MACULATA.* (Lin.) *Alis posticis basi omnibusque medio antico macula nigricante.*

DEMOISELLE FRANÇOISE. Une tache noirâtre à la base des ailes inférieures, & à toutes la même tache au milieu du bord extérieur.

— *FLAVEOLA.* (Lin.) *Alis basi luteis.*

DEMOISELLE JAUNE. Ailes jaunes à leur base.

— *DÉPRESSA.* (Lin.) *Alis omnibus basi nigricantibus, thorace lineis duabus flavis, abdomine lanceolato lateribus flavescente.*

DEMOISELLE APPLATIE. Toutes les ailes noires à leur base ; deux lignes jaunes sur le thorax ; ventre lancéolé avec les côtés jaunes.

Cette espèce a le ventre gros, large, & comme applati.

— *FORCIPATA.* (Lin.) *Thorace nigro caracte-
ribus variis flavescens cauda unguiculata.*

DEMOISELLE A CROCHETS. Thorax noir, avec
différens caractères jaunâtres, & la queue ongui-
culée.

— *ÆNEA.* (Lin.) *Thorace Cæneo-viridi.*

DEMOISELLE AZURÉE. Thorax d'un verd d'airain.

— *VIRGO.* (Lin.) *Alis erectis coloratis.*

DEMOISELLE VIERGE. Ailes droites, colorées.

J'en ai trouvé beaucoup de variétés dont les
ailes avoient différentes teintes de noir, de brun,
de roux,

— *PUELLA.* *Alis erectis hyalinis.*

DEMOISELLE ENFANT. Ailes droites, couleur
d'eau.

EPHEMERA. ÉPHÉMÈRE.

— *LUTEA.* (Lin.) *Cauda trifeta, corpore luteo,
alis hyalinis reticulatis.*

ÉPHÉMÈRE JAUNE. Queue terminée par trois
foies; corps jaune; ailes réticulées, transparentes,
de couleur d'eau.

— *NIGRA.* (Lin.) *Cauda bifeta, corpore nigro,
alis nigricantibus; inferioribus minimis.*

ÉPHÉMÈRE NOIRE. Queue terminée par deux foies ; ailes noirâtres ; les inférieures très-petites.

HEMEROBIOUS. HÉMÉROBE.

— *PERLA.* (Lin.) *Luteo - viridis , alis hyalinis : vasis viridibus.*

HÉMÉROBE PERLE, d'un jaune-vert ; ailes couleur d'eau ; les vaisseaux verts.

SPECIOSUS. (Lin.) *fuscus , alis griseis nigro maculatis.*

HÉMÉROBE BRILLANT, brun ; ailes grises, tachetées de noir.

MYRMELEON. FOURMILION.

— *LIBELLULOIDES.* (Lin.) *Alis nigro punctatis maculatisque.*

FOURMILION - DEMOISELLE. Ailes ponctuées de noir, avec de grandes taches de même couleur.

Ce bel insecte est assez commun dans les lieux sablonneux, où probablement il dépose ses œufs, & où vit sa larve. Ses ailes sont grandes, larges, arrondies, plus longues que le corps, ornées de lignes, de points & de taches noires, dont la plupart forment un quadrille noir & jaune. Les deux premières, étendues en ligne droite, ont quatre pouces d'une extrémité à l'autre. Le corps a dix-huit lignes de long. Il présente des cercles alternativement jaunes

&

& noirs : les côtés font blanchâtres , le dessous du ventre est plus noir que jaune , le corcelet couvert de poils épais. Je n'ai pas pu trouver la larve de cet insecte.

— *LONGICORNE.* (Lin.) *Alis flavis ; maculis duabus nigris difformibus, antennis longitudine corporis.*

FOURMILION A LONGUES ANTENNES. Ailes jaunes ; deux taches noires irrégulières ; antennes de la longueur du corps.

— *BARBARUM.* (Lin.) *Alis hyalinis, antennis longitudine corporis : clava suborbiculata.*

FORMILION DE BARBARIE. Aîles de couleur aqueuse , antennes de la longueur du corps ; le bout des antennes presque orbiculaire.

Ces deux dernières espèces font beaucoup plus rares que la première. Je n'ai pas rencontré notre Fourmilion d'Europe (*Myrmelion formicarium*) ; mais j'ai trouvé des larves qui ressembloient parfaitement à la sienne. Comme je n'ai pas suivi leur développement , j'ignore si elles lui appartenoient.

P A N O R P A. P A N O R P E.

— *COA.* (Lin.) *Alis erectis ; posticis sublinearibus longissimis.*

PANORPE DE L'ISLE DE CO. Aîles droites ; les inférieures presque linéaires , très-longues.

Ce joli insecte est très-remarquable par ses ailes inférieures que l'on prendroit plutôt pour deux balanciers. Elles sont longues, presque linéaires, très-effilées à leur origine, s'élargissent un peu jusques vers leur extrémité, où elles forment une palette ovale qui finit par une queue plate à demi-tordue. Leur couleur est alternativement blanche & brune. Les ailes supérieures sont larges, presque ovales. Son ventre est orné de bandes jaunes & verdâtres, alternatives & longitudinales.

S P H E X. S P H E X.

— *BIDENS*. (Lin.) *Atra, abdomine petiolato brevissimo, tibiis posticis clavatis denticulatis rufis.*

SPHEX A DEUX DENTS, d'un noir matte, le ventre attaché à un pétiole très-court, les pattes de derrière en forme de clous, denticulées, rouffes.

— *MAURITANICA*. (Lin.) *Nigra, capite antennis pedibusque ferrugineis, alis limbo nigro.*

SPHEX DE MAURITANIE, de couleur noire; la tête, les antennes & les pieds couleur de rouille; le limbe des ailes noir.

— *MAXILLOSA* (1) (nobis), *nigra, abdomine*

(1) Très-mauvaise gravure dans le Journal de Physique, mois d'Août 1787, page 111.

petiolato violaceo-apice fulvo; maxillis arcuatis acutis longitudine & forma capitis.

SPIEX A FORTES MACHOIRES. De couleur noire; ventre attaché à un pétiole, violet, jaunâtre à son extrémité; mâchoires arquées, aiguës, de la forme & de la longueur de la tête.

J'ai trouvé ce bel insecte dans la toile d'une araignée, dont je parlerai plus bas. Je n'ai pu le rencontrer ailleurs. Peut-être avoit-il été imprudemment l'attaquer; car l'on fait que le Sphex s'empare des araignées ou des larves d'insectes, qu'il les tue, & dépose ses œufs dans leur cadavre; ensuite, avec ses deux pattes de derrière, il forme un trou en terre, y place l'insecte qui renferme sa famille, & en bouche l'ouverture avec soin. Ses petits, un à un dans chaque insecte, trouvent en sortant de l'œuf, une nourriture qui leur convient. Ils ne quittent leur prison que lorsqu'ils sont devenus *insectes parfaits*. Un caractère frappant dans ce Sphex est la longueur de ses mâchoires. Elles sont très-fortes, en forme de pinces, longues, effilées, très-aiguës, couvertes de plusieurs petits poils roussâtres. Sa tête est plate, hémisphérique. Son corcelet a, sur la partie antérieure, deux grosses tubercules noires. La tête & le corcelet sont noirs, les ailes fauves, l'extrémité des premières marquées d'une tache bleuâtre. Le ventre a une très-jolie forme ovale.

Il est lisse, d'un bleu d'acier trempé, un peu tacheté de roux aux derniers anneaux. Les pattes sont fauves; cinq articulations aux tarses; à chaque articulation des poils rudes en forme de broffettes.

A P I S. A B E I L L E.

— *CINERARIA*. (Lin.) *Nigra*, thorace hirsuto albicante; fascia nigra, abdomine caerulecente.

ABEILLE EN DEUIL, de couleur noire, thorax hérissé de poils blanchâtres, avec une bande noire; ventre couleur d'azur.

Cette Abeille fait son nid en terre dans les plus épaisses broussailles.

— *RUF A*. (Lin.) *Fusca*, abdomine rufescente; fronte alba.

ABEILLE ROUSSE. Rouffe par tout le corps, le ventre roufsâtre, le front blanc.

— *MELLIFICA*. (Lin.) *pubescens*, thorace subgriseo, abdomine fusco, tibiis posticis ciliatis, intus transverse striatis.

ABEILLE MOUCHE A MIEL. Velue; thorax presque gris; ventre roux; pattes de derrière ciliées, striées en dedans transversalement.

Les Abeilles sauvages, en Barbarie, déposent leurs rayons dans les fentes des rochers, dans le creux

des arbres. Leur miel a une faveur délicieuse. Les Arabes forment les ruches avec des écorces de liège, qu'ils réunissent en tuyaux cylindriques, & qu'ils étendent par terre en les environnant de broussailles. La cire est un objet de commerce assez considérable.

— *CUNICULARIA*. (Lin.) *Pubescens*, thorace ferrugineo, abdomine fusco, pedibus undique villosis.

ABEILLE TERRIÈRE. Velue; thorax couleur de rouille, ventre roux, pieds velus par-tout.

J'ai trouvé un très-grand nombre de ces Abeilles dans les citernes qui se trouvent aux ruines d'Hypone. Elles logent dans des trous qu'elles se sont formés dans une terre sèche & noire.

— *BARBARA*. (Lin.) *Nigra*, thoracis ambitu rufo.

ABEILLE DE BARBARIE, de couleur noire; la circonférence du corcelet roussâtre.

Cette Abeille est très-petite, toute noire, excepté le corcelet, qui a un peu de roux sur le bord.

— *VIOLACEA*. (Lin.) *Hirsuta*, atra, alis cærulescentibus.

ABEILLE VIOLETTE, velue, d'une couleur matte; les aîles d'un bleu azur.

Cette Abeille se nourrit particulièrement de fruits
Elle loge dans le tronc des arbres.

— *TERRESTRIS.* (Lin.) *Hirsuta, nigra, thoracis*
cingulo flavo, ano albo.

ABEILLE TERRESTRE, velue, noire, une ceinture
jaune sur le thorax, l'extrémité du ventre blanche.

— *MUSCORUM.* (Lin.) *Hirsuta fulva, abdomine*
flavo.

ABEILLE DES MOUSSES; velue, d'une couleur
fauve, le ventre jaune.

F O R M I C A. F O U R M I.

— *BARBARA.* (Lin.) *Atra, capite antennis plan-*
tisque ferrugineis.

FOURMI DE BARBARIE, d'un noir matte, la tête
les antennes & les pieds couleur de rouille.

Cette Fourmi habite dans les bois. Elle est grosse,
forte; ses piqures sont très-douloureuses.

— *RUF A.* (Lin.) *Thorace compresso toto ferrugineo,*
capite abdomineque nigris.

FOURMIE ROUSSE. Thorax comprimée, couleur
de rouille; la tête & le ventre noirs.

Cette Fourmi est moins grosse que la précédente;
elle n'en est pas moins méchante. Elle habite les bois

& les jardins, attaque les fruits des arbres, fait la guerre aux Pucerons, ou plutôt à la liqueur mielleuse qui découle de leur corps.

— *NIGRA.* (Lin.) *Tota nigra nitida, tibiis cinerascens.*

FOURMI NOIRE. Entièrement noire, luisante; les pattes un peu grisâtres.

Cette espèce est une des plus petites. Elle fréquente les appartemens, s'insinue dans les buffets, y attaque les sucreries, les confitures, &c. & se multiplie, sur-tout dans les pays chauds, à un tel point, qu'il est presque impossible de se débarrasser de ces hôtes importuns. M'étant absenté pendant quelques jours de la Calle, à mon retour je trouvai ces fourmis établies par milliers dans l'appartement où je tenois mes boîtes d'insectes. Elles les avoient tous mutilés à un tel point, que je fus obligé de travailler à une nouvelle collection. Je ne garantis mes nouveaux insectes de l'attaque de ces Fourmis, qu'en répandant dans mes boîtes beaucoup de camphre & de térébenthine. Je pris ensuite le parti de suspendre des planches au milieu de mon plafond avec des cordes trempées dans l'essence de térébenthine, que je renouvellois de temps en temps. Ce moyen me réussit parfaitement.

Ayant de cette manière mis mes insectes en sûreté, j'imaginai de profiter de la visite de ces Fourmis

pour étudier leurs mœurs, & m'amuser à quelques expériences. Quoique cette petite république ait été assez bien observée, l'on me permettra de présenter ici quelques observations particulières sur ces insectes, dont les travaux ont si souvent excité notre admiration.

Il est peu d'êtres dans la Nature, plus actifs, plus laborieux que la Fourmi, si l'on en excepte l'industrielle Abeille. Par le moyen d'un petit Lézard à demi putréfié, que je plaçai sur une caisse où j'avois des arbrustes, je rassemblai, en moins de douze heures, des milliers de Fourmis. Il y avoit du plaisir à les voir accourir de tous côtés, sans trop savoir d'où elles venoient. Elles attaquèrent leur proie avec tant d'acharnement, que dès le lendemain elle fut dévorée, & que ces Fourmis s'étoient déjà logées dans la caisse. Je leur présentai plusieurs petits oiseaux; elles les anatomisèrent promptement, & avec tant de propreté, que l'art ne pourroit parvenir à avoir des squelettes plus parfaitement dépouillés de toutes portions cartilagineuses ou graisseuses. Il n'est point de meilleurs & de plus habiles anatomistes, & ceux qui s'occupent de cette science, pourroient, pour les petits sujets, profiter avec avantage des travaux des Fourmis; mais il faut les suivre de près, parce qu'elles s'emparent fort bien des os, après avoir coupé les nerfs qui les unissent.

Rien de plus admirable que de voir ces Fourmis, à peine visibles, enlever des fardeaux très-pesans, & se charger d'énormes rochers qu'elles transportent au loin, sans être arrêtées par les vallées, les montagnes, les précipices qu'elles rencontrent en leur route. Je les ai vues, chargées d'une patte, d'une cuisse à moitié rongées, descendre du haut d'un vase de quinze pouces, qui se retrécissoit vers sa base, & formoit un précipice rapide & dangereux; je les ai vues, dis-je, le franchir avec courage, & se rendre avec leur butin dans leur demeure commune, située au pied de ce vase. Trois, six, huit tout au plus, suffisoient pour descendre un fardeau au moins trente fois plus gros qu'elles. Dans ces opérations elles s'entre-aident avec une intelligence admirable. Tandis que les unes saisissent le fardeau & le tirent avec leurs pinces, d'autres passent dessous & le soulèvent pour faciliter le transport. Si elles rencontrent un obstacle insurmontable, elles retirent leur fardeau en arrière, sans se décourager, enlèvent l'obstacle, si elles le peuvent, ou ont recours à des moyens relatifs aux circonstances.

Il seroit difficile, même avec la plus scrupuleuse attention, de deviner le but de toutes leurs démarches. A peine ont-elles trouvé une proie considérable, telle qu'un oiseau, qu'aussi-tôt elles commencent par l'environner de terre, de sable & de gravier, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement enterrée.

Quand elles veulent y travailler , elles découvrent les parties qu'elles vont attaquer ; & le travail fini , elles les recouvrent avec soin. Quel est donc leur but dans ces pénibles opérations , & qu'elles regardent comme si essentielles , que si l'on détruit les monceaux de terre qui recouvrent le cadavre , elles s'empressent bien vîte de les rétablir ? Seroit - ce pour cacher leur proie aux autres insectes voraces ? ou bien pour faciliter leurs travaux , en formant une espèce de glacis en pente douce jusqu'aux parties les plus élevées de l'animal ; ou pour dérober leurs opérations aux yeux des spectateurs , ou plutôt se dérober elles - mêmes aux ardeurs du soleil (1) ? Quoi qu'il en soit , il est probable que tous ces grands travaux ne tendent qu'à procurer à la république des jouissances plus paisibles , & pour lesquelles l'on sacrifie le repos du moment. C'est sûrement dans les mêmes vues , qu'après avoir enterré leur proie , elles creusent en dessous différens canaux qui vont aboutir à la demeure commune.

S'il s'agit au contraire d'une mouche , d'un scarabé , ou de quelque autre insecte de médiocre grosseur , elles l'attaquent en grand nombre , le

(1) Le soleil étoit si brûlant dans l'angle où elles se trouvoient , qu'elles cessoient de travailler pendant la grosse chaleur , excepté lorsque je les garantissois avec un vase ou un autre instrument.

faïffent, & le descendent tout vivant dans leur obscure caverne. C'est-là qu'il trouve son fupplice & fon tombeau. Je les ai vues attaquer & vaincre de très-gros hannetons que j'avois livrés à leur voracité. Ces combats fe pafsèrent au fond d'un vase à hauts bords, où, par le moyen d'un appât, j'avois assemblé la fourmillière. Elles faïfrent l'animal par les pattes, par les antennes, par l'extrémité de ses aïles, &, malgré ses efforts, elles traînèrent courageusement vers le lieu de sa destination ce colosse renversé sur le dos. Celui-ci se relève, s'agite, veut fuir, & entraîne avec lui de nombreuses Fourmis qui lui pendent de toutes parts. Mais bientôt ses forces font épuifées; il succombe, & plie sous les efforts multipliés de ses nombreux ennemis. Il n'a pas même l'efpoir de se sauver par la course. S'il y est trop habile, les ennemis qu'il entraîne avec lui, chemin faïfant lui coupent les jarrets. Les pattes tombent; alors plus de difficultés. L'insecte est conduit dans l'antre ténébreux: mais souvent l'ouverture en est trop étroite. Dans ce cas, après avoir effayé en tous sens de faire entrer l'animal, si l'on ne peut y réuffir, le parti est bientôt pris. L'on élargit l'ouverture, & l'on y transporte par morceaux ce qui ne pouvoit y entrer en entier.

Il ne fuffit pas à l'observateur de la Nature de suivre pas à pas les opérations des insectes, il doit encore mettre leur intelligence à l'épreuve. Par-là

il reconnoîtra que ces petits animaux ne sont point de pures machines, mais qu'ils savent très-bien combiner les moyens avec la fin; & que si on les détourne de leur route ordinaire, ils en choisissent une autre appropriée aux circonstances. Ma petite république m'en fournit la preuve. Ayant traversé un Lézard d'une longue épingle noire; j'appuyai les extrémités de cette épingle sur les bords d'un vase, de sorte que la proie étoit suspendue au milieu du vase. Point d'autre chemin pour y arriver que l'épingle qui servoit de pont; mais d'un pont si étroit, qu'il ne pouvoit y passer qu'une Fourmi de front; & lorsque deux se rencontroient, il falloit que l'une passât par-dessus l'autre. Mes Fourmis, attirées par l'odeur, eurent bientôt trouvé la source des émanations. Elles s'y rendirent en foule. Il étoit facile d'y arriver. Mais s'agissoit-il de revenir, & sur-tout de revenir chargé? c'étoit alors que les inconvéniens se faisoient sentir. Les Fourmis s'embarassoient les unes les autres: elles culbutoient par douzaines: le désordre étoit affreux. Enfin les ouvrières, fatiguées par les embarras & les chûtes, prirent le parti d'abandonner le travail & de rester fixées à leur proie, qu'elles rongèrent tranquillement. Dans cette position, point d'inquiétudes pour la vie. C'étoit fort bien; mais les intérêts communs en souffroient, & l'égoïsme est le vice le plus destructeur des républiques. Ces républicaines ne

purent donc se souffrir long - temps loin de leur patrie, malgré la position la plus avantageuse. Les travaux communs étoient interrompus, les provisions manquoient au magasin, la famille languissoit, les petits mouroient de faim. Mais, que faire ? toutes les fois que l'on essayoit de passer le pont, de nouvelles venues barroient le passage : les chûtes étoient fréquentes, mais point dangereuses. Guidées par l'expérience, ces intrépides républicaines résolurent de se laisser tomber avec leur fardeau, non pas du pont, mais de la partie inférieure du Lézard, qui touchoit presque le fond du vase. Ce moyen une fois trouvé, les Fourmis se précipitoient en foule avec leur charge, & remontoient contre les parois du vase. Dès-lors tout fut de nouveau en activité. Plus d'obstacles, plus d'embarras. Quelques-unes, il est vrai, troubloient l'ordre; mais le plus grand nombre observoit cette marche.

Je n'ai pu recueillir qu'un très - petit nombre d'observations sur les mœurs des Fourmis. Cette partie exige, de la part de l'observateur, beaucoup de précision, de discernement, & le tact le plus délicat. Les membres d'une société particulière, réunis par des intérêts communs, semblent devoir exclure de leur corps tout étranger qui viendroit se mêler à eux, & partager leurs richesses, même en partageant leurs travaux. L'esprit républicain des Fourmis paroît s'écarter de ce principe. Voilà

ce que j'ai eu lieu de remarquer à ce sujet. J'ai plusieurs fois transporté quelques Fourmis d'une fourmillière dans une autre, ou plutôt, je les ai jetées au milieu des butineuses. Leur arrivée occasionnoit d'abord quelques désordres; mais bientôt le tout s'appaisoit. Celles-ci étoient reçues & incorporées. Elles se mettoient aussi-tôt à travailler pour les intérêts publics, sans être inquiétées. Cependant mes Fourmis étant de la plus petite espèce, comme je l'ai déjà observé, je n'ai pu suivre long-temps ces nouvelles citoyennes. Il est si aisé de les confondre, que je n'ose là-dessus prononcer affirmativement.

Mais voici qui est encore plus difficile à expliquer. J'en estropiai quelques-unes, que je jettai sur le passage des ouvrières. La première qui la rencontroit s'agitoit considérablement, couroit çà & là, comme *éperdue*; bientôt une seconde arrivoit. Le gros de la troupe ne tarδοit pas à recevoir des nouvelles. Aussi-tôt le désordre s'emparoit de la multitude; les travaux étoient suspendus. On alloit en foule rendre visite à l'estropiée. Les unes se contentoient de l'examiner, passoient outre, & reprenoient leur travail; d'autres la faisoient, la traînoient quelque temps, & l'abandonnoient. Enfin une d'entre elles s'en emparoit. La malade confiée à ses soins, étoit éloignée de la multitude, conduite loin des travaux & de la fourmillière, & enfin abandonnée à elle-même.

Que de choses à dire sur un fait aussi singulier ; mais auparavant que de choses à observer !

L'ordre que les Fourmis observent dans leurs travaux, est encore à remarquer. Chacun fait qu'elles forment ordinairement deux lignes bien tracées, surtout lorsque la fourmillière est éloignée du lieu où elles vont butiner. L'une de ces lignes est formée par les Fourmis qui vont à vuide au travail, & l'autre, par celles qui reviennent chargées. Cependant cet ordre n'est pas tellement exact, qu'il ne soit souvent interrompu. Plus la fourmillière est près du lieu du travail, moins il y a d'ordre. Il est, en effet, bien moins nécessaire, que dans les voyages de long cours. L'on apperçoit aussi plusieurs d'entre elles courant çà & là sans paroître avoir de but déterminé : cependant quelquefois elles s'approchent d'autres Fourmis qui semblent ne rien faire. Aussi-tôt ces dernières s'agitent & retournent à l'ouvrage. Ces Fourmis vagabondes feroient-elles des surveillantes pour aiguillonner les paresseuses, & empêcher qu'aucune d'elles ne soit à rien faire ? Mais faut-il aux animaux d'autre aiguillon que leur propre nature, pour remplir les fonctions auxquelles ils sont destinés ? D'ailleurs, quand il s'agit de supposer des intentions à des êtres aussi éloignés de nous, il faut être très-réservé & bien voir avant que d'oser prononcer. L'amour du merveilleux nous a souvent fait prêter une intelligence chimérique à ces petits

êtres qui occupent un des derniers anneaux dans la chaîne des animaux.

FORMICA RUBRA. (Lin.) *Testacea, oculis punctoque sub abdomine nigris.*

FOURMI ROUGE. Testacée ; les yeux noirs & un point noir sous le ventre.

Je crois que c'est cette même espèce qui, en Provence, passe l'hiver sous l'écorce des sèpes de vignes, où ces Fourmis sont entassées & engourdies.

O E S T R U S. L' O E S T R E.

— *BOVIS.* (Lin.) *Alis maculatis, thorace flavo; fascia fusca, abdomine flavo apice nigro.*

OESTRE DU BŒUF. Ailes tachetées ; thorax jaune, avec une bande fauve ; ventre jaune, l'extrémité noire.

La fureur qui transporte les Bœufs lorsque cet insecte cherche à déposer ses œufs sous leur peau, est connue. J'en ai vu des effets terribles en Afrique, où cet insecte paroît acquérir plus de vigueur à mesure que les chaleurs sont plus fortes. C'est ordinairement depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures après-midi, qu'il fait sentir ses cruelles piquures. Dès que les bœufs en sont attaqués, ils s'agitent, se tourmentent, & finissent par devenir furieux. Ils courent
de

de tous côtés à travers les forêts, cherchent inutilement à se débarrasser d'un ennemi qu'ils ne peuvent vaincre. Indociles alors à la voix de leur maître, ils s'égarerent au loin, se dispersent, & quelquefois restent perdus pour le propriétaire. C'est afin d'éviter cet inconvénient, qu'à la Calle on les ramène pendant l'été sur la place dans le haut du jour, & qu'on ne les reconduit aux pâturages que le soir.

— *NASALIS*. (Lin.) *Alis immaculatis*, thorace ferrugineo abdomine nigro, pilis flavis.

OESTRE DES CHEVAUX. Ailes sans taches; thorax couleur de rouille, ventre noir avec des poils jaunes.

— *HÆMORROIDALIS*. (Lin.) *Alis immaculatis*, thorace nigro: scutello pallido, abdomine nigro, basi albo apiceque fulvo.

OESTRE HÉMORRHOÏDAL. Ailes sans taches; thorax noir, avec un écusson pâle; ventre noir, blanc à sa base, & fauve à son extrémité.

Ces deux espèces attaquent les chevaux. La première dépose ses œufs dans leurs naseaux; & la seconde, dans le fondement: mais leurs piquures n'excitent pas, dans ces animaux, une fureur égale à celle qui agite les bœufs.

Je n'ai point rencontré l'Oestre dont la larve se nourrit dans les sinus frontaux du nez des moutons, j'ignore s'il existe en Barbarie.

T I P U L A . T I P U L E .

— *LITTORALIS*. (Lin.) *Virescens, alis immacuatis, pedibus anticis longissimis.*

TIPULE DES RIVAGES. Verdâtre, ailes sans taches, les pattes de devant très-longues.

Cette espèce est très-commune le long des étangs, des rivières, & sur le bord de la mer. Je ne lui ai trouvé aucune différence avec celle de l'Europe.

T A B A N U S . T A O N .

— *MAURITANUS*. (Lin.) *Oculis nigricantibus, abdominis secundo segmento macula nigra, rostro corpus æquante.*

TAON DE MAURITANIE. Yeux noirs, une tache noire sur le second anneau du ventre, trompe de la longueur du corps.

Cet insecte est à-peu-près de la grosseur de notre Mouche commune. Il est remarquable par sa longue trompe & les anneaux du ventre de différentes couleurs.

— *BOVINUS*. (Lin.) *Oculis virescentibus, abdominis dorso maculis albis trigonis longitudinalibus.*

TAON DES BŒUFS. Yeux verts, taches blanches, triangulaires, longitudinales sur le dos du ventre.

Cette espèce est la plus commune. Elle s'attache à la suite des chevaux & des bœufs.

— *MORIO*. (Lin.) *Oculis corporeque toto atro, alis hyalinis.*

TAON MORIO. Les yeux & le corps d'une couleur sombre, les ailes transparentes.

On le voit voltiger continuellement dans les forêts & les lieux ombragés.

CULEX. COUSIN.

— *PIPIENS*. (Lin.) *Cinereus, abdomine annulis fuscis octo.*

COUSIN COMMUN. De couleur cendrée, huit anneaux bruns au ventre.

Il est si commun en Barbarie, qu'il ne laisse aux hommes aucun repos pendant le jour, & trouble cruellement le sommeil pendant la nuit. Il vole toujours en troupes nombreuses.

— *ARGENTEUS*. (nobis) *Dorsum squamis argenteis exornatum, tibiis fasciatis.*

Quoique cet insecte ait été détruit avec beaucoup d'autres dans ma collection, j'ai cru devoir en parler ici. Il est de la grosseur du précédent; mais si richement paré, que je lui ai souvent pardonné ses piquures pour le plaisir de l'admirer. Tout son corps, particulièrement le dos, est couvert

d'écaillés argentées, comme autant de paillettes orbiculaires & brillantes. Ses pattes sont ornées de bandes alternatives brunes & argentées.

HIPP OBOSCA. HIPPOBOSQUE.

— *EQUINA*. (Lin.) *Alis obtusis, thorace albo variegato, pedibus tetradactylis.*

HIPPOBOSQUE DES QUADRUPÈDES. Ailes obtuses; thorax blanc, panaché; quatre doigts aux tarfes.

— *AVICULARIA*. (Lin.) *Alis obtusis, thorace unicolore.*

HIPPOBOSQUE DES OISEAUX. Ailes obtuses, thorax d'une seule couleur.

A R A N E A. A R A I G N É E.

De plusieurs belles espèces d'Araignées que j'ai rencontrées en Barbarie, je ne citerai que celles qui ont plus particulièrement fixé mon attention par leur couleur, leur forme, leurs mœurs, &c. N'en ayant pu conserver beaucoup d'autres, j'aime mieux n'en point parler que de risquer de tomber dans quelque erreur, & d'y induire le lecteur.

ARANEA FASCIATA *. (Fabricius, syst. Entom.)

* Figurée dans le Journal de Physique, mois d'avril 1787, page 141.

Abdomine fasciis flavescens, pedibus fusco annulatis.
Muf. D. Bank.

ARAIGNÉE A BANDES. Le ventre divisé par des bandes jaunes ; anneaux de couleur fauve aux pattes.

L'Araignée que j'ai rapportée, & qui se trouve dans le cabinet de M. Gigot d'Orcy, me paroît être celle que Fabricius cite du cabinet de M. Bank, & qui vit dans l'île de Madère ; mais si c'est la même, ses yeux sont mal décrits. Au lieu d'être placés dans la cinquième division, parmi les Araignées qui ont les yeux disposés ainsi ∴, elle doit être renvoyée dans la neuvième, parmi celles dont les yeux sont rangés de la manière suivante ∴∴

Cette Araignée a le corps orné de bandes transversales noires & jaunes, semblables à celles de quelques Guêpes. Le thorax est une écaille dure, couverte de poils blanchâtres. Ses pattes sont brunes à leur première division, & se terminent par des bandes alternativement noires & cendrées. Sous le ventre, les bandes, au lieu d'être transverses, sont longitudinales, & piquetées de plusieurs petits points noirs.

Quand cette Araignée a acquis son entier accroissement, elle est presque de la grosseur du pouce, ce qui arrive à la fin de juillet. Elle habite les buissons & les haies, où elle forme sa toile en réseau à très-larges mailles, dont elle occupe le centre. Ce

n'est point pour les petits insectes que ses filets sont tendus, d'où il leur est facile de s'échapper à raison de la largeur des mailles ; ce n'est qu'aux grosses Mouches, aux Guêpes, aux Bourdons, & même aux Sauterelles qu'elle déclare la guerre.

Dès qu'un de ces insectes a eu l'imprudence de se jeter dans ses filets, elle le fait son esclave & l'enchaîne par plusieurs fils. Elle ne lui suce point le sang ; mais elle commence par lui donner la mort avec ses redoutables mâchoires. Elle en mange une partie, si elle est affamée, & met le reste en réserve pour un autre repas ; mais elle a soin de cacher ses provisions parmi des feuilles sèches, hors de la portée de la vue. Je lui ai souvent trouvé des vivres très-abondans. Chaque proie étoit renfermée dans un sac à part, composé de fils tissus sans ordre, & enduits d'une glu noirâtre très-abondante. C'est parmi ces cadavres d'insectes que j'ai trouvé le joli *Sphex* à fortes mâchoires, dont j'ai parlé plus haut (1).

Le sac dans lequel elle dépose ses œufs, est d'une forme très-singulière. C'est un ovale coupé horizontalement dans son milieu, & de la grosseur d'un œuf de pigeon. Le tissu, presque parcheminé, est si ferré, qu'il est très-difficile de pouvoir le déchirer. Sa partie tronquée est garnie à ses bords de sept à

(1) *Sphex maxillofa*, pag. 322.

huit pointes en forme d'anfes, d'où partent des fils très-forts qui tiennent ce fac fufpendu à peu près comme les lampes de nos églifes. A peine les Jeunes Araignées font forties des œufs, qu'elles rompent l'efpèce d'opercule qui ferme la grande ouverture de l'ovale; elles rodent en troupes dans les environs, & fe retirent enfuite dans leur première habitation, où elles vivent en fociété jufqu'à ce que, devenues plus fortes, elles fe féparent & deviennent ennemies mortelles, après avoir vécu en famille & d'un bon accord.

Les fils de cette Araignée font les plus forts que je connoiffe. Je les ai fouvent effayés avec des fils de foie. Ces derniers, tirés à forces égales, étoient les premiers à fe rompre. Ces fils font d'un luifant argenté, très-longs, faciles à travailler. Ils pourroient fuppléer à la foie avec un avantage d'autant plus grand, que cet infecte, ardent au travail, & pourvu de très-gros mammelons, ne tarde pas à former une nouvelle toile, dès qu'il eft privé de celle qu'il avoit d'abord fabriquée. Mais fes mœurs infociales s'oppoferont toujours à une telle manufacture.

La feule vue de fes semblables met cet infecte en fureur. D'auffi loin qu'ils s'apperçoivent, ils fondent les uns fur les autres avec un acharnement qui ne fe termine que par la mort d'un des deux combattans. Les cadavres des vaincus font mis en réferved avec les autres provifions de bouche. Il eft

impossible d'en conserver plusieurs en liberté dans un même appartement, quoique placés à des distances très-éloignées. J'avois renfermé une douzaine de ces Araignées dans mon cabinet : la plus forte est restée seule maîtresse du champ de bataille, après huit jours de combats.

J'ai souvent rencontré, parmi les mêmes buissons, une autre Araignée de la même grosseur, de la même famille que la précédente. Elle en a les mœurs & la férocité. Elle m'a paru n'en différer que par sa couleur, qui est d'un très-beau velouté mêlé de noir & de brun, & formant des nuances très-agréables. Cette Araignée ayant été détruite pendant le temps de ma quarantaine à Marseille, je ne peux en donner une description bien exacte. Elle ne pond point ses œufs, comme la précédente, mais elle les dépose, en forme de gâteau, sur un corps solide, arrangés symétriquement, collés ensemble par une glu blanchâtre, & elles les recouvre avec plusieurs fils roux, tissus sans ordre, & si peu ferrés, qu'il est facile d'appercevoir, à travers, la disposition des œufs. J'en ai élevé plusieurs. Elles m'ont paru s'inquiéter peu du sort de leur famille, qu'elles abandonnent peu après la ponte, pour aller chercher fortune ailleurs.

— *SANGUINOLENTA*. (Lin.) *Abdomine ovato cocineo : linea longitudinali atra.*

ARAIGNÉE ROUGE. Ventre ovale, de couleur rouge, avec une ligne longitudinale d'un noir matte.

Cette Araignée court sur la terre dans les champs. Elle loge dans des trous, où elle forme une toile très-irrégulière.

— *VIRESCENS.* (Lin.) *Abdomine oblongo flavo-viridi: lineis lateralibus albis.*

ARAIGNÉE VERDATRE. Ventre oblong, d'un jaune verd, avec des lignes blanches latérales.

Elle habite dans les haies & les brouffailles, où elle tend de grands filets à rézeau.

— *TARANTULA.* (Lin.) *Subtus atra, pedibus subtus atro fasciatis.*

ARAIGNÉE TARANTULE. D'un noir matte en dessous, avec le dessous des pattes en bandelettes de même couleur.

Je ne cite cette Araignée si célèbre, comme habitante de la Barbarie, que sur la foi des auteurs. Je ne l'y ai jamais rencontrée.

SCORPIO. SCORPION.

— *MAURUS.* (Lin.) *Pedibus 8 dentatis, manibus subcordatis punctatis.*

SCORPION DE MAURITANIE. Peignes à huit dents ;
pincés presque en cœur, ponctuées.

Cette espèce est très-commune dans le sable, où
on la trouve quelquefois par pelotons. Sa couleur
est noire.

— *EUROPÆUS*. (Lin.) *Pectinibus 18 dentatis* ;
manibus angulatis.

SCORPION D'EUROPE. Peignes à dix-huit dents ;
pincés anguleuses.

On le trouve sous les pierres, dans les lieux
humides, dans les appartemens au rez-de-chauffée.
Il m'a paru le même que celui qui vient en Pro-
vence ; mais il est plus fort & plus gros.

— *AUSTRALIS*. (Lin.) *Pectinibus 32 dentatis* ;
manibus lævibus.

SCORPION DU MIDI. Peignes à trente-deux dents ;
pincés sans poil.

CANTHAROIDES. (Fabricius, *syft. Entomol.*)
Il ressemble à celui que l'on trouve aux environs
de Paris.

CANCER. CRABE. ÉCREVISSE.

LA famille nombreuse des Crabes n'est pas moins
étonnante par son organisation particulière que par
l'instinct, la finesse & les ruses que plusieurs d'entre

eux mettent en usage, soit pour se procurer leur nourriture, soit pour se défendre & se mettre à l'abri des insultes & des attaques de leurs ennemis. Ils ont cela de commun avec les insectes, que chez eux les parties molles & les chairs sont intérieures, & que les os sont situés extérieurement, ou plutôt qu'ils sont remplacés par la membrane dure & crustacée qui revêt ces animaux. Les deux pattes de devant sont terminées par des pinces très-fortes, armées de dents qui leur servent à saisir leur nourriture & à la déchirer. L'on a remarqué que lorsqu'on leur coupoit une de leurs pattes, elle repouffoit en plus ou moins de temps; que la partie tronquée étoit bien plutôt remplacée lorsque l'incision étoit faite à la seconde articulation; & que quand cette patte étoit cassée plus haut que la seconde articulation, l'animal avoit soin de retrancher le reste, jusqu'à cette articulation.

Les Crabes s'accouplent au mois d'avril. La femelle se tient couchée sur le dos, & le mâle se place dessus, en la tenant serrée très-étroitement. Environ trois mois après la fécondation, les Crabes déposent leurs œufs dans le sable aux pieds des rochers. Ces animaux se nourrissent de vers, de coquillages, de petits poissons, & même de plantes marines (1).

(1) Baister, Opuscul. subseciva, tome II, page 12.

La plupart vivent très-bien hors de l'eau, & on les voit, sur-tout le soir, courir sur les rochers, & le long des bords de la mer. Ils paroissent même former entre eux une espèce de société.

Une autre propriété des Crabes est de se dépouiller entièrement de leur enveloppe testacée tous les ans au mois d'août. Ce moment est pour eux un état de crise. Après quelques jours de repos & de langueur, ils s'agitent vivement en tout sens, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de leur enveloppe, devenue trop étroite pour eux. Ils sont alors foibles, mols, incapables de se soutenir sur leurs pattes jusqu'à ce que, quelques jours après, leur peau se soit durcie, & que les forces leur soient revenues : mais en attendant ils ont grand soin de se cacher, & sur-tout d'éviter la rencontre des autres Crabes, qui les dévoreroient sans pitié. J'ai observé, en Afrique, les espèces suivantes :

CANCER CURSOR. (Lin.) *Brachyurus*, thorace laevi integerrimo : lateribus postice marginato, antennis fissilibus; cauda reflexa.

CRABE COUREUR, à courte queue, thorax lisse très-entier, échancré en devant sur les côtés, antennes fissiles, queue recourbée en dessous.

— *MINUTUS.* (Lin.) *Brachyurus*, thorace laevi integerrimo subquadrato : margine acutiufculo, antennis brevissimis.

CRABE A COURTES ANTENNES, à courte queue, thorax lisse, très-entier, presque carré, un peu aigu à ses bords, antennes très-courtes.

Cette espèce, dont le principal caractère consiste dans les antennes très-courtes, est de la grandeur de l'ongle du petit doigt. On le trouve ordinairement dans les Moules, où l'on prétend que, par une espèce d'accord fait entre lui & la Moule, celle-ci lui accorde un logement & un asyle qui le met à l'abri de la poursuite de ses ennemis, tandis que le Crabe, de son côté, veille à la conservation de sa bienfaitrice, en l'avertissant du moindre danger, lorsqu'ouvrant ses écailles, elle est exposée à l'avidité de certains vers de la classe des polypes, qui n'attendent que ce moment pour s'introduire dans sa coquille, & dévorer la Moule. L'espèce suivante rend le même service à la Pinne-marine, si toutefois l'on peut ajouter foi à un fait qui mérite d'être suivi avec la plus scrupuleuse attention.

— PINNOTHERES (Lin.) *Brachyurus glaberrimus*, thorace lævi: lateribus antice planato, caudæ medio noduloso-carinato.

CRABE DE LA PINNE-MARINE, à courte queue, très-glabre; thorax lisse, aplati en devant sur les côtés; le milieu de la queue noueux, & en forme de carène.

— *NUCLEUS*. (Lin.) *Brachyurus*, thorace laevi globoso : antice utrinque unidentato, postice rostroque bidentato.

CRABE GLOBULEUX, à courte queue, thorax lisse en forme de globe, une dent de chaque côté à la partie antérieure, une espèce de bec à deux dents à la partie postérieure.

Ce Crabe m'a paru avoir tous les caractères que Linné lui donne. Sa couleur est jaunâtre ; il est de la grosseur de la dernière phalange du doigt.

— *ARANEUS*. (Lin.) *Brachyurus*, thorace hirsuto ovato tuberculato, rostro bifido, manibus ovatis.

CRABE ARAIGNÉE, à courte queue ; thorax velu, ovale, tuberculé ; bouche divisée en deux, pinces ovales.

Cette espèce devient très-grosse, elle est fort commune dans les mers de Provence.

— *CRUENTATUS*. (Lin.) *Brachyurus* thorace tuberculoso sanguineo, rostro lineari truncato.

CRABE ENSANGLANTÉ, à courte queue, thorax couvert de tubercules couleur de sang, bouche linéaire tronquée.

Cette espèce approche beaucoup de la précédente. Elle a le dos & les pattes couverts de tubercules de différentes grosseurs.

— *BERNHARDUS*. (Lin.) *Macrourus parasiticus* ;
chelis cordatis muricatis : dextra majore.

CRABE SOLITAIRE, à longue queue, parasite ;
pincés en cœur armées de pointes, la pince droite
plus grande.

Ce Crabe est connu vulgairement sous le nom de
Bernard-l'hermite. Comme son corps est mol, dé-
pourvu de l'enveloppe testacée de la plupart des
autres Crabes, il a soin, pour se mettre à l'abri
des attaques de ses ennemis, de se retirer dans une
coquille vuide, qu'il choisit ordinairement parmi
les Buccins, & qu'il traîne par-tout avec lui. A
mesure qu'il grossit & que cette maison d'emprunt
lui devient trop étroite, il la quitte pour en chercher
une autre. Par le moyen des crochets de sa queue,
il s'attache si fortement à une des spires intérieures
de la coquille, qu'il faut beaucoup d'efforts pour
l'en arracher. Parmi les coquilles vuides qui se
trouvent sur les bords de la mer, l'on en rencontre
un grand nombre habitées par cette espèce de Crabe.
Baster (1) remarque que si l'on brise les coquilles dans
lesquelles ces Crabes sont logés, on les voit alors,
inquiets & agités, chercher leur première demeure ;
& que si deux ou trois se présentent pour occuper
une nouvelle coquille, ils se livrent entre eux un

(1) Opus. subsec. Liv. II, page 10.

combat très-violent , jusqu'à ce que le plus fort reste en possession de la coquille.

— *HOMARUS.* (Lin.) *Macrourus*, *thorace antrorsum aculeato*, *fronte bicorni*, *manibus adaçtylis*.

CRABE HOMAR, à longue queue ; thorax épineux en devant , front à deux cornes , pinces sans doigts.

Ce Crabe est très-commun. C'est un mets assez délicat & très-nourrissant.

— *ARETUS.* (Lin.) *Macrourus*, *thorace antrorsum aculeato*, *fronte diphylla*, *manibus subadaçtylis*.

CRABE FEUILLÉ, à longue queue ; thorax épineux en devant , le front orné de deux espèces de feuilles , pinces presque sans doigts.

Cette espèce , quoique bien moins forte & moins abondante en chair que la précédente , se mange en Provence. Elle a la tête ornée de deux larges appendices en forme de feuilles , divisées , à leur sommet , en six à sept parties.

— *PULEX.* (Lin.) *Macrourus*, *articularis*, *manibus quatuor adaçtylis*, *pedibus decem*.

Pulex marinus. Baister.

CRABE CREVETTE, à queue alongée , articulée ; quatre pinces sans doigts , dix pattes.

Cette espèce est petite. Elle vit également dans l'eau douce , comme dans celle de la mer. Elle se tient

tient ordinairement cachée dans les plantes marines. Elle faute avec beaucoup de légéreté; d'où vient que plusieurs Naturalistes l'ont appelée *Puce de mer*.

O N I S C U S. C L O P O R T E.

— *ASILUS*. (Lin.) *abdomine foliis duobus obtecto; cauda semi-ovali.*

CLOPORTE ASYLE. Ventre recouvert par deux lames; queue à demi-ovale.

Je n'ai jamais trouvé cet insecte sur le rivage; mais les pêcheurs de corail en amenoient souvent avec la vase du fond de la mer. Rondelet le nomme *Pou de mer*, *Pediculus marinus*.

— *AQUATICUS*. (Lin.) *Lanceolatus, cauda rotundata, stylis bifurcis.*

CLOPORTE D'EAU DOUCE. Corps lancéolé; queue arrondie; deux filets divisés en deux.

Ce Cloporte est abondant dans les eaux stagnantes.

— *OCEANICUS*. (Lin.) *Ovalis, cauda bifida, stylis bifidis.*

CLOPORTE DE L'OcéAN. Ovale, queue divisée en deux; filets divisés en deux.

Rien de plus commun que cet insecte sur les rochers de la Calle. Il ressemble beaucoup au suivant,

— *ASELLUS*. (Lin.) *Ovalis*, *cauda obtusa*, *stylis simplicibus*.

CLOPORTE ORDINAIRE. Ovale, queue obtuse ; filets fans aucune division.

J'en ai trouvé, comme en France, quelques variétés d'une couleur plus ou moins foncée, noirâtre, luisante.

— *ARMADILLO*. (Lin.) *Ovalis*, *cauda obtusa integra*.

CLOPORTE ARMADILLE. Ovale, queue obtuse, entière.

Ce Cloporte, peu différent du précédent, se roule en boule dès qu'on le touche. Sa couleur est ordinairement d'un noir luisant ; ses antennes sont bordés d'un peu de blanc. On le trouve dans les bois.

Fin de la première Partie.

T A B L E
D E S M A T I È R E S
C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

N. B. *Toutes les espèces nouvelles sont désignées par une N.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LA BARBARIE. Page j
L E T T R E S É C R I T E S D E L' A N C I E N N E
N U M I D I E .

LETTRE PREMIÈRE , à M. Forestier , D. M.	Page 1
LETTRE II , au même.	6
LETTRE III , au même.	14
LETTRE IV , au même.	17
LETTRE V , au même.	24
LETTRE VI , à M. T. L.	30
LETTRE VII , au même.	41
LETTRE VIII , à M. F. D. M.	44
LETTRE IX , au même.	51
LETTRE X , au même.	59
LETTRE XI , au même.	70
LETTRE XII , au même.	77
LETTRE XIII , au même.	82
LETTRE XIV , au même.	86
LETTRE XV , au même.	92
LETTRE XVI , au même.	99
LETTRE XVII , au même.	107

LETTRE XVIII, au même.	Page 113
LETTRE XIX, au même.	117
LETTRE XX, au même.	126
LETTRE XXI, à Madame de.....	140
LETTRE XXII, à M. F.... D. M.	147
LETTRE XXIII, au même.	153
LETTRE XXIV, au même.	161
LETTRE XXV, au même.	172
LETTRE XXVI, au même.	183
LETTRE XXVII, au même.	192
LETTRE XXVIII, au même.	199
LETTRE XXIX, au même.	207

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE NATURELLE
DE LA NUMIDIE.

R È G N E A N I M A L.

QUADRUPÈDES.

Le Lion.	217
La Panthère & l'Once.	222
Le Lynx & le Caracal.	229
L'Hyæne.	231
Le Loup.	232
Le Renard & le Chacal.	234
Le Chat sauvage, le Chat-Tigre, & l'Ichneumon.	236
L'Ours.	238
Le Sanglier.	239
Le Hérisson.	240
Le Porc-épic.	241
Le Cerf, la Gazelle & le Bubale.	242
Le Taureau.	245
Les Chèvres & les Brebis.	247

DES MATIÈRES. 357

Le Chameau.	Page 249
Le Cheval.	251
Le Chien.	253
Les Singes.	256
Le Phoque ou Veau-marin.	260
De quelques autres animaux qui se trouvent en Numidie & en Europe.	261

LES OISEAUX.

Le grand Aigle ou l'Aigle Royal.	263
L'Aigle commun.	264
Le petit Aigle.	<i>ibid.</i>
L'Aigle de mer, ou le Balbuzard.	265
Le grand Aigle de mer, ou l'Orfrai.	<i>ibid.</i>
Le Vautour.	<i>ibid.</i>
Le Milan.	266
La Buse.	<i>ibid.</i>
L'Épervier.	<i>ibid.</i>
L'Autour.	<i>ibid.</i>
Le Faucon.	<i>ibid.</i>
Le Hou-Baara ou la petite Outarde huppée.	267
Le Rhaad ou Saf-faf.	<i>ibid.</i>
La Pintade ou la Poule de Numidie.	268
La Gélinoie.	269
Le Ganga ou la Gélinoie des Pyrénées.	<i>ibid.</i>
La Perdrix rouge de Barbarie.	270
Le Francolin.	<i>ibid.</i>
Les Cailles, les Pigeons, les Ramiers, les Tourterelles.	<i>ibid.</i>
Le Corbeau.	<i>ibid.</i>
Le Geai.	271
L'Étourneau	<i>ibid.</i>

Le Lorient.	Page 271
La Grive commune.	<i>ibid.</i>
Le Green-Thrush.	272
Le Merle.	<i>ibid.</i>
Le Moineau.	<i>ibid.</i>
Le Pinçon.	273
L'Alouette.	<i>ibid.</i>
Le Rossignol.	<i>ibid.</i>
Le Motteux.	<i>ibid.</i>
Le Coucou.	<i>ibid.</i>
La Hupe.	274
Le Guépier.	<i>ibid.</i>
L'Hirondelle.	275
Le Pic-vert.	<i>ibid.</i>
Le Martin-Pêcheur.	276
La Cigogne.	<i>ibid.</i>
Le Héron.	277
Le Héron de Madagascar.	<i>ibid.</i>
La Spatule.	<i>ibid.</i>
La Bécasse.	278
Le Chevalier.	<i>ibid.</i>
Le Chevalier à pieds rouges.	<i>ibid.</i>
Le Courlis.	<i>ibid.</i>
L'Echaffe.	<i>ibid.</i>
Le Vanneau.	279
La poule d'eau, les Sarcelles & les Macreufes.	<i>ibid.</i>
Les Canards.	<i>ibid.</i>
Le Goëland.	<i>ibid.</i>
Le Flammant ou Phénicoptère.	280
L'Autruche.	<i>ibid.</i>

V O Y A G E
E N B A R B A R I E.
P R E M I E R E P A R T I E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. FORESTIER, Docteur en Médecine.

De la Calle, 12 Mai 1785.

ME voilà, mon cher Docteur, livré tout entier à ma passion pour les Voyages & l'Histoire Naturelle. J'habite depuis quelques jours l'ancienne Numidie, où je suis arrivé sous les plus mauvais auspices. Depuis près de deux ans la peste ravage ces contrées, & la négligence des habitans la propage d'une nation chez une autre. Outre ce cruel fléau, l'on m'a dépeint les Arabes & les Maures comme les êtres de la Nature les plus inhumains & les plus féroces, haïssant les Chrétiens tant par principe de religion, que par préjugé d'éducation (1). C'est un triomphe,

(1) Ces Arabes nous haïssent aujourd'hui sans savoir pourquoi. Mais leurs pères le savoient bien. Les guerres les

un acte méritoire pour un Arabe que de répandre le sang d'un Européen. Ils ne s'épargnent pas davantage entre eux ; & il est rare qu'une nation ne soit pas en guerre avec ses voisins , & qu'un Arabe sans défense soit en sûreté parmi ses semblables à quelques lieues de sa tente. Le peu que j'ai vu jusqu'à présent m'a confirmé ces rapports. La *Calle* , principal comptoir de la Compagnie royale d'Afrique , a fermé ses portes , & s'est barricadé pour éviter toute communication avec les Maures du dehors infectés de la peste. Ceux-ci irrités & jaloux de voir les Chrétiens échapper à une maladie qui humilie le Musulman , parce qu'il la regarde comme une punition du ciel , font tout ce qu'ils peuvent pour introduire

plus injustes auxquelles le fanatisme donnoit le nom de *saintes* , portées tant en Orient qu'en Afrique , ont révolté contre nous d'immenses nations qui ne nous avoient fait alors d'autre mal que celui de suivre la religion de *Mahomet* , tandis que nous suivions celle de Jésus. Ces entreprises firent répandre beaucoup de sang , & se terminèrent par nous attirer , de la part des nations offensées , une haine bien méritée. Le nom *Chrétien* est resté pour toujours en exécration dans les différentes contrées du Levant , dans la Syrie , l'Arabie , la Perse , l'Arménie , l'Égypte , la Barbarie , &c. Les pères ont transmis cette haine à leurs enfans. En passant d'une génération à une autre la cause en a été oubliée , mais la haine est restée. C'est ainsi que nous payons aujourd'hui les fautes commises par nos pères il y a plus de six cens ans,

Notre parti étoit presque déjà pris d'attendre le jour dans cette position alarmante. Cependant nous marchions toujours, lorsque tout-à-coup nous entendîmes la voix d'un Arabe. Il nous avertit que si nous avancions encore quatre pas, nous allions périr dans un ruisseau extrêmement grossi; mais ce coquin refusa plus d'une demi-heure de nous remettre dans le vrai chemin. Il fallut le payer d'avance, encore étoit-il capable, après avoir reçu notre argent, de nous laisser-là, & de s'enfuir: mais il fut de bonne-foi; il nous fit passer un ravin à gué, & nous conduisit jusqu'aux portes de Bonne, où il ne nous fut pas possible d'entrer.

Nous n'eûmes alors d'autre ressource, pour passer le reste de la nuit à couvert, qu'un *fondouk* ou auberge des Maures, hors des portes de la ville, où se rassemble la plus infame canaille. Nous nous y présentâmes; mais nous fûmes dans l'instant accablés d'invectives & de malédictions par les Arabes qui y logeoient. Cependant à force de disputer avec eux, & sur-tout de leur offrir de l'argent, ils nous reçurent, & nous conduisirent dans un galetas, où nous trouvâmes pour tout meuble une simple natte. Nous avions grand froid, l'eau découloit de toutes parts de nos habits, que nous fûmes obligés de garder, n'ayant pas de quoi changer.

Dans ce pitoyable état, nous trouvions encore notre position très-heureuse en comparaison de ce

qu'elle auroit pu être, & nous nous livrions à la joie qu'inspire le danger passé. Etendus sur une natte au lieu de lit, avec des habits mouillés pour couverture, la tête appuyée sur la selle de notre cheval, nous espérions, à l'aide d'un petit réchaud du feu que l'on nous avoit donné, goûter un peu de repos : mais le mauvais temps ne nous le permit pas. Une forte pluie, mêlée de grêle, remplit en un instant notre galetas de plus de deux pouces d'eau, qui faisoient soulever notre misérable natte; à chaque coup de tonnerre il se détachoit de notre plafond des placards qui nous tomboient sur le corps. Je croyois que nous resterions ensevelis sous ces ruines au milieu de l'eau qui y entroit de plus en plus. Heureusement il y avoit dans cette chambre, comme dans toutes celles des Arabes, une pièce de bois en travers à quatre pieds d'élévation, en forme de *juchoir*, pour y placer les selles & les harnois des chevaux. Ce fut-là en effet où nous nous *juchâmes* pour éviter l'eau. A la pointe du jour nous entrâmes dans Bonne, & nous nous rendîmes au comptoir de la Compagnie d'Afrique, où les bons traitemens nous firent oublier toutes nos fatigues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANIMAUX AMPHIBIES.

LES REPTILES.

Tortue.	<i>Testudo.</i>	Page 283
— coriace.	— <i>coriacea.</i>	<i>ibid.</i>
— de Grèce.	— <i>Græca.</i>	<i>ibid.</i>
Les Serpens.		284
Le Zurreich.		285
Le Leffah.		286
Lézard.	<i>Lacerta.</i>	<i>ibid.</i>
— vert.	— <i>agilis.</i>	<i>ibid.</i>
— d'Alger.	— <i>Algira.</i>	287
— Caméléon.	— <i>Chamæleon.</i>	288
— Chalcidique.	— <i>Chalcidis.</i>	289
— commun.	— <i>vulgaris.</i>	<i>ibid.</i>
— des marais.	— <i>palustris.</i>	290
— Salamandre.	— <i>Salamandra.</i>	<i>ibid.</i>

INSECTES.

Scarabé.	<i>Scarabæus.</i>	
— à étuis faillans. N.	— <i>marginatus.</i>	291
— Rhinocéros.	— <i>Rhinoceros.</i>	293
— Moine.	— <i>Nasicornis.</i>	<i>ibid.</i>
— sacré.	— <i>sacer.</i>	<i>ibid.</i>
— d'Espagne.	— <i>Hispanicus.</i>	297
— Taureau.	— <i>Taurus.</i>	<i>ibid.</i>
— des fables.	— <i>fabulosus.</i>	<i>ibid.</i>
— foulon.	— <i>fullo.</i>	298
— cuivreux.	— <i>æruginosus.</i>	<i>ibid.</i>
Escarbot.	<i>Hister.</i>	<i>ibid.</i>
— de Barbarie.	— <i>Major.</i>	<i>ibid.</i>

		Page
Tourniquet.	<i>Gyrinus.</i>	299
— nageur.	— <i>natator.</i>	<i>ibid.</i>
Charançon.	<i>Curculio.</i>	<i>ibid.</i>
— de la vesce.	— <i>cracæ.</i>	<i>ibid.</i>
— d'Algér.	— <i>Algirus.</i>	<i>ibid.</i>
— de Barbarie.	— <i>Barbarus.</i>	<i>ibid.</i>
Capricorne.	<i>Cerambix.</i>	300
— noir.	— <i>ater.</i>	<i>ibid.</i>
— roux.	— <i>cantharinus.</i>	301
Ditique.	<i>Diticus.</i>	<i>ibid.</i>
— hydrophile.	— <i>Piceus.</i>	<i>ibid.</i>
— de Numidie.	— <i>Siteticus.</i>	<i>ibid.</i>
Carabot.	<i>Carabus.</i>	<i>ibid.</i>
— cuivré.	— <i>granulatus.</i>	<i>ibid.</i>
— applati.	— <i>complanatus.</i>	302
Ténébrion.	<i>Tenebrio.</i>	<i>ibid.</i>
— géant.	— <i>gigas.</i>	<i>ibid.</i>
— épineux.	— <i>spinofus.</i>	<i>ibid.</i>
Staphylin.	<i>Staphylinus.</i>	<i>ibid.</i>
— hérissé.	— <i>hirtus.</i>	<i>ibid.</i>
— couleur de rouille.	— <i>erythropterus.</i>	303
Blatte.	<i>Blatta.</i>	<i>ibid.</i>
— d'Afrique.	— <i>Africana.</i>	<i>ibid.</i>
Mante.	<i>Mantis.</i>	<i>ibid.</i>
— prie Dieu.	— <i>oratoria.</i>	<i>ibid.</i>
— dévote.	— <i>religiosa.</i>	304
— Sphinx. N.	— <i>Sphinx.</i>	305
Grillon, Sauterelle.	<i>Gryllus.</i>	306
— à antennes prismatiques.	— <i>nasutus.</i>	310
— à corcelet alongé.	— <i>subulatus.</i>	<i>ibid.</i>
— de Numidie. N.	— <i>Numidicus.</i>	311

DES MATIÈRES.

		Page
— enflanglanté. N.	— <i>cruentatus.</i>	361
— courtilière.	— <i>gryllotalpa.</i>	ibid.
— des champs.	— <i>campestris.</i>	ibid.
Cigale.	<i>Cicada.</i>	317.
— de Provence.	— <i>Plebeia.</i>	ibid.
— de prés.	— <i>hœmathodes.</i>	ibid.
Demoiselle.	<i>Libellula.</i>	318
— françoise.	— <i>maculata.</i>	ibid.
— jaune.	— <i>flaveola.</i>	ibid.
— aplatie.	— <i>depressa.</i>	ibid.
— à crochets.	— <i>forcipata.</i>	319
— azurée.	— <i>anea.</i>	ibid.
— vierge.	— <i>virgo.</i>	ibid.
— enfant.	— <i>puella.</i>	ibid.
Ephémère.	<i>Ephemera.</i>	ibid.
— jaune.	— <i>lutea.</i>	ibid.
— noire.	— <i>nigra.</i>	320
Hémérobe.	<i>hemerobus.</i>	ibid.
— perle.	— <i>perla.</i>	ibid.
— brillant.	— <i>speciosus.</i>	ibid.
Fourmillon.	<i>Myrmeleon.</i>	ibid.
— demoiselle.	— <i>libelluloides.</i>	ibid.
— à longues antennes.	— <i>longicorne.</i>	321
— de Barbarie.	— <i>Barbarum.</i>	ibid.
Panorpe.	<i>Panorpa.</i>	ibid.
— de l'île de Co.	— <i>Coa.</i>	ibid.
Sphex.	<i>Sphex.</i>	322
— à deux dents.	— <i>bidens.</i>	ibid.
— de Mauritanie.	— <i>Mauritanica.</i>	ibid.
— à fortes mâchoires. N.	— <i>maxillofa.</i>	323
Abeille.	<i>Apis.</i>	324
— en deuil,	— <i>cineraria.</i>	ibid.

		Page
— Rouffe.	— <i>rufa.</i>	324
— Mouche à miel.	— <i>Mellifica.</i>	<i>ibid.</i>
— terrière.	— <i>cunicularia.</i>	325
— de Barbarie.	— <i>Barbara.</i>	<i>ibid.</i>
— violette.	— <i>violacea.</i>	<i>ibid.</i>
— terrestre.	— <i>terrestris.</i>	326
— des mouffes.	— <i>Mufcorum.</i>	<i>ibid.</i>
Fourmi.	<i>Formica.</i>	<i>ibid.</i>
— de Barbarie.	— <i>Barbara.</i>	<i>ibid.</i>
— rouffe.	— <i>rufa.</i>	<i>ibid.</i>
— noire.	— <i>nigra.</i>	327
— rouge.	— <i>rubra.</i>	336
L'Oeftré.	<i>Oeftrus.</i>	<i>ibid.</i>
— du bœuf.	— <i>bovis.</i>	<i>ibid.</i>
— des chevaux.	— <i>naſalis.</i>	337
— hémorrhoidal.	— <i>hæmorrhoidalis.</i>	<i>ibid.</i>
Tipule.	<i>Tipula.</i>	338
— des rivages.	— <i>littoralis.</i>	<i>ibid.</i>
Taon.	<i>Tabanus.</i>	<i>ibid.</i>
— de Mauritanie.	— <i>Mauritanus.</i>	<i>ibid.</i>
— des bœufs.	— <i>bovinus.</i>	<i>ibid.</i>
— morio.	— <i>Morio.</i>	339
Coufin.	<i>Culex.</i>	<i>ibid.</i>
— commun.	— <i>pipiens.</i>	<i>ibid.</i>
— argenté. N.	— <i>argenteus.</i>	<i>ibid.</i>
Hippobofque.	<i>Hippobofca.</i>	340
— des quadrupèdes.	— <i>equina.</i>	<i>ibid.</i>
— des oifeaux.	— <i>avicularia.</i>	<i>ibid.</i>
Araignée.	<i>Aranea.</i>	<i>ibid.</i>
— à bandes.	— <i>Fafciata.</i>	341
— rouge.	— <i>fanguinolenta.</i>	345
— verdâtre.	— <i>virefcens.</i>	<i>ibid.</i>

DES MATIÈRES:

363

— Tarantule.	— <i>Tarantula.</i>	Page 345
Scorpion.	<i>Scorpio.</i>	346
— de Mauritanie.	— <i>Maurus.</i>	<i>ibid.</i>
— d'Europe.	— <i>Europæus.</i>	<i>ibid.</i>
— du midi.	— <i>australis.</i>	<i>ibid.</i>
Crabe , Ecreviffe.	<i>Cancer.</i>	<i>ibid.</i>
— coureur.	— <i>Cursor.</i>	348
— à courtes antennes.	— <i>minutus.</i>	349
— de la Pinne marine.	— <i>Pinnotheres.</i>	<i>ibid.</i>
— globuleux.	— <i>nucleus.</i>	350
— Araignée.	— <i>Araneus.</i>	<i>ibid.</i>
— enflanglanté.	— <i>cruentatus.</i>	<i>ibid.</i>
— solitaire.	— <i>bernhardus.</i>	351
— Homar.	— <i>Homarus.</i>	352
— feuillé.	— <i>aretus.</i>	<i>ibid.</i>
— chevrette.	— <i>pulex.</i>	<i>ibid.</i>
Cloporte.	<i>Oniscus.</i>	353
— afyle.	— <i>afilus.</i>	<i>ibid.</i>
— d'eau douce.	— <i>aquaticus.</i>	<i>ibid.</i>
— de l'océan.	— <i>oceanicus.</i>	<i>ibid.</i>
— ordinaire.	— <i>afellus.</i>	354
— Armadille.	— <i>Armadillo.</i>	<i>ibid.</i>

FIN de la Table du premier Volume.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

DU TOME PREMIER.

PAGE 25, ligne 5, une paire de pantalons, lisez un pantalon.

Page 32, ligne 10, de la coutume, lisez du costume.

Page 71, ligne 22, meure, lisez meurt.

Page 144, ligne 4, se, lisez le.

Page 166, mais l'objet le plus frappant, &c.

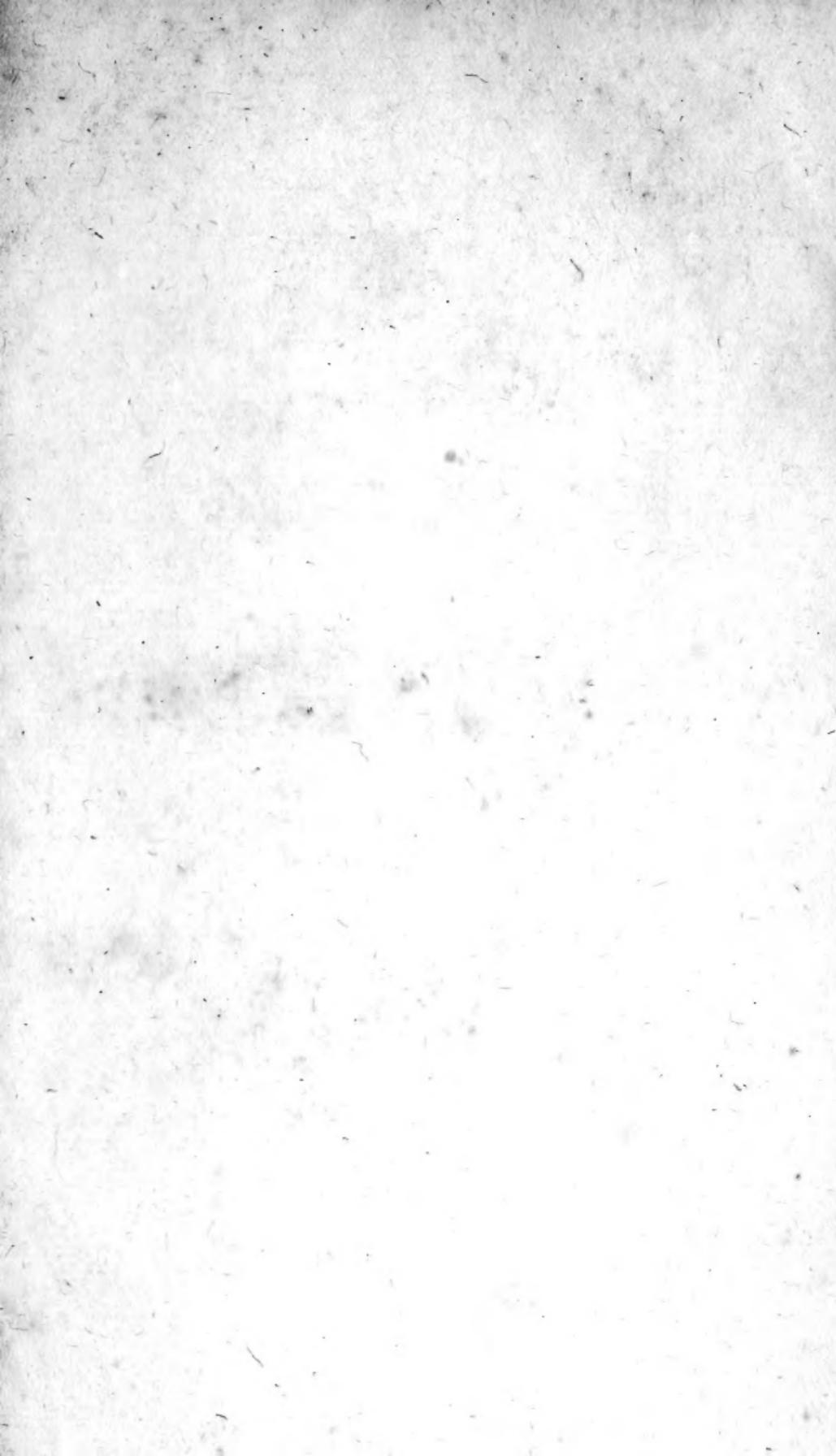
Note. Les colonnes & les ornemens dont il est parlé dans cet article, observés par d'anciens voyageurs, n'existent plus aujourd'hui, au moins les restes en sont méconnoissables. Les deux éléphans en bas-relief n'ont point leur trompe entrelacée, comme le D. Shaw l'a figuré, mais ils sont placés vis-à-vis l'un de l'autre. Les pieds de la femme qui est au-dessus ne posent point sur les éléphans.

Page 170, Bugie, sur la côte, &c.

Note. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul château à Bugie : les deux autres ont été détruits.

Page 339, ligne 19, ajoutez :

COUSIN ARGENTÉ. Tout le corps couvert d'écailles argentées, des bandes brunes & argentées aux pattes.





New York Botanical Garden Library

DT188 .P65 v.1

Poiret, Jean Louis/Voyage en Barbarie: gen



3 5185 00001 7325

2 vols
—
de



Made in Italy

